NOUVEAUX
CONTES
MORAUX.

CONTENANS,

LE MARI SYLPHE.
LAURETTE.
LA FEMME COMME IL Y EN A PEU.
L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE.
LE MISANTROPE CORRIGÉ.

Par MONSIEUR MARMONTEL
de l'Académie Françoiſe.

QUATRIEMÉ PARTIE.

A PARIS,

Chez J. MERLIN, Libraire, Rue de la Harpe.

M. DCC. LXV.

NOUVEAUX

CONTES

MORAUX.

LE MARI SYLPHE.

EVITEZ les piéges des hommes, dit on ſans ceſſe à une jeune femme : évitez la ſéduction des femmes, dit on ſans ceſſe à un jeune homme. Eſt ce le plan de la nature que l'on croit ſuivre, en faiſant d'un ſexe l'ennemi de l'autre ? Ne ſont ils faits que pour ſe nuire ? Sont ils deſtinés à ſe fuir ? Et quel ſeroit le fruit de ces leçons, ſi tous les deux les prenoient à la lettre.

Lorſqu'Eliſe ſortit du Couvent pour aller à l'Autel épouſer le Marquis de Volange, elle étoit bien perſuadée qu'après un amant l'être le plus dangereux de la nature étoit un mari. Elevée par une de ces ſolitaires dont l'imagination mélancolique ſe peint en noir tous les objets, elle ne voyoit pour elle dans le monde

que des écueils, & que des piéges dans le mariage. Son ame délicate & timide fut d'abord flétrie par la crainte, & l'âge n'avoit pas encore donné à ſes ſens l'heureux pouvoir de vaincre l'aſcendant de l'opinion. Ainſi tout fut pour elle dans l'Hymen, humiliant & pénible. Les premiers ſoins de ſon epoux, loin de la raſſurer, l'alarmoient encore. C'eſt ainſi, diſoit elle, que les hommes couvrent de fleurs les chaînes de notre eſclavage. La flatterie couronne la victime; l'orgueil va bien-tôt l'immoler. On conſulte aujourd'hui mes déſirs pour les contrarier ſans ceſſe. On veut pénetrer dans mon cœur pour en développer les replis; & ſi on me découvre quelque foibleſſe, c'eſt par là même qu'on aura ſoin de m'humilier avec plus d'avantage. Gardons nous bien des piéges qu'on nous tend.

Il eſt aiſé de prévoir l'amertume & la froideur que ce funeſte préjugé répandit du côté d'Eliſe, dans leur commerce le plus intime. Volange s'apperçut de la répugnance qu'elle avoit pour lui. Il eut tâché de l'en guérir s'il en eût deviné la cauſe; mais la perſuaſion qu'il étoit haï le découragea; & en perdant l'eſpoir de plaire, il étoit tout ſimple qu'il en perdit le ſoin.

Sa ſituation fut d'autant plus pénible, qu'elle étoit plus oppoſée à ſon caractere. Volange étoit la gaieté, la galanterie, la complaiſance même. Il s'étoit fait de ſon mariage une fête riante plutôt qu'une affaire ſérieuſe. Il avoit pris une épouſe jeune & belle, comme on ſe choiſit une divinité, pour lui élever des autels. Le monde va l'adorer; diſoit il je l'y menerai en triomphe. J'aurai mille rivaux; tant mieux! Je les effacerai tous par mes ſoins, mes vœux, mes hommages; & l'in-

quiétude attachée à une jalouſie délicate & timide préſervera l'amant d'Eliſe des négligences de l'époux.

La froideur impatiente & dédaigneuſe de ſa femme détruiſit cette illuſion. Plus il étoit amoureux d'elle, plus il étoit bleſſé de l'éloignement qu'elle avoit pour lui ; & cet amour ſi tendre & ſi pur qui devoit faire ſon bonheur, alloit devenir ſon ſupplice. Mais un artifice innocent dont le hazard lui donna l'idée, le rétablit dans tous ſes droits.

Il faut que la ſenſibilité de l'ame s'exerce ; & ſi elle n'a pas un objet véritable, elle s'en fait un fantaſtique. Il étoit décidé dans l'oppoſition d'Eliſe, qu'il n'y avoit rien dans la nature qui fût digne de l'attacher. Mais elle avoit trouvé dans la fiction de quoi l'occuper, l'émouvoir, l'attendrir. La fable des Sylphes étoit à la mode. Il lui étoit tombé ſous la main quelques-uns de ces romans où l'on a peint le commerce délicieux de ces eſprits avec les mortelles ; & pour elle ces brillantes chimeres avoient tout le charme de la vérité.

Eliſe croyoit donc aux Sylphes, & brûloit d'envie d'en avoir un. Il faut pouvoir au moins ſe peindre ce que l'on déſire ; & il n'eſt pas facile de ſe peindre un eſprit. Eliſe avoit été obligée d'attribuer tous les traits d'un homme au Sylphe qu'elle déſiroit. Mais pour loger une ame céleſte, elle avoit compoſé un corps fait à plaiſir : une taille élégante & noble, une figure animée, intéreſſante, ingénieuſe, un tein d'un éclat & d'une fraîcheur digne du Sylphe qui préſide à l'étoile du matin ; de beaux yeux bleus & languiſſans, & je ne ſçais quoi d'aérien dans toutes les graces de ſa perſonne. Elle y avoit ajouté la parure la plus

légere, des fleurs, des rubans des couleurs les plus tendres, un tiſſu de ſoie à demi-tranſparent, & dont ſe jouoient les zéphirs, deux aîles ſemblables à celles de l'Amour, dont ce beau Sylphe étoit l'image : telle étoit la chimere d'Eliſe ; & ſon cœur ſéduit par ſon imagination ſoupiroit pour ce qu'elle avoit feint.

Il eſt naturel que nos idées les plus familieres & les plus vives ſe retracent pendant le ſommeil : bientôt les ſonges d'Eliſe lui firent croire que ſa chimere avoit quelque réalité.

Volange bien sûr de n'être pas aimé de ſa femme, avoit beau l'obſerver avec les yeux de la jalouſie ; il lui voyoit avec ſes pareilles une gaieté douce, un commerce facile, quelquefois même l'air de l'amitié ; mais aucun homme encore n'avoit obtenu d'elle un accueil qui pût l'alarmer. Avec eux ſon regard étoit ſévere, ſon air dédaigneux, ſon maintien froid ; elle parloit peu, écoutoit à peine, & quand elle n'avoit pas l'air de l'ennui, elle avoit calui de l'impatience. N'être à ſon âge ni tendre ni coquette ! cela n'étoit pas concevable. A la fin elle ſe trahit.

L'Opéra de Zelindor dans ſa nouveauté avoit le plus brillant ſuccès. Eliſe étoit à ce ſpectacle dans ſa petite loge, avec une de ſes femmes qu'elle avoit priſe en amitié. Juſtine avoit ſa confiance, & rien n'attache une ame timide comme la difficulté vaincue de ſe livrer une fois. Eliſe eût voulu avoir ſans ceſſe avec elle la confidente de ſa foibleſſe : Et ſa petite loge ne lui étoit chere, que par la liberté qu'elles avoient d'y être enſemble, & ſans témoin.

Volange, qui d'une place oppoſée obſervoit tous les mouvemens d'Eliſe, la vit pluſieurs fois treſſaillir à la vûe de Zelindor, & parler à Juſtine avec un air paſſionné.

Je ne ſçais quelle inquiétude lui prit, mais le ſoir ayant trouvé Juſtine un moment ſeule : Il me ſemble, lui dit-il, que ta maîtreſſe a eu bien du plaiſir au ſpectacle ? --- Ah ! Monſieur, elle en eſt folle. Ce Zelindor eſt ſes amours. Il ſemble qu'on l'ait fait exprès pour elle. Elle ne revient pas de la ſurpriſe où elle a été de voir jouer ſes propres ſonges. ---- Quoi ! ta maîtreſſe fait de ces ſonges-là ? -- Hélas, oui, Monſieur, & c'eſt bien mal à vous de la réduire au plaiſir de rêver. En vérité, vous êtes bienheureux, que jeune & jolie comme elle eſt, elle s'en tienne à aimer des Sylphes. ---- Des Sylphes ! ---- Et oui, Monſieur, des Sylphes. Mais je trahis là ſon ſecret. -- Tu plaiſantes, Juſtine ? --- Il y a bien de quoi ! Allez, Monſieur, c'eſt une choſe indigne de vivre avec elle comme vous faites. Ah ! quand je vois cette jeune femme à ſon reveil, le tein animé, les yeux languiſſans, la bouche plus fraiche qu'une roſe, me dire avec un ſoupir, qu'elle vient d'être heureuſe en ſonge : que je la plains ! & que je vous hais ! -- Que veux-tu ? Ta maîtreſſe avoit dans ſon mari un amant comme il y en a peu ; mais à ce que l'amour a de plus tendre elle n'a répondu que par une froideur qui va juſqu'à la répugnance. --- Vous le croyez, vous avez pris de la timidité pour de la froideur ; & voilà comme ſont les hommes. Ils n'ont aucune pitié d'une jeune femme. Pourquoi vous refroidir ? Pourquoi ne pas uſer des droits que vous avez ſur elle ? --- C'eſt-là ce qui m'a retenu. Je ne voulois rien devoir à la contrainte, & j'aurois été bien plus vif dans mes inſtances, ſi elle avoit été plus vive dans ſes refus. ---- Hé ! Meſſieurs, que vous êtes bons avec votre délicateſſe ? Vous allez voir qu'on vous en ſçau-

ra gré ! --- Ecoute, Juſtine, il me vient une idée qui peut, ſi tu le veux, nous réconcilier.-- Si je le veux ! ---- Eliſe aime les Sylphes ; je puis être un Sylphe amoureux. -- Et comment vous rendre inviſible ? -- En ne l'allant voir que la nuit. --- Oui, cette ruſe me plaît aſſez.-- Elle n'eſt pas nouvelle : plus d'un amant s'en eſt ſervi ; mais Eliſe ne s'y attend pas, & je ſuis perſuadé qu'elle y ſeroit trompée. Il n'y a de difficile que le début, que le premier nœud de l'intrigue ; mais je compte ſur ton adreſſe pour m'en procurer le moyen.

L'occaſion ne ſe fit pas attendre. Ah ! Juſtine, dit Eliſe le lendemain en s'éveillant, de quelle félicité je viens de jouir ! J'ai rêvé que j'étois ſous un berceau de roſes, où le plus beau des eſprits céleſtes ſoupiroit à mes genoux. --- Quoi ! Madame, les eſprits ſoupirent ! Et comment étoit fait ce bel eſprit-là ? --- Je tâcherois envain de te dépeindre ce qui n'a pas de modele parmi les hommes. Quand l'idée en eſt effacée par le reveil, j'ai peine moi-même à me la retracer. --- Et du moins puis-je ſçavoir ce qui s'eſt paſſé dans votre tête-à tête ? --- Je ne ſçais : mais j'étois enchantée, j'entendois une voix raviſſante, je reſpirois les plus doux parfums, & à mon reveil tout s'eſt évanoui.

Volange apprit le rêve de ſa femme, & dans ſes regrets il crut voir le moyen de débuter en Sylphe auprès d'elle. On connoiſſoit à peine encore à Paris la quinteſſence de roſe ; Volange remit à Juſtine un petit flacon de cet élixir précieux. Demain, lui dit-il, avant le reveil de ta maîtreſſe, tu auras ſoin d'en parfumer ſon lit.

O ciel ! dit Eliſe en s'éveillant, eſt ce encore un ſonge ? Approche, Juſtine, reſpire,

& dis-moi ce que tu ſens. - - Moi, Madame? Je ne ſens rien. --- Tu ne ſens rien! Tu ne ſens pas les roſes! Vous devenez folle, ma chere maitreſſe, permettez moi de vous le dire. Paſſe pour vos ſonges; mais toute éveillée! En vérité je ne vous conçois pas. - - Tu as raiſon, rien n'eſt moins concevable. Laiſſe-moi. Ferme les rideaux .... Ah! l'odeur eſt plus ſenſible encore. --- Vous m'allarmez. --- Ecoute-moi. Je te dis hier, s'il m'en ſouvient, que j'avois été fachée que le ſonge du boſquet ſe fût diſſipé, & que j'aimois l'odeur que j'y avois reſpirée. Il m'a entendu, ma chere Juſtine. --- Qui, Madame? --- Qui? Ne le ſçais-tu pas? Tu m'impatientes. Laiſſe-moi. Mais il doit ſçavoir, puiſqu'il eſt préſent, que ce ne ſont pas les fleurs que je regrette. Ah! que ſa voix étoit bien plus douce! qu'elle touchoit bien plus mon cœur! & ſes traits, ſes traits divins? Inutiles vœux! Hélas! je ne le verrai jamais. -- Ma foi, Madame, il n'y a pas d'apparence. --- Tu me déſeſperes: Eſt-ce là m'aimer, que de m'envier, que de vouloir détruire la plus flatteuſe illuſion! car ç'en eſt une, je dois le croire, & je ne ſuis pas un enfant .... Cependant l'odeur des roſes! .... Oui, je la ſens, rien n'eſt plus réel; & ce n'eſt pas la ſaiſon de ces fleurs. --- Que voulez-vous que je vous diſe, Madame? Tout le déſir que j'ai de vous plaire ne peut me faire croire qu'un ſonge ſoit une vérité. — Hé bien, Mademoiſelle, ne le croyez pas. Préparez ma toilette, & que je m'habille. Je ſuis dans un trouble, dans une émotion dont je rougis, & que je ne ſçaurois calmer.

Victoire, Monſieur, dit Juſtine en revoyant Volange: le Sylphe eſt annoncé, déſiré: on l'attend; qu'il paroiſſe; il ſera ma foi bien reçu.

Eliſe fut plongée tout le jour dans une rêverie qui avoit l'air de l'enchantement ; & le ſoir ſon mari s'apperçut qu'elle attendoit avec impatience le moment d'aller ſe livrer au ſommeil. Leurs appartemens ſe communiquoient ſelon l'uſage, & Volange étoit d'accord avec ſa confidente ſur le moyen d'arriver ſans bruit au chevet du lit de ſa femme. Mais il falloit que par un ſoupir ou par quelques mots échappés, elle l'invitât à parler lui-même.

J'ai oublié de dire qu'Eliſe ne vouloit la nuit auprès d'elle aucune lumiere, & ce n'étoit pas ſans raiſon. Les tableaux de l'imagination ne ſont jamais ſi vifs que dans l'obſcurité profonde. Ainſi Volange, ſans être apperçu, épioit le moment favorable. Il entendit Eliſe ſoupirer & chercher le repos avec inquiétude. Viens donc, dit elle, heureux ſommeil, toi ſeul me fais aimer la vie. C'eſt à moi, dit Volange, avec un ſon de voix ſi doux qu'Eliſe l'entendoit à peine, c'eſt à moi d'appeller le ſommeil : je ne ſuis heureux que par lui : c'eſt dans ſon ſein que je vous poſſéde. Il n'eut pas le tems d'achever. Eliſe jetta un cri perçant, & Volange ayant diſparu, Juſtine accourut à la voix d'Eliſe. Qu'avez vous donc, Madame, lui dit-elle ? --- Ah ! je me meurs ; je viens de l'entendre. Rappelle-moi s'il ſe peut à la vie. Je ſuis aimée, je ſuis heureuſe. Hâte-toi, je ne puis reſpirer. Juſtine s'empreſſe, dénoue les rubans, lui fait reſpirer un ſel qui la ranime, & ſoutenant ſon rôle d'incrédule, lui reproche de ſe livrer à des idées qui troublent ſon repos, & qui altérent ſa ſanté. Traitez moi d'enfant, d'inſenſée, lui dit Eliſe. Ce n'eſt plus un ſonge, rien n'eſt ſi vrai ; je l'ai entendu comme je vous entends. --- A la bonne heure, Madame, je ne veux pas vous impatienter à

mais tâchez de calmer vos esprits; souvenez-vous que pour plaire à un Sylphe il faut être jolie, & qu'on ne l'est bientôt plus quand on ne dort pas. — Tu t'en vas, Justine? Que tu es cruelle! Ne vois-tu pas que je suis toute tremblante? Attends du moins que je sommeille, s'il est possible de sommeiller dans l'émotion où je suis.

Enfin ses beaux yeux s'appésantirent, & il fut résolu entre Justine & Volange, qu'effarouché par le cri qu'Elise avoit fait, le Sylphe se laisseroit désirer la nuit suivante. En effet, elle eut beau l'appeller.

Elle avoit peur qu'il ne revînt plus. Mes cris l'auront effrayé, disoit-elle. Bon, Madame, lui dit Justine, un esprit est-il donc si timide? Et n'avoit-il pas dû s'attendre à la frayeur qu'il vous a causée? Soyez tranquille: il sçait ce qui se passe dans votre cœur comme vous-même. Et peut-être dans ce moment il est là qui prête l'oreille. — Que dis-tu là? Tu me fais tressaillir. — Eh quoi! n'êtes-vous pas bien aise que votre Sylphe lise dans votre ame? — Assurément: il ne s'y passe rien dont il n'ait lieu d'être flatté. Mais il se mêle toujours de l'homme dans l'idée que l'on se fait des Sylphes, & la pudeur. — La pudeur, ce me semble, est déplacée avec des esprits. Où seroit le mal, par exemple, de l'engager à revenir ce soir? — Ah! j'aurois beau dissimuler, il sçait bien que je le désire.

Le vœu d'Elise fut accompli. Elle étoit couchée, la lumiere éteinte, & Volange au chevet de son lit? Crois-tu qu'il revienne, dit-elle à Justine? — Oui, s'il est galant, il doit être arrivé. — Ah, du moins s'il pouvoit m'entendre! Il vous entend, répondit Volange avec sa douce voix; mais écartez ce témoin qui

m'afflige. Juſtine, dit Eliſe en tremblant ; éloigne toi. — Qu'eſt-ce donc, Madame ? Vous me ſemblez émue. --- Ce n'eſt rien ; laiſſe-moi te dis-je. Juſtine obéit ; & dès qu'ils furent ſeuls : Eh quoi, lui dit le Sylphe, ma voix vous intimide ! on ne craint pas ce que l'on aime. Hélas, dit-elle, puis-je voir ſans trouble réaliſer ainſi mes ſonges, & paſſer par un prodige inconcevable, de l'illuſion à la réalité ? Croirai-je que l'un des eſprits céleſtes daigne quitter le ciel pour moi, & ſe familiariſer avec une ſimple mortelle ? Si vous ſçaviez, lui répondit Volange, combien vous effacez tout ce que les Nymphes de l'air ont de charmes, vous ſeriez peu flattée de votre victoire. Auſſi n'eſt ce pas à la vanité que je veux devoir le prix de mon amour. Cet amour eſt pur & inaltérable comme mon eſſence ; mais il eſt délicat à l'excès. Nous n'avons que les ſens de l'ame : vous les avez comme nous, Eliſe ; mais pour en goûter les délices ; il faut me réſerver cette ame dont je ſuis jaloux ; vous amuſer de tout ce que le monde a d'intéreſſant & d'aimable ; mais n'y rien aimer comme moi. Hélas ! il m'eſt bien facile de vous obéir, dit-elle, d'une voix encore mal aſſurée ! Le monde n'a pour moi nul attrait. Le vuide même de mon ame n'a pû donner accès aux vains plaiſirs qui vouloient la ſéduire ; comment y ſeroit-elle acceſſible, à préſent que vous l'occupez ? Mais vous, eſprit céleſte & pur, comment puis je me flatter de vous fixer & de vous ſuffire ? Apprenez, répondit Volange, ce qui nous diſtingue de tous les eſprits répandus dans l'Univers, & plus encore de l'eſpece humaine. Un Sylphe n'a point de bonheur à lui : il n'eſt heureux que dans ce qu'il aime. La nature lui a interdit la faculté de s'aimer

ſeul ; & comme il partage tous les plaiſirs qu'il cauſe, il éprouve auſſi toutes les peines qu'il fait ſouffrir. Le deſtin m'a laiſſé le choix de cette moitié de moi-même dont mon bonheur devoit dépendre ; mais ce choix décidé, nous n'avons plus qu'une ame, & ce n'eſt qu'en Vous rendant heureuſe, que je puis eſpérer d'être heureux. Soyez le donc bien, lui dit-elle avec tranſport, car la ſeule idée d'une union ſi douce, me ravit & m'éleve au-deſſus de moi-même. Quelle comparaiſon de ce commerce intime avec celui des dangereux mortels dont nous ſommes ici les eſclaves ? Hélas, vous ſçavez que j'ai ſubi les loix de l'hymen, & que l'on m'a donné des chaînes. Je le ſçais, dit Volange, & l'un de mes ſoins ſera de les rendre légeres. Ah ! reprit-elle, n'en ſoyez point jaloux. Mon mari eſt peut-être celui des hommes qui ſe reſſent le moins des vices de ſon eſpece ; mais ils ſont tous ſi perſuadés & ſi fiers de leurs avantages, ſi indulgens pour leurs torts, & ſi rigoureux pour les nôtres ; ſi peu ſcrupuleux ſur les moyens de nous ſéduire & de nous aſſervir, qu'il y auroit autant d'imprudence que de foibleſſe à s'y livrer. Eh bien, lui dit ſon Sylphe, le croiriez-vous ? Tout ce que vous reprochez aux hommes, nous le reprochons aux Sylphides. Douces, inſinuantes, fertiles en détours, il n'eſt point d'art qu'elles n'emploient pour dominer les eſprits ; mais une fois ſûres de leur aſcendant, une volonté capricieuſe & abſolue, une fierté impérieuſe & ſous laquelle tout doit fléchir, prennent la place de la timidité, de la douceur, de la complaiſance ; & ce n'eſt qu'après les avoir aimées, qu'on s'apperçoit qu'on devoit les haïr. Ce caractere dominant que leur a donné la nature, a cependant ſes exceptions : il en

eſt de même parmi les hommes. Mais quoiqu'il en ſoit, ma chere Eliſe, l'un & l'autre monde nous ſeront étrangers ſi vous m'aimez comme je vous aime. Adieu, mon devoir & votre repos m'obligent de vous quitter. Le ciel m'a confié le ſoin de votre étoile, je vais en diriger le cours. Puiſſe-t'elle répandre ſur vous la plus favorable influence. --- Eh quoi, ſi-tôt, vous vous éloignez! --- Oui, pour vous revoir demain à la même heure. — Adieu.... mais non, encore un mot. Puis-je avoir une confidente? — Vous en avez une, tenez-vous en là. Juſtine vous aime, & elle m'eſt chere. --- Quel nom vous donnerai-je en lui parlant de vous? --- Dans le ciel on m'appelle *Valoé*, & en langue Sylphide, ce nom veut dire *toute ame*. Ah! je mérite le même nom depuis que je vous entends. Alors le Sylphe s'évanouit. Le cœur d'Eliſe nageoit dans la joie, elle étoit au comble de ſes vœux, & au milieu des idées délicieuſes qui l'occupoient, le ſommeil s'empara de ſes ſens.

Juſtine fut inſtruite de tout ce qui s'étoit paſſé, & n'eut pas beſoin de le répéter à Volange. Elle lui dit ſeulement qu'il avoit laiſſé ſa femme dans l'enchantement. Ce n'eſt pas aſſez, dit-il; je veux qu'en l'abſence du Sylphe, tout lui rappelle ſon amour. Tu lis dans ſon ame, tu connois ſes goûts: inſtruis-moi bien de ce qu'elle déſire: le Sylphe aura l'air de la deviner. --- Sur le ſoir, Eliſe, pour être plus libre, alla ſe promener ſeule avec Juſtine dans l'un de ces jardins magnifiques qui ſont l'ornement de Paris; & quoiqu'elle fût toute occupée de ſon Sylphe, un penchant naturel aux jeunes femmes, lui fit jetter les yeux ſur la parure d'une inconnue. Ah la jolie robe! s'écria-t'elle; & Juſtine feignit de ne pas l'en-

tendre. Mais l'adroite Suivante ayant entendu nommer cette femme ſi bien parée, retint ſon nom & le dit à Volange.

L'heure du rendez vous étant venue, Eliſe ſe couche, & dès qu'elle eſt ſeule, ah! mon cher Valoé, dit-elle, m'avez-vous oubliée? Me voilà ſeule & vous ne venez pas! Il vous attendoit lui dit Volange: votre image l'a ſuivi dans le ciel. Il n'a vu que vous au milieu de la cour Aërienne. Mais vous, Eliſe, en ſon abſence n'avez-vous déſiré que lui? Non, lui dit-elle aſſurément, rien que vous ſeul ne m'intéreſſe. --- Je ſçais cependant, Eliſe, que vous avez formé un déſir qui n'étoit pas pour moi. Vous m'inquiétez, lui dit-elle, j'ai beau m'examiner, je ne ſçai quel eſt ce déſir. Vous l'avez oublié, mais je m'en ſouviens, & loin de m'en plaindre, je ſouhaite moi-même que vous en ayez ſouvent de pareils. Je vous l'ai dit, les Sylphes ſont jaloux, mais ils n'en ſont que plus ſoigneux de plaire. Ne vous étonnez pas de me voir curieux des plus petits détails de votre vie: je veux n'y laiſſer que les fleurs, & en ôter juſqu'à la moindre épine. Par exemple, votre mari ne laiſſe pas de m'inquiéter. Comment êtes-vous avec lui? Mais, dit Eliſe, un peu confuſe, je vis avec lui comme avec un homme, dans la défiance & la crainte que nous inſpire naturellement un ſexe né l'ennemi du nôtre. On m'a donnée à lui ſans me conſulter, j'ai ſuivi mon devoir & non pas mon penchant. Il m'aimoit, diſoit-il, & il eût voulu me plaire; c'eſt-à-dire, me captiver; il n'a pas réuſſi, & ſa vanité, qu'il appelle délicateſſe, l'a détaché de ce deſſein. Nous voilà bons amis; ou ſi vous voulez, libres l'un & l'autre. --- Eſt-il au moins un peu complaiſant? --- Mais, oui,

assez pour séduire une femme qui ne sauroit pas, comme moi, combien les hommes sont dangereux.--- Vous auriez pu tomber plus mal : & ce mari n'est pas aussi fâcheux que ses pareils ont coûtume de l'être. Il fait bien du reste ; & si jamais vous aviez à vous plaindre de lui, il en seroit puni sur l'heure. Oh non, je vous conjure, dit-elle en tremblant, quoiqu'il se passe de lui à moi, ne vous en mêlez jamais. Je vous dois toute ma confiance ; mais ce seroit en abuser cruellement que de lui nuire en aucune façon. Il est assez malheureux d'être homme, & il en est assez puni.--- Votre ame est céleste, charmante Elise, un mortel ne vous méritoit pas. Ecoutez, je ne vous ai pas dit notre façon de corriger les hommes. Ils ne connoissent que le fer & le feu ; mais nous avons de plus douces vengeances. Dès que votre mari vous aura déplu, vous m'en instruirez, & dans l'instant, le regret, le reproche se saisiront de son ame, & il n'aura de paix ni avec moi, ni avec lui-même, qu'il n'ait expié à vos genoux le déplaisir qu'il vous aura causé. Je ferai plus, je lui inspirerai tout ce que vous m'inspirez à moi-même. Ainsi l'esprit de votre Sylphe animera votre mari, & vous sera présent sans cesse. Voilà, dit Elise enchantée, le seul moyen de me le faire aimer. Ainsi se passa ce nouvel entretien.

Le lendemain Elise étant à sa toilette, Justine jetta les yeux sur le sopha du cabinet, & fait un cri d'étonnement. Elise se retourne, & y voit étalée une robe pareille à celle qu'elle avoit vûe à la promenade. Ah ! Voilà donc comme il se venge de ce désir qui n'étoit pas pour lui Justine, enfin, me croiras-tu ? N'est-ce pas un Sylphe adorable ? Les yeux d'Elise ne pouvoient se lasser d'admirer ce nouveau

prodige. Volange arrive dans ce moment. Voilà, dit-il, une robe charmante ! Votre goût, Madame, fait bien l'éloge de ce que vous aimez, En vérité, pourſuivit-il, en conſidérant de plus près l'étoffe, cela eſt fait de la main des fées. Cette façon de parler familiere, venoit-là ſi à propos, qu'Eliſe rougit comme ſi on l'eût trahie, & que ſon ſecret eût été révélé.

Le ſoir elle ne manqua pas de donner des éloges à la galanterie empreſſée de ſon joli petit Sylphe ; & celui-ci lui dit mille choſes ſi délicates & ſi tendres ſur le bonheur d'embellir ce qu'on aime & de jouir du bien qu'on lui fait, qu'elle ne ceſſoit de répeter : Non jamais mortel ne connut ce langage : il n'eſt donné qu'à une intelligence céleſte de penſer & de parler ainſi. Je vous préviens cependant, lui dit il, que votre époux va bientôt devenir mon émule. Je me plais à épurer ſon ame, à la rendre auſſi douce, auſſi tendre, auſſi flexible à vos déſirs que me le permet la nature. Vous y gagnerez, ſans doute, Eliſe, & votre bonheur eſt tout pour moi ; mais n'y perdrai-je pas quelque choſe ? Ah ! Doutez-vous, lui dit-elle, que je ne vous attribue tous les ſoins qu'il prendra de me plaire ? N'eſt-ce pas comme une ſtatue que vous voulez bien animer ?--- Ainſi vous m'aimerez en lui ? Et en penſant que c'eſt moi qui l'anime, vous vous plairez à le rendre heureux ?--- Non, Valoé, ce ſeroit le tromper : la fauſſeté m'eſt odieuſe. C'eſt vous que j'aime, ce n'eſt pas lui : & lui témoigner ce que je ſens pour vous, ce ſeroit vous trahir l'un & l'autre. Volange pour ne pas s'engager plus avant dans une diſpute ſi délicate, changea de propos & lui demanda à quoi elle s'étoit amuſée tout le jour. Hé ! lui dit-elle, ne le ſçavez-vous pas, vous

qui liſez dans ma penſée ? Les momens où j'ai été libre, je les ai employés à tracer un chifre où nos deux noms ſont entrelaſſés. Je deſſine aſſez bien les fleurs ; & je n'ai jamais rien fait avec tant de goût que celles qui forment cette eſpece de chaîne. Vous avez auſſi, lui dit-il, un talent rare que vous négligez, & dont les plaiſirs ſont céleſtes : vous avez une voix touchante, une oreille exquiſe, & la harpe ſous vos doigts mêlant ſes accords à vos ſons, feroit les délices des habitans de l'air. Eliſe promit de s'y exercer, & ils ſe quitterent plus épris, plus enchantés que jamais l'un de l'autre.

Je ſuis ſouvent ſeule, dit-elle à ſon mari, la muſique me diſſiperoit. La harpe eſt à la mode, & j'ai envie d'en eſſayer. Rien n'eſt plus facile, dit Volange, avec l'air de la complaiſance ; & le ſoir même elle eut une harpe.

Le Sylphe revint à ſon heure, & parut charmé de lui voir ſaiſir & ſuivre ſes idées avec tant de vivacité. Hélas ! lui dit Eliſe, vous êtes plus heureux, vous devinez les miennes, & vous ſçavez les prévenir. Que le don de lire dans l'ame de ce qu'on aime eſt précieux ! On ne lui donne pas le tems de déſirer. Tel eſt ſur moi votre avantage. Conſolez-vous, lui dit Valoé ; la complaiſance a bien ſon prix : je fais ma volonté quand je préviens la vôtre ; & vous, en attendant la mienne, vous avez le plaiſir de vous dire que c'eſt mon ame qui vous conduit. Il eſt plus flatteur de prévenir ; mais il eſt plus doux de complaire. Mon avantage eſt celui de l'amour-propre ; le vôtre eſt celui de l'amour.

Tant de délicateſſe étoit pour Eliſe le plus charmant de tous les liens. Elle eût voulu ne jamais ceſſer d'entendre une voix ſi chere ; mais par ménagement pour elle, Volange avoit

ſoin de s'éloigner dès qu'il l'avoit doucement émue, & le ſommeil venoit la calmer.

La premiere idée qu'elle eut à ſon reveil fut celle de ſon Sylphe; & la ſeconde celle de ſa harpe. On la lui avoit apportée la veille, toute ſimple & ſans ornemens. Elle vole dans ſon cabinet d'étude, & trouve une harpe décorée d'une guirlande de fleurs qui ſembloient fraîchement cueillies. Sa joie fut égale à ſon étonnement. Non, diſoit-elle, non, jamais le pinceau dans une main mortelle n'a produit cette illuſion. Et le moyen de douter que ce ne fût un préſent du Sylphe. Deux brillantes aîles couronnoient cette harpe, la même ſans doute dont Valoé jouoit au céleſte concert. Tandis qu'elle lui rendoit grace, arrive le Muſicien qu'elle avoit mandé pour lui donner leçon.

M. Thimothée inſtruit par Volange du rôle qu'il devoit jouer, commença par l'éloge de la harpe. Quelle plénitude, quelle harmonie dans les ſons de ce bel inſtrument! Quoi de plus doux, de plus majeſtueux! La harpe, à l'en croire, devoit renouveller tous les prodiges de la lyre. Mais où triomphe la harpe, ajouta ce nouvel Orphée, c'eſt lorſqu'elle ſoutient de ſes accords les accens d'une voix mélodieuſe & tendre. Obſervez encore, Madame, que rien ne développe avec plus d'avantage les graces d'un beau bras & d'une belle main; & lorſqu'une femme ſçait placer ſa tête avec l'air de l'enthouſiaſme, que ſes traits s'animent, que ſes yeux s'enflamment aux accords qu'elle fait entendre, elle s'embellit de moitié.

Eliſe abrégea cet éloge en demandant à ſon maître s'il étoit deſcendant du Timothée, Muſicien d'Alexandre? Oui, Madame, dit-il, c'eſt la même famille. Elle prit ſa premiere leçon. Le Muſicien parut enchanté de l'éclat des ſons

que rendoit cette harpe. Cela eſt divin, s'écrioit-il ! Je le crois bien, diſoit tout bas Eliſe. --- Allons, Madame, eſſayez-vous ſur ces cordes harmonieuſes. Elle y porta une main timide, & chaque ſon qu'elle en tiroit retentiſſoit juſqu'à ſon cœur. A merveille, Madame, s'écrioit Timothée, à merveille ! Bientôt j'eſpére vous entendre accompagner votre voix touchante & embellir ma muſique & mes vers. Vous faites donc auſſi des vers, lui demanda-t'elle en ſouriant ? Ah ! Madame, lui dit Timothée, c'eſt la choſe du monde la plus ſinguliere, & j'ai peine moi-même à la concevoir. J'avois ouï dire qu'on avoit un génie, & je prenois cela pour une fable, mais ma foi rien n'eſt plus réel. J'en avois un, moi qui vous parle, & je l'avois ſans le ſçavoir. Hier au ſoir encore je ne m'en doutois pas. -- Et comment avez-vous fait cette découverte ? -- Comment ? Cette nuit dans le ſommeil, en ſonge, mon génie m'a apparu & m'a dicté les vers que voici :

Je renonce au frivole honneur
De guider le char de l'Aurore,
D'annoncer le retour de Flore ;
Un ſoin plus doux fait mon bonheur :
Je préſide au reveil de celle que j'adore.
L'Aurore a beau verſer des pleurs.
L'Amante de Zéphire a beau ſemer des fleurs ;
Eliſe eſt à mes yeux cent fois plus belle encore.

Quoi ! dit Eliſe toute émue, quoi ! M. Timothée, vous avez fait ces vers ! --- Moi, Madame ! je n'en ai fait de ma vie. C'eſt mon génie qui me les a dictés. Il a fait plus : il les a mis en chant, & vous allez voir comme il eſt habile..... Hé bien, Madame, dit-il après avoir chanté, que vous en ſemble ? N'eſt on

pas heureux d'avoir un génie comme le mien? Eh, Monſieur, ſçavez-vous du moins quelle eſt cette Eliſe que vous célébrez? --- Mais, Madame, je crois que c'eſt un nom comme Philis, Cloris, Iris. Mon génie a pris celui-là, parce qu'il eſt doux à l'oreille. --- Ainſi, vous ne vous piquez pas d'entendre le ſens des vers que vous chantez? --- Non, Madame, mais cela eſt égal: ils ſont mélodieux, ſenſibles, & ç'en eſt aſſez pour le chant. J'exige de vous, reprit-elle, qu'ils ne ſoient connus que de moi, & ſi votre génie vous en inſpire encore, je veux qu'ils me ſoient réſervés.

Elle attendit ſon Sylphe avec impatience, pour le remercier de l'inſpiration. Il s'en défendit; mais ſi foiblement, qu'elle n'en fut que plus perſuadée. Il avoua cependant que ce n'étoit pas ſans raiſon qu'on regardoit comme inſpirés ceux des hommes qui, ſans réflexion, produiſoient de belles idées. Ce ſont, dit-il, les favoris des Sylphes, & chacun d'eux a le ſien qu'on appelle ſon génie. Il ne ſeroit donc pas étonnant que M. Timothée en eût un: & s'il lui inſpire des vers qui vous plaiſent, il peut ſe vanter d'être après moi les plus heureux des habitans de l'air. Le génie de M. Timothée devint chaque jour plus fertile, & chaque jour Eliſe étoit plus ſenſible aux éloges qu'il lui donnoit. Cependant Volange lui préparoit une ſurpriſe nouvelle, & voici quel en fut l'objet.

On ſe ſouvient qu'elle s'étoit amuſée à tracer un chiffre où le nom de Valoé étoit enlaſſé dans le ſien. Un jour qu'elle étoit invitée à une fête; elle voulut mettre ſes diamans: elle ouvre ſon écrain, que voit-elle? ſes bracelets, ſon colier, ſon aigrette, ſes boucles d'oreille montés ſur le deſſein de ce chiffre

qu'elle avoit tracé. Son premier ſentiment fut celui de l'embarras & de la ſurpriſe. Que va penſer Volange? Que va-t'il ſoupçonner? Comme elle étoit encore à ſa toilette, Volange arrive, & jettant les yeux ſur ſa parure, Ah! dit-il, rien n'eſt plus galant. Mon nom & le vôtre dans un même chiffre! Je ſerois bien flatté, Madame, que ce fût-là un trait de ſentiment! Eliſe rougit au lieu de feindre; mais le ſoir Valoé fut grondé. Vous m'avez expoſée, dit-elle, à un péril dont je tremble encore. J'ai vu le moment où il falloit que je trompaſſe mon mari, ou que je lui donnaſſe de moi l'idée la plus humiliante; & quoique l'avantage que tirent les hommes de notre ſincérité nous autoriſe à la diſſimulation, je ſens qu'en uſant de ce droit je ſerois mal avec moi-même. Valoé ne manqua pas de louer cette délicateſſe. Un petit menſonge, dit-il, eſt toujours un petit mal, & je ſerois fâché d'en avoir été cauſe. Mais la reſſemblance du nom de Volange avec le mien, ne m'avoit point échappé, & je ſçavois que votre époux n'iroit pas plus loin que l'apparence. J'ai commencé par le rendre diſcret: c'eſt la premiere vertu d'un mari.

La fin de l'hiver s'étoit paſſée en galanteries de la part du Sylphe, & du côté d'Eliſe en mouvemens de ſurpriſe & de joie, qui tenoient de l'enchantement.

La premiere & la plus belle des ſaiſons, le tems où l'on jouit de la nature arrive. Volange avoit une maiſon de campagne. Nous partirons quand il vous plaira, dit-il à ſa femme; & quoiqu'il y eût mis l'air le plus honnête & le ton le plus doux, elle ſentoit fort bien, diſoit-elle, que cette invitation cachoit la volonté impérieuſe d'un mari. Elle confia

ſa peine à Valoé. Je ne vois pas, lui dit-il, ce qu'a d'affligeant ce qu'il vous propoſe. Rien ne vous attache à la ville, & la campagne eſt dans ce moment un ſéjour délicieux, ſur-tout pour une ame ſenſible & bienfaiſante comme la vôtre. Elle y voit dans la nature libérale le premier modéle de cet heureux penchant; & le ſoin de faire des heureux s'y reproduit ſous mille faces. Les forêts couronnées d'une épaiſſe verdure, les vergers en fleurs, les moiſſons naiſſantes, les prairies émaillées, les troupeaux récemment reproduits & bondiſſans de joie à la premiere vûe de la lumiere, tout préſente dans la campagne le caractere de la bonté. En hiver la nature ſe peint ſous un aſpect menaçant & terrible; en automne elle eſt riche & féconde, mais elle gémit de ſe dépouiller, & ſa libéralité l'afflige; en été même elle vend ſes dons, & la triſte image d'un travail accablant ſe joint à celle de l'abondance. C'eſt au printems que la nature eſt gaiement prodigue de ſes richeſſes, & amoureuſe du bien qu'elle fait. Hélas! dit Eliſe, la nature eſt belle, je le ſçais; mais le ſera-t-elle pour moi, dans ce lieu même où je me ſuis liée au ſort d'un mortel, où j'ai fait ſerment d'être à lui, où tout me retracera l'humiliant ſouvenir? — Non, reprit le Sylphe, rien, ma chere Eliſe, rien dans la nature n'eſt humiliant que ce qui la trahit. La perfection d'une plante eſt de fleurir & de germer: la perfection d'une mortelle eſt d'être épouſe & de devenir mere. Si vous aviez contrarié la ſageſſe de ce deſſein, vous n'auriez pas reçu mes vœux. Quoi! dit Eliſe, une eſſence pure, un eſprit céleſte aimeroit en moi ce qui m'abaiſſe au deſſous de lui! — Soyez ce que vous êtes, mon enfant: je vous aime en Sylphe; & ce n'eſt pas de

vos ſens que je ſuis jaloux. Que votre ame ſoit belle & pure, qu'elle ſoit à moi, c'eſt aſſez. Quand à ce qu'on appelle vos charmes, ils ſont ſoumis aux loix des mortels : un d'eux les poſſéde ; qu'il en diſpoſe : loin de m'en plaindre, je m'en rejouirai, car l'un de vos devoirs eſt de le rendre heureux. -- Ah ! du moins donnez-moi le tems de m'accoutumer à cette penſée. A la campagne on ſe voit plus ſouvent : je m'apprivoiſerai peut-être avec ce devoir. Mais de grace ne m'abandonnez pas. -- Non, j'y ſerai ſans ceſſe avec vous J'aime la paix & le ſilence.

Il y avoit dans cette campagne un lieu ſauvage & ſolitaire, qu'Eliſe appelloit ſon déſert & où elle avoit coutume de ſe retirer pour lire ou rêver à ſon aiſe. A peine arrivée, elle s'y rendit ; tout étoit changé. Au lieu de ſon ſiége de mouſſe elle trouva un trône de gazon ſemé de violettes en feſton & en lacs d'amour. Ce trône étoit ombragé de lilas qui ſe courboient en voute ; l'épine fleurie en formoit l'enceinte, & mêloit à l'odeur du lilas les plus délicieux parfums.

Le premier ſoin d'Eliſe à ſon retour, fut de remercier ſon mari de l'attention qu'il avoit eu d'embellir ſon petit hermitage. C'eſt apparemment, lui dit-il, une galanterie de mon Jardinier : je lui ſçais bon gré d'en avoir eu l'idée.

Hilaire, lui dit Eliſe en le voyant, je vous ſuis obligée de m'avoir planté un ſi joli boſquet. Des boſquets, Madame, dit le rufé Villageois. C'eſt ma foi bien là ce qui m'occupe. A peine puis je ſuffire au travail de mon potager. Si l'on veut des boſquets bien tenus, il faut me donner plus de monde. -- Au moins n'avez-vous pas négligé le mien, & ce joli berceau de

de lilas ; cette haye d'épine, m'enchante. -- Oh ! le lilas, l'épine, tout cela, grace à Dieu, vient de ſoi-même & ſans que je m'en mêle. -- Quoi, tout de bon, vous n'y avez pas touché ? -- Non, Madame, mais à cela ne tienne ; & ſi vous voulez, après la ſéve, j'y donnerai quelques coups de croiſſant. -- Et ce gazon ſemé de violettes, ce n'eſt pas vous qui l'avez cultivé ? -- Ma foi, Madame, excuſez-moi : ce n'eſt ni de gazon ni de violettes que l'on fait votre potage, & mon jardin m'occupe aſſez ſans toutes ces gentilleſſes là.

Eliſe, après cet entretien, ne douta plus que la métamorphoſe de ſon réduit ſauvage en un boſquet délicieux, ne fût l'ouvrage de ſon Sylphe. Ah ! dit elle, dans ſon raviſſement, ce ſera le temple où j'irai l'adorer. Je me flatte qu'il y ſera préſent ; mais ſera-t-il toujours inviſible ?

Il vint le ſoir comme de coutume. Valoé, lui dit elle, mon boſquet eſt charmant. Mais voûs le dirai-je ? Pour achever de l'embellir, il faut faire un dernier prodige & vous rendre viſible à mes yeux. Cela ſeul manque à mon bonheur. --- Vous me demandez, ma chere Eliſe, ce qui ne dépend pas de moi. Le Roi des airs accorde quelquefois cette grace à ſes favoris ; mais cela eſt ſi rare ! & puis quand il l'accorde, c'eſt lui qui preſcrit la forme qu'il veut que l'on prenne, & le plus ſouvent il préfére la plus biſarre pour s'amuſer. Ah ! dit Eliſe, pourvu que je vous voie, il m'importe peu ſous quels traits. Il lui promit donc de ſolliciter cette faveur avec les plus vives inſtances.

A préſent, lui dit-il, comment s'eſt paſſé votre voyage ? -- Mais, fort bien. Mon mari a cauſé avec une gaiété aſſez naturelle ; & je

n'ai pas de peine à reconnoitre l'effet des ſoins que vous prenez de lui. Mais le naturel impérieux de l'homme a beau ſe plier, il garde ſon reſſort : on le tempére, on ne le change pas, à moins d'une longue habitude. Ne déſeſpérons de rien, dit Valoé. J'ai bien du pouvoir ſur ſon ame ! Que ferez-vous, demain ma chere Eliſe ? — Je me baignerai le matin.-- J'irai vous voir au bain, s'il eſt poſſible, & je paſſerai un moment avec vous.

Au reveil d'Eliſe on vint lui dire que ſon bain l'attendoit. Elle s'y rendit avec la fidéle Juſtine ; mais comme le Sylphe devoit venir la voir, & que la pudeur eſt timide, elle voulut que les rideaux fuſſent tirés & que le jour à peine éclairât la ſale.

Eliſe ſe mit dans le bain, & dans un trumeau placé vis-à-vis d'elle, ſes yeux apperçevoient quelques traits confus. C'étoit le portrait même d'Eliſe, peint ſous la glace, & que Volange avoit fait mettre à la place d'un miroir : preſtige frappant, mais facile à produire au moyen d'une couliſſe ménagée dans la cloiſon, où gliſſoient ſans bruit tour à tour le miroir & le tableau, pour ſe ſucceder l'un à l'autre.

Dans ce tableau, Eliſe étoit élevée ſur un nuage, & environné d'eſprits aëriens qui lui préſentoient de guirlandes de fleurs. D'abord elle prit ce qu'elle appercevoit pour la réflexion des objets oppoſés ; mais à meſure que d'un œil plus attentif, elle démêle ce qui la frappe, la ſurpriſe ſuccéde à l'erreur. Juſtine, dit-elle, donnez-moi du jour. Ou je rêve, ou je vois... ô ciel ! s'écria-t-elle, dès que le tableau fut éclairé, mon image dans cette glace ! --- Eh quoi, Madame ! J'y vois auſſi la mienne. Où eſt la merveille, que dans un

miroir on ſe voie en ſe regardant ? --- Viens toi-même, viens ici, te dis-je. Eſt-ce là l'effet d'un miroir ? -- Aſſurément. --- Aſſurément ! ce nuage, ces fleurs, ces génies, & moi au milieu de cette cour céleſte, portée en triomphe dans les airs !--- Vous n'êtes pas bien éveillée, Madame, & c'eſt ſans doute encore un ſonge que vous achevez dans le bain. --- Non, Juſtine, je ne rêve point ; mais je vois que ce tableau n'eſt pas fait pour tes yeux. O mon cher Valoé, c'eſt vous qui l'avez peint. Que votre tendreſſe eſt ingénieuſe !

Les yeux d'Eliſe furent une heure entiere attachés ſur le tableau. Elle attendoit ſon Sylphe ; mais il ne vint pas. Il n'a fait que paſſer, dit-elle, & par cet hommage il s'eſt annoncé. Cependant, que dira mon mari ? Comment lui expliquer ce prodige ? Eh, Madame, lui dit Juſtine, ſi ce tableau n'eſt pas viſible à mes yeux, pourquoi le ſeroit il aux ſiens ? --- Tu as raiſon ; mais je ſuis ſi troublée !.... En diſant ces mots, elle léve les yeux, & au lieu du tableau qu'elle avoit vû, c'eſt le miroir qu'elle retrouve. Ah ! je ſuis tranquille, dit-elle, le tableau s'eſt évanoui. Mon Sylphe aimable ne veut pas me laiſſer la plus légere inquiétude. Et comment n'aimerois je pas un eſprit tout occupé de mes plaiſirs & de mon repos ?

Impatiente de ſçavoir le ſuccès de ſa demande, elle fit ſemblant le ſoir d'être fatiguée de ſa promenade, & d'avoir beſoin de ſommeil. Le Sylphe ne ſe fit pas attendre. Je ne ſçais, lui dit-il, ma chere Eliſe, ſi vous ſerez contente de ce que j'ai obtenu. Il m'eſt permis de paroître à vos yeux. --- Ah ! c'eſt tout ce que je déſire. --- Mais ce que je prévoyois eſt arrivé. Le Roi des airs qui lit dans nos pen-

ſées, m'a preſcrit la forme que je dois prendre, & cette forme eſt celle.... devinez. --- Je ne ſçais. Tirez-moi vîte d'inquiétude. --- Celle de votre mari. --- De mon mari. ! --- J'ai fait tout au monde pour en obtenir une qui vous plût davantage; mais il n'a pas été poſſible. Il m'a menacé de retirer ſa grace ſi je n'en étois pas content; & réduit à l'alternative, j'ai mieux aimé cela que rien. --- A la bonne heure, & quand vous verrai je? --- Demain, dans votre petit déſert, au moment du coucher du ſoleil. --- J'y ſerai, car je me fie à vous. --- Vous le pouvez ſans inquiétude. --- Vous m'aviez promis cependant de venir me voir ce matin. J'ai reçu de vous le plus galant hommage. Mais c'étoit vous que je déſirois. Je n'étois pas loin; mais intimidé par la préſence de Juſtine.... --- Ah ! j'ai eu tort, je devois l'éloigner. Mais vous n'aurez plus ce reproche à me faire, & je ſerai ſeule au boſquet.

Ce rendez-vous ne laiſſoit pas d'inquiéter un peu Volange. Elle ſe livre à moi, diſoit-il. Profiterai-je pour l'éprouver de l'illuſion où je l'ai miſe? Il me ſeroit bien doux de l'attaquer, ſi j'étois sûr qu'elle réſiſtât ! mais ſi j'en étois ſi sûr, je n'aurois pas beſoin d'épreuve. Fatale curioſité ! Conſultons-nous : voyons avec nous-mêmes quel eſt le parti le moins dangereux. Dois-je m'éclaircir, ou reſter dans le doute? D'abord, le doute me laiſſe un nuage, & puis je répondre de mes idées? Peut-être quand il ne ſera plus tems de la juſtifier, lui ferai-je l'injure de croire que ſon imagination ſéduite eût triomphé de ſa vertu. J'aurai beau me le reprocher, & le mal ſera ſans remede. Si au contraire je l'éprouve & qu'elle réſiſte, je ſuis trop heureux. Mais ſi elle céde !..,

Eh bien, ſi elle céde, je croirai que la vertu des femmes ne tient pas contre les eſprits. Oui, mais cet eſprit eſt revêtu d'un corps, & ſi ce corps ſe trouve le mien, je n'en dois pas remercier Eliſe. Me voilà dans un labyrinthe : en y entrant j'ai tout prévu, excepté le moyen d'en ſortir. Ne délibérons plus ; rendons-nous au boſquet ; l'occaſion me décidera.

Volange, ſans faire ſemblant d'obſerver Eliſe, ne perdit pas un de ſes mouvemens. Il la vit ſe parer avec une modeſtie pleine de graces, & la décence qu'elle mit dans ſon ajuſtement le raſſura un peu. Il remarqua même qu'elle fut tout le jour d'une douceur, d'une ſérénité qui annonçoit une joïe innocente.

Cependant les yeux impatiens d'Eliſe meſuroient le cours du ſoleil. Enfin, l'heureux moment approche, & Volange qu'elle avoit vu partir en habit de chaſſe, ſe rend le premier au boſquet dans la parure la plus élégante. Eliſe arrive, l'apperçoit de loin, & le ſaiſiſſement qu'il lui cauſe la fait preſque s'évanouir. Il vole au-devant d'elle, lui tend la main, & la voyant tremblante, la fait aſſeoir ſur ſon petit trône de gazon.

Eliſe reprenant ſes eſprits trouve ſon Sylphe à ſes genoux. Hé quoi ! lui dit-il, étoit-ce de l'effroi que devoit vous inſpirer ma vûe ? Ne vous en ai-je pas épargné la ſurpriſe ? N'avez-vous pas déſiré de me voir ? En êtes-vous fâchée, & voulez-vous que je diſparoiſſe ? --- Hélas, non ! ne me puniſſez pas d'une foibleſſe involontaire. La joie & l'attendriſſement ont plus de part que la frayeur au trouble que vous me cauſez. Je tremble, diſoit Volange en lui-même : elle eſt attendrie ; cela débute mal. Ah ! ma chere Eliſe, que n'ai-je été libre de

choisir entre les mortels celui dont les traits auroient pu vous plaire ; & qu'un amant est mal à son aise sous la figure d'un mari ! Cela est égal, lui dit-elle en souriant. Il m'eût été plus doux, je l'avoue, de vous voir sous l'image de quelqu'une des fleurs que j'aime, ou de l'un de ces oiseaux, qui, comme vous, sont habitans de l'air ; mais en homme, j'aime autant vous voir sous les traits de mon mari que sous les traits d'un autre. Il me semble même que vous l'embellissez. C'est bien Volange que je vois en vous ; mais votre ame donne à ses yeux je ne sçais quoi de céleste Votre voix en passant par sa bouche lui communique un charme tout divin ; & dans son action je trouve des graces que n'eut jamais un corps animé par l'esprit d'un simple mortel. --- Hé bien, si vous m'aimez tel que vous me voyez, je puis toujours être le même. --- Vous m'enchantez. --- Serez-vous heureuse, ajouta-t-il en lui baisant la main ? --- Elise rougit, & retira cette main qu'il avoit saisie. Vous oubliez, lui dit elle, que c'est un Sylphe & non pas un homme que j'aime en vous. Valoé n'est pour moi qu'un esprit, comme Elise n'est pour vous qu'une ame ; & si vous n'avez pu prendre les traits d'un mortel sans altérer la pureté de votre essence & de votre amour, quittez cette forme avilissante, & ne me faites plus rougir de l'imprudence de mes souhaits. Fort bien, disoit Volange tout bas ! Mais je touche au moment critique.

Elise, il n'est plus tems de feindre. J'ai fait ce que vous avez voulu ; mais apprenez ce qu'il m'en coûte. » J'y consens (m'a dit le Roi » des Génies,) obéis aux loix d'une femme, » deviens homme ; mais ne te flatte pas de » n'avoir des sens qu'en apparence. Tu vas

» aimer comme les mortels, & en reſſentir les » plaiſirs & les peines. Si tu es malheureux, » ne viens pas gémir & troubler les airs de » tes plaintes. Je t'exile du Ciel juſqu'au mo- » ment où Eliſe aura comblé tes vœux. » J'eſpérois vous fléchir, ajouta le Sylphe, ou plutôt je voulois vous complaire; j'ai ſubi cette dure loi. Jugez à préſent ſi je vous aime & ſi vous devez m'en punir.

Ce diſcours mit Eliſe au déſeſpoir. O le plus imprudent & le plus cruel des eſprits aëriens, s'écria-t-elle! qu'avez-vous fait? & à quelle extrêmité me réduiſez-vous? Volange frémit en voyant les yeux de ſa femme ſe remplir de larmes. Pourquoi ne m'avoir pas conſultée, ajouta-t-elle? étoit-ce pour ma honte ou pour votre ſupplice que je déſirois de vous voir? & quel que fût ce déſir, avez-vous pu penſer qu'il l'emportât ſur ce que je vous dois & ſur ce que je me dois à moi-même? Je vous aime, Valoé, je vous le dis encore; & s'il ne falloit que ma vie pour réparer les maux que je vous fais, vous n'auriez plus à vous plaindre. Mais ma vertu m'eſt plus chere que ma vie & que mon amour. Volange treſſaillit de joie. Je ne puis vous blâmer, lui dit-il, d'un excès de délicateſſe. Mais voyez combien je reſſemble à Volange: c'eſt preſque lui, ou plutôt c'eſt lui-même qui tombe à vos pieds, qui vous adore & qui vous demande le prix du plus fidéle & du plus tendre amour. --- Non, vous avez beau lui reſſembler, vous n'êtes pas lui, & c'eſt à lui ſeul qu'eſt dû le prix que vous me demandez. Levez vous; éloignez-vous de moi; ne me revoyez de la vie. Laiſſez-moi, vous dis-je. Etes-vous inſenſé? Quelle eſt cette joie inſultante que je vois briller dans vos yeux? Auriez-vous l'audace d'eſpérer encore? --- Oui, j'eſpére,

ma chere Eliſe, que tu ne vivras que pour moi. --- Ah ! c'eſt le comble de l'outrage. --- Ecoute. --- Non je ne veux rien entendre. --- Un ſeul mot va te déſarmer, ce mot doit être un éternel adieu. --- Non, la mort ſeule doit nous ſéparer : reconnois ton mari dans ton Sylphe. Oui, ce Volange que tu haïſſois eſt ce Valoé que tu aimes. --- O Ciel ! ..... mais non, vous m'en impoſez : vous abuſez de la reſſemblance. --- Non, je te dis, & Juſtine eſt témoin que tout ceci eſt un badinage. --- Juſtine ! --- Elle eſt dans ma confidence. Elle m'a aidé à te ſéduire ; elle m'aidera à te détromper. --- Vous ! mon mari ! ſeroit-il poſſible ? Je tremble encore : achevez, dites-moi comment ſe ſont opérés ces prodiges. C'eſt l'amour qui les a tous faits, & tu ſçauras par quels moyens. --- Ah ! s'il eſt vrai ? ..... --- S'il eſt vrai, mon Eliſe, croiras-tu qu'il y ait au monde un homme digne d'être aimé ? --- Oui, je croirai qu'il en eſt un, & que c'eſt moi qui le poſſéde.

Juſtine interrogée avoua tout, & on la fit jurer que Valoé n'étoit que Volange. C'eſt à préſent, dit Eliſe, en ſe jettant dans les bras de ſon époux, c'eſt à préſent que je ſuis enchantée, & j'eſpére que la mort ſeule détruira cet enchantement.

LAURETTE.

C'ETOIT le jour de la fête du village de Coulange. Le Marquis de Clancé, dont le Château n'étoit pas loin de-là, étoit venu avec ſa compagnie voir ce ſpectacle champêtre, & ſe mêler aux danſes des villageois, comme il arrive aſſez ſouvent à ceux que l'ennui chaſſe du ſein du luxe, & qui ſont ramenés en dépit d'eux-mêmes à des plaiſirs ſimples & purs.

Parmi les jeunes payſannes qu'animoit la joie, & qui danſoient ſous l'ormeau, qui n'eut pas diſtingué Laurette à l'élégance de ſa taille, à la régularité de ſes traits, à cette grace naturelle qui eſt plus touchante que la beauté. On ne vit qu'elle dans la fête. Des femmes de qualité qui ſe piquoient d'être jolies, ne laiſſerent pas d'avouer qu'elles n'avoient rien vu de ſi raviſſant. On la fit approcher, on l'examina, comme un peintre examine un modéle. Levez les yeux, petite, lui diſoient ces Dames. Quelle vivacité, quelle douceur, quelle volupté dans ſes regards! Si elle ſçavoit ce qu'ils expriment! quel ravage une coquette habile feroit avec ces yeux-là! Et cette bouche! y a-t'il rien de plus frais? Comme ſes lévres ſont vermeilles! comme l'émail de ſes dents eſt pur! ſon tein brun ſe reſſent du hale, mais c'eſt le tein de la ſanté. Voyez un peu ce cou d'ivoire s'arrondir ſur ces belles épaules. Qu'elle feroit bien en habit de cour! Et ces petits charmes naiſſans que l'amour ſemble avoir placés lui-même? En vérité, cela eſt plaiſant! A qui la nature va-t'elle prodiguer ſes dons? Où la beauté va-t'elle ſe cacher? Laurette,

quel âge avez-vous? --- J'ai eu quinze ans le mois passé. On va bientôt vous marier sans doute? --- Mon pere dit que rien ne presse. Et vous, Laurette, n'avez-vous pas quelque petit amour dans le cœur? --- Je ne sçais pas ce que c'est un petit amour. --- Quoi! pas un garçon ne vous fait désirer qu'on vous le donne pour mari? -- Je ne me mêle pas de cela : c'est mon pere que ce soin regarde. --- Que fait votre pere? Il cultive son bien. --- Est-il riche? --- Non, mais il dit qu'il est heureux si je suis sage. --- Et à quoi vous occupez-vous? --- J'aide mon pere; je travaille avec lui. --- Avec lui! Avec lui! Quoi! vous cultivez la terre? --- Oui, mais les soins que la vigne demande ne sont pour moi qu'un amusement. Sarcler, planter les échalats, y attacher le pampre, en élaguer les feuilles pour faire mûrir le raisin, le recueillir quand il est mûr, tout cela n'est pas bien pénible. --- Malheureuse enfant! je ne m'étonne pas si tes jolies mains sont ternies. Quel dommage que cela soit né dans un état vil & obscur!

Laurette qui dans son village n'avoit jamais excité que l'envie, fut un peu surprise d'inspirer la pitié. Comme son pere lui cachoit avec soin ce qui auroit pu lui causer des regrets, il ne lui étoit jamais venu dans la pensée qu'elle fût à plaindre. Mais en jettant les yeux sur la parure de ces femmes, elle vit bien qu'elles avoient raison. Quelle différence de leurs vêtemens aux siens! Quelle fraîcheur & quel éclat dans l'étoffe soyeuse & légere qui flottoit à longs plis autour d'elle! que de délicatesse dans leur chaussure! Avec quelle grace & quelle élégance leurs cheveux étoient arrangés. Quel nouveau lustre ce beau linge, ces rubans, ces dentelles donnoient à des

charmes à demi voilés ! A la vérité ces femmes n'avoient pas l'air vif d'une ſanté brillante ; mais Laurette pouvoit-elle croire que le luxe qui l'éblouiſſoit, fût la cauſe de cette langueur, que le rouge même ne pouvoit déguiſer ? Comme elle rêvoit à tout cela, le Comte de Luzy s'approche, & l'invite à danſer avec lui. Il étoit jeune, leſte, bienfait, & trop ſéduiſant pour Laurette.

Quoiqu'elle n'eût pas le goût bien délicat en fait de danſe, elle ne laiſſa pas de remarquer dans la nobleſſe, la préciſion & la légéreté des mouvemens du Comte, un agrément que n'avoient pas les ſaults des jeunes Villageois. Elle s'étoit quelquefois ſenti preſſer la main ; mais jamais par une main ſi douce. Le Comte en danſant la ſuivoit des yeux ; Laurette trouva que ſes regards donnoient de la vie & de l'ame à ſa danſe ; & ſoit qu'elle voulût par émulation donner le même agrément à la ſienne, ſoit que la premiere étincelle de l'amour ſe communiquât de ſon cœur à ſes yeux, ils répondirent à ceux du Comte par l'expreſſion la plus naïve de la joie & du ſentiment.

La danſe finie, Laurette alla s'aſſeoir au pié de l'ormeau, & le Comte aux genoux de Laurette. Ne nous quittons plus, lui dit-il, ma belle enfant : je ne veux danſer qu'avec vous. C'eſt bien de l'honneur à moi, lui dit-elle, mais cela fâcheroit mes compagnes ; & dans ce village on eſt jaloux. On doit l'être ſans doute de vous voir ſi jolie ; & à la ville on le ſeroit de même : c'eſt un malheur qui vous ſuivra par-tout. Ah Laurette ! ſi dans Paris, au milieu de ces femmes ſi vaines d'une beauté qui n'eſt qu'artifice, on vous voyoit tout à-coup paroître avec les charmes ſi naturels dont

vous ne doutez pas! --- Moi, Monsieur! à Paris! hélas, & qu'y ferois-je? --- Les délices de tous les yeux, la conquête de tous les cœurs. Ecoutez, Laurette, nous n'avons pas ici la liberté de causer ensemble. Mais, en deux mots, il ne tient qu'à vous d'avoir au lieu d'une cabane obscure & d'une vigne à cultiver, il ne tient qu'à vous d'avoir à Paris un petit palais brillant d'or & de soie, une table servie selon vos désirs, les meubles les plus voluptueux, le plus élégant équipage, des robes de toutes les saisons, de toutes les couleurs, enfin tout ce qui fait l'agrément d'une vie aisée; tranquille, délicieuse, sans autre soin que de jouir & de m'aimer comme je vous aime. Vous y penserez à loisir. Dimanche l'on danse au château; toute la jeunesse du village y est invitée. Vous y serez, belle Laurette, & là vous me direz si mon amour vous touche, si vous acceptez mes bienfaits. Je ne vous demande aujourd'hui que le secret, mais le secret le plus inviolable. Gardez-le bien; s'il nous échappoit, tout le bonheur qui vous attend s'évanouiroit comme un songe.

Laurette en effet crut avoir rêvé. Le sort brillant qu'on lui avoit peint, étoit si éloigné de l'humble état où elle étoit réduite, qu'un passage si facile & si prompt de l'un à l'autre, n'étoit pas concevable. Le beau jeune homme qui lui avoit fait ces offres, n'avoit pourtant pas l'air d'un trompeur. Il lui avoit parlé si sérieusement! elle avoit vu tant de bonne foi dans ses yeux & dans son langage!

Je me serois bien apperçûe, disoit-elle, s'il eût voulu se mocquer de moi. Cependant, pourquoi ce mystere qu'il m'a tant recommandé? En me rendant heureuse, il veut que je l'aime: rien n'est plus juste, mais sans doute il con-

ſent que mon pere partage avec moi ſes bienfaits ; pourquoi donc nous cacher de mon pere? Si Laurette avoit eu l'idée de la ſéduction & du vice, elle eût compris facilement pourquoi Luzy demandoit le ſecret ; mais la ſageſſe qu'on lui avoit inſpirée, ſe bornoit à ſe refuſer aux bruſques libertés des garçons du village, & dans l'air honnête & reſpectueux du Comte elle ne voyoit rien dont elle dût ſe défier & ſe garantir.

Toute occupée de ces réflexions, la tête remplie de l'image du luxe & de l'abondance, elle retourne à ſon humble demeure ; tout ſembloit y avoir changé. Laurette, pour la premiere fois, fut humiliée d'habiter ſous le chaume. Ces meubles ſimples que le beſoin lui rendoit précieux, s'avilirent ; les ſoins domeſtiques dont elle étoit chargée, commencerent à la rebuter ; elle ne trouva pas la même ſaveur à ce pain que la ſueur arroſe, & ſur cette paille fraîche où elle dormoit ſi bien, elle ſoupira pour des lambris dorés & pour un lit voluptueux & riche.

Ce fut bien pis le lendemain, quand il fallut retourner au travail, & aller ſur un côteau brûlant ſoutenir la chaleur du jour. A Paris, diſoit-elle, je ne m'éveillerois que pour jouir tranquillement, ſans autre ſoin que d'aimer & de plaire. Monſieur le Comte me l'a bien dit. Qu'il eſt aimable Monſieur le Comte ! De toutes celles du village il n'a vu que moi ; il a même quitté les Dames du château pour ne s'occuper que d'une payſane. Il n'eſt pas fier celui là ; & cependant il a bien de quoi l'être ! Il ſembloit que je lui faiſois grace en le préférant à des gens de village : il m'en remercioit avec des yeux ſi tendres, d'un air ſi humble & ſi touchant ; & dans ſon langage, quelle aimable douceur ! quand il auroit parlé

à la Dame du lieu, il n'auroit pas été plus honnête. Heureuſement j'étois aſſez bien miſe; mais aujourd'hui s'il me voyoit ? quel vêtement ? quel état que le mien ?

Le dégoût de ſa ſituation ne fit que redoubler, pendant trois jours de fatigue & d'ennui qu'elle eut encore à ſoutenir avant de revoir le Comte.

Le moment qu'ils attendoient tous deux avec impatience, arrive. Toute la jeuneſſe du village eſt aſſemblée au château voiſin; & dans une ſale de tilleuls, bien-tôt le ſon des inſtrumens donne le ſignal de la danſe. Laurette s'avance avec ſes compagnes, non plus de cet air délibéré qu'elle avoit à la fête du village, mais d'un air modeſte & craintif. Ce fut pour Luzy une beauté nouvelle, une grace timide & décente au lieu d'une Nymphe vive & légere. Il la ſalua avec diſtinction, mais ſans aucun ſigne d'intelligence, il s'abſtint même de l'approcher, & attendit, pour danſer avec elle, qu'un autre lui donna l'exemple. Ce fut le Chevalier de Soligny, qui depuis la fête du village, n'avoit ceſſé de parler de Laurette avec une eſpece de raviſſement. Luzy crut voir en lui un rival, & le ſuivit des yeux avec inquiétude; mais Laurette n'eut pas beſoin pour le tranquilliſer, de s'appercevoir de la jalouſie. En danſant avec Soligny, ſon regard fut vague, ſon air indifférent, ſon maintien froid & négligé. Vint le tour de Luzy de danſer avec elle, & il crut voir en la ſaluant toutes les graces s'animer, tous les charmes éclorre ſur ſon viſage. Le précieux coloris de la pudeur s'y répandit; un ſourire furtif & preſque imperceptible remua ſes lévres de roſe; & la faveur d'un regard touchant le ravit de joie & d'amour. Son premier mouvement, s'ils étoient

ſeuls, ſeroit de tomber aux genoux de Laurette, de lui rendre grace & de l'adorer; mais il commande à ſes yeux mêmes de retenir le feu de leurs regards; ſa main ſeule, en preſſant la main de celle que ſon cœur appelle ſon amante, lui exprime en tremblant ſes tranſports.

Belle Laurette, lui dit il après la danſe, éloignez-vous un peu de vos compagnes. Je ſuis impatient de ſçavoir ce que vous avez réſolu. --- De ne pas faire un pas ſans l'aveu de mon pere, & de ſuivre en tout ſon avis. Si vous me faites du bien, je veux qu'il le partage; ſi je vous ſuis, je veux qu'il y conſente. -- Ah, gardez-vous de le conſulter: c'eſt lui ſur-tout que je dois craindre. Il y a parmi vous, pour s'aimer & s'unir, des formalités que mon nom, mon état me défend de ſuivre. Votre pere voudroit m'y aſſujettir; il exigeroit de moi l'impoſſible; & ſur mon refus, il m'accuſeroit d'avoir voulu vous abuſer. Il ne ſçait pas combien je vous aime; mais vous, Laurette, me croyez-vous capable de vouloir vous nuire? --- Hélas, non, je vous crois la bonté même. Vous ſeriez bien trompeur ſi vous étiez méchant! --- Oſez donc vous fier à moi. --- Ce n'eſt pas que je m'en défie; mais je ne puis me cacher de mon pere; je lui appartiens, je dépens de lui. Si ce que vous me propoſez me convient, il y conſentira. --- Il n'y conſentira jamais. Vous m'aurez perdu, vous en ſerez fâchée; hélas! il ne ſera plus tems, & pour toute la vie vous ſerez condamnée à ces vils travaux que vous aimez ſans doute, puiſque vous n'oſez les quitter. Ah, Laurette! ces mains délicates ſont-elles faites pour cultiver la terre? Faut-il que le hale dévore les couleurs de ce joli teint? Vous, le

charme de la nature, toutes les Graces, tous les Amours, vous, Laurette, vous conſumer dans une vie obſcure & pénible ! finir par être la ménagère de quelque groſſier villageois ! vieillir peut-être dans l'indigence, ſans avoir goûté aucun de ces plaiſirs qui devoient vous ſuivre ſans ceſſe ! voilà ce que vous préférez aux délices de l'abondance & du loiſir que je vous promets. Et à quoi tient votre réſolution ? à la peur de cauſer quelques momens d'inquiétude à votre pere ? Oui, votre fuite l'affligera ; mais après, quelle ſera ſa joie, en vous voyant riche de mes bienfaits, dont il ſera comblé lui-même ? Quelle douce violence ne lui ferez-vous pas, en l'obligeant à quitter ſa cabane, & à ſe donner du repos ? car dès-lors je n'ai plus ſes refus à craindre : mon bonheur, le vôtre & le ſien ſeront aſſurés pour jamais.

Laurette eut bien de la peine à réſiſter à la ſéduction, mais enfin elle y réſiſta ; & ſans le fatal incident qui la rejetta dans le piége, le ſeul inſtinct de l'innocence auroit ſuffi pour l'en garantir.

Dans un orage qui fondit autour du village de Coulange, le plus terrible fléau des campagnes ; la grêle anéantit l'eſpoir des vendanges & des moiſſons. La déſolation fut générale. Pendant l'orage mille cris douloureux ſe mêloient au bruit des vents & du tonnerre ; mais quand le ravage fut conſommé, & qu'une clarté plus affreuſe que les ténébres qui l'avoient précédée, fit voir les rameaux de la vigne dépouillés & rompus, les épis pendans ſur leur tige briſée, les fruits des arbres abbatus ou meurtris : ce ne fut par-tout, dans la campagne déſolée, qu'un vaſte & lugubre ſilence ; les chemins étoient couverts d'une

foule de malheureux, pâles, conſternés, immobiles, qui d'un œil morne contemplant leur ruine, pleuroient la perte de l'année, & ne voyoient dans l'avenir que l'abandon, la miſere & la mort. Sur le ſeuil des cabanes, les meres éplorées preſſoient contre leur ſein leurs tendres nourriſſons, & leur diſoient les yeux en larmes : qui vous allaitera ſi nous manquons de pain ?

A la vûe de cette calamité, la premiere idée qui vint à Luzy fut celle de la douleur où Laurette & ſon pere devoient être plongés. Impatient de voler à leurs ſecours, il cacha ce tendre intérêt ſous le voile d'une pitié commune à cette foule de malheureux. Allons au village, dit-il à ſa compagnie ; portons-y la conſolation. Il en coûtera peu de choſe à chacun de nous pour ſauver vingt familles du déſeſpoir où ce déſaſtre les a réduites. Nous avons partagé leur joie, allons partager leur douleur.

Ces mots firent leur impreſſion ſur les cœurs déjà émus par la pitié. Le Marquis de Clancé donna l'exemple. Il ſe préſenta à ſes payſans, leur offrit des ſecours, leur promit des ſoulagement, & leur rendit l'eſpoir & le courage. Tandis que des larmes de reconnoiſſance couloient autour de lui, ſa compagnie, hommes & femmes, ſe répandoient dans le village, entroient dans les chaumieres, y répandoient leurs dons, & goûtoient le plaiſir ſenſible & rare de ſe voir adorer par un peuple attendri. Cependant Luzy couroit en inſenſé, cherchant la demeure de Laurette. On la lui indique ; il y vole, & voit ſur la porte un villageois aſſis, la tête panchée ſur ſes genoux, & ſe couvrant le viſage de ſes deux mains, comme s'il eût craint de revoir la lu-

miere. C'étoit le pere de Laurette. Mon ami, lui dit le Comte, je vous vois consterné ; mais ne vous désespérez pas : le ciel est juste, & parmi les hommes il y a des cœurs compatissans. Hé, Monsieur, lui répondit le villageois en soulevant sa tête, est-ce à un homme qui a servi vingt ans sa patrie, qui s'est retiré couvert de blessures, & qui depuis n'a cessé de travailler sans relâche, est-ce à lui de tendre la main ? La terre arrosée de ma sueur ne devoit-elle pas me donner de quoi vivre ? finirai-je par mandier mon pain ! Une ame si fiere & si noble dans un homme obscur, étonna le Comte. Vous avez donc servi, lui demanda-t'il ? --- Oui Monsieur. J'ai pris les armes sous Berwick, j'ai fait les campagnes de Maurice. Mon pere avant qu'un procès funeste l'eût dépouillé de son bien, avoit de quoi me soutenir dans le grade où j'étois parvenu. Mais en même tems que je fus réformé, il fut ruiné sans ressource. Nous vînmes ici nous cacher ; & des débris de notre fortune nous acquîmes un petit fonds que je cultivai de mes mains. Notre premier état n'étoit pas connu, & celui-ci, où je semblois né, ne me faisoit aucune honte. Je nourrissois, je consolois mon pere. Je me mariai, ce fut-là mon malheur ; & c'est aujourd'hui que je le sens. --- Votre pere n'est plus ? --- Hélas non. --- Votre femme ? --- Elle est trop heureuse de n'avoir pas vû ce funeste jour. --- Etes-vous chargé de famille ? --- Je n'ai qu'une fille, & l'infortunée ? .... N'entendez-vous pas ses sanglots ? elle se cache & se tient loin de moi, pour ne pas me déchirer l'ame. Luzy eût voulu se précipiter dans la cabane où gémissoit Laurette : mais il se retint de peur de se trahir.

Tenez, dit-il au pere en lui donnant sa

bourſe : ce ſecours eſt bien peu de choſe ; mais au beſoin ſouvenez vous du Comte de Luzy. C'eſt à Paris que je fais ma demeure. En diſant ces mots il s'éloigna ſans donner au pere de Laurette le tems de le remercier.

Quel fut l'étonnement du bon-homme Bazile, en trouvant dans la bourſe une ſomme ſi conſidérable ! cinquante louis, plus que le triple du revenu de ſon petit côteau ! Viens ma fille, s'écria t'il ; regarde celui qui s'éloigne ; ce n'eſt pas un homme, c'eſt un Ange du Ciel. Mais que vais-je croire ? Il n'eſt pas poſſible qu'il ait voulu me donner tout cela. Va Laurette, cours après lui, & fais-lui voir qu'il s'eſt trompé. Laurette vole ſur les pas de Luzy, & l'ayant atteint : Mon pere, lui dit-elle, ne peut croire que vous ayez voulu nous faire ce don là. Il m'envoie pour vous le rendre. --- Ah Laurette, tout ce que j'ai n'eſt-il pas à vous & à votre pere ? puis-je trop le payer de vous avoir fait naître ? Reportez lui ce foible don : ce n'eſt qu'un eſſai de ma bienveillance ; mais cachez-lui en bien le motif : dites-lui ſeulement que je ſuis trop heureux d'obliger un homme de bien. Laurette voulut lui rendre grace. Demain, lui dit-il, au point du jour, en paſſant au bout du village, je recevrai, ſi vous voulez, vos remercimens avec vos adieux. --- Quoi ! c'eſt demain que vous vous en allez ! --- Oui, je m'en vais le plus amoureux & le plus malheureux des hommes. --- Au point du jour.... c'eſt à peu-près l'heure où mon pere & moi nous allons au travail. --- Enſemble ? --- Non, il y va le premier : c'eſt moi qui ai le ſoin du ménage, & cela me retarde un peu. --- Et paſſez-vous ſur mon chemin ? --- Je le traverſe au-deſſus du village ; mais fallut-il me détourner ; c'eſt bien le moins que je

vous doive pour tant de marques d'amitié. --- Adieu donc, Laurette, à demain. Que je vous voie, ne fut-ce qu'un inſtant : ce plaiſir ſera le dernier de ma vie.

Bazile au retour de Laurette, ne douta plus des bienfaits de Luzy. Ah le bon jeune homme! oh l'excellent cœur! s'écrioit-il à chaque inſtant. Ne négligeons pourtant pas, ma fille, ce que la grêle nous a laiſſé. Moins il y en a, plus il faut prendre ſoin de mener à bien ce qui reſte.

Laurette étoit ſi touchée des bontés du Comte, ſi affligée de faire ſon malheur, qu'elle pleura toute la nuit. Ah, ſans mon pere, diſoit-elle, quel plaiſir j'aurois eu à le ſuivre! Le lendemain elle ne mit pas ſon habit de fêtes; mais dans l'extrême ſimplicité de ſon vêtement, elle ne laiſſa pas de mêler un peu de la coquetterie naturelle à ſon âge. Je ne le verrai plus? qu'importe que je ſois plus ou moins jolie à ſes yeux? Pour un moment ce n'eſt pas la peine. En diſant ces mots, elle ajuſtoit ſon bavolet & ſa colerette. Elle imagina de lui porter des fruits dans la corbeille de ſon déjeuner. Il ne les mépriſera pas, diſoit-elle : je lui dirai que je les ai cueillis ; & en arrangeant ces fruits ſur un lit de pampre, elle les arroſoit de larmes. Son pere étoit déjà parti ; & à la blancheur de l'aube du jour ſe mêloit déjà cette légere teinte d'or & de pourpre que répand l'aurore, lorſque la pauvre enfant le cœur tout ſaiſi, arriva ſeule au bout du village. L'inſtant d'après elle vit paroître la diligence du Comte, & à cette vûe elle ſe troubla. Du plus loin que Luzy l'apperçut, il s'élança de ſa voiture ; & venant au-devant d'elle avec l'air de la douleur, je ſuis ſuis pénétré, lui dit-il, belle Laurette, de la

grace que vous m'accordez. J'ai du moins la conſolation de vous voir ſenſible à ma peine, & je puis croire que vous êtes fâchée de m'avoir rendu malheureux. J'en ſuis déſolée, répondit Laurette, & je donnerois tout le bien que vous nous avez fait pour ne vous avoir jamais vu. --- Et moi, Laurette, je donnerois tout celui que j'ai pour ne vous quitter de ma vie. --- Hélas! il me ſemble qu'il ne tenoit qu'à vous: mon pere n'avoit rien à vous refuſer; il vous chérit, il vous révére, --- Les peres ſont cruels; ils veulent qu'on s'épouſe, & je ne puis vous épouſer: n'y penſons plus; nous allons nous quitter, nous dire un éternel adieu, nous qui jamais, ſi vous l'aviez voulu, n'aurions ceſſé de vivre l'un pour l'autre, de nous aimer, de jouir enſemble de tous les dons que m'a fait la fortune, & de tous ceux que vous a faits l'amour. Ah! vous ne les concevez pas ces plaiſirs qui nous attendoient. Si vous en aviez quelque idée! ſi vous ſçaviez à quoi vous renoncez! --- Mais, ſans le ſçavoir je le ſens. Tenez, depuis que je vous ai vu, tout ce qui n'eſt pas vous ne m'eſt rien. D'abord mon eſprit s'occupoit des belles choſes que vous m'aviez promiſes; & puis tout cela s'eſt évanoui: je n'y ai plus penſé, je n'ai penſé qu'à vous. Ah, ſi mon pere le vouloit! --- Qu'avez-vous beſoin qu'il le veuille? Attendez-vous ſon aveu pour m'aimer! notre bonheur n'eſt il pas en nous-mêmes? L'amour, la bonne foi, Laurette, voilà vos titres & mes garans! En eſt-il de plus ſaints, de plus inviolables? Ah! croyez moi, quand le cœur s'eſt donné, tout eſt dit, & la main n'a plus qu'à le ſuivre. Livrez-la moi donc cette main, que je la baiſe mille fois, que je l'arroſe de mes larmes. La voilà, dit-elle en pleurant. Elle eſt

eſt à moi, s'écria-t'il, cette main ſi chere, elle eſt à moi, je la tiens de l'amour : pour me l'ôter il faut m'ôter la vie. Oui, Laurette, je meurs à vos pieds s'il faut me ſéparer de vous. Laurette croyoit bonnement qu'en ceſſant de la voir il ceſſeroit de vivre. Hélas ! diſoit-elle, & c'eſt moi qui ſerai cauſe de ce malheur ? -- Oui, cruelle, vous en ſerez la cauſe. Vous voulez ma mort, vous la voulez. --- Hé ! mon Dieu, non : je donnerois pour vous ma vie. Prouvez-le moi, dit-il en lui faiſant une eſpece de violence, & ſuivez-moi ſi vous m'aimez. Non, dit-elle, je ne le puis, je ne le puis ſans l'aveu de mon pere. --- Hé bien, laiſſez, laiſſez-moi donc me livrer à mon déſeſpoir. A ces mots, Laurette pâle & tremblante, le cœur pénétré de douleur & de crainte, n'oſoit ni retenir ni lâcher la main de Luzy. Ses yeux pleins de larmes ſuivoient avec effroi les regards égarés du Comte. Daignez, lui dit-elle pour le calmer, daignez me plaindre, & me voir ſans colere. J'eſpérois vous faire agréer ce témoignage de ma reconnoiſſance ; mais je n'oſe plus vous l'offrir ? Qu'eſt-ce, dit-il ? des fruits, à moi ! Ah, cruelle, vous m'inſultez. C'eſt du poiſon que je demande ; & jettant la corbeille avec emportement, il ſe retiroit furieux.

Laurette prit ce mouvement pour de la haine, & ſon cœur déjà trop attendri, ne peut ſoutenir cette derniere atteinte. A peine eut-elle la force de s'éloigner de quelques pas & d'aller tomber de défaillance au pied d'un arbre. Luzy qui la ſuivoit des yeux accourt & la trouve baignée de larmes, le ſein ſuffoqué de ſanglots, ſans couleur, preſque inanimée. Il ſe déſole, il ne penſe d'abord qu'à la rappeller à la vie ; mais ſi-tôt qu'il lui voit reprendre ſes

eſprits, il profite de ſa foibleſſe, & avant qu'elle ſoit revenue de ſon évanouiſſement, elle eſt déjà loin du village, dans la diligence du Comte, dans les bras de ſon raviſſeur. Où ſuis-je, dit-elle en ouvrant les yeux! Ah Monſieur le Comte eſt-ce vous! me ramenez-vous au village! Moitié de mon ame, lui dit-il en la preſſant contre ſon ſein, j'ai vu le moment où nos adieux nous coutoient la vie à l'un & à l'autre. Ne mettons plus à cette épreuve deux cœurs trop foibles pour la ſoutenir.

Je me donne à toi, ma Laurette; c'eſt ſur tes lévres que je fais le ſerment de vivre uniquement pour toi. Je ne demande pas mieux, lui dit-elle, que de vivre auſſi pour vous ſeul. Mais mon pere! laiſſerai-je mon pere? N'eſt-ce pas à lui de diſpoſer de moi? --- Ton pere, ma Laurette, ſera comblé de biens. Il partagera le bonheur de ſa fille: nous ſerons tous deux ſes enfans. Repoſe-toi ſur ma tendreſſe du ſoin de l'adoucir & de le conſoler. Viens, laiſſe-moi recueillir tes larmes, laiſſer tomber les miennes dans ton ſein: ce ſont les larmes de la joie, les larmes de la volupté. Le dangereux Luzy mêloit à ce langage tous les charmes de la ſéduction, & Laurette n'y étoit pas inſenſible; mais ſon pere inquiet, affligé, cherchant ſa fille, l'appellant à grands cris, la demandant à tout le village, ne la revoyant pas le ſoir, & ſe retirant déſolé, déſeſpéré de l'avoir perdue, cette image préſente à ſon eſprit, l'occupoit, le troubloit ſans ceſſe. Il fallut tromper ſa douleur.

Luzy couroit avec ſes chevaux, les ſtores de ſa voiture étoient baiſſés, ſes gens étoient ſûrs & fidéles, & Laurette ne laiſſoit après elle aucun veſtige de ſa fuite. Il étoit même eſſen-

tiel à Luzy de bien cacher ſon enlevement. Mais il détacha l'un de ſes domeſtiques, qui d'un village éloigné de la route, fit tenir au Curé de Coulange ce billet où Luzy avoit déguiſé ſa main. „ Dites au pere de Laurette qu'il „ ſoit tranquille, qu'elle eſt bien, & que la „ Dame qui l'a priſe avec elle, en aura ſoin „ comme de ſon enfant. Dans peu, il ſçaura ce „ qu'elle eſt devenue.

Ce billet qui n'étoit rien moins que conſolant pour le pere, ſuffit pour étourdir la fille ſur le malheur de ſon évaſion. L'amour avoit pénétré dans ſon ame; il en ouvrit l'accès au plaiſir; & dès-lors les nuages de la douleur ſe diſſipérent, les pleurs tarirent, le regret s'appaiſa, & un oubli paſſager, mais profond, de tout ce qui n'étoit pas ſon amant, lui laiſſa goûter ſans allarmes le coupable bonheur d'être à lui.

L'eſpece de délire où elle tomba en arrivant à Paris, acheva d'égarer ſon ame. Sa maiſon étoit un palais de Fée: tout y avoit l'air de l'enchantement. Le bain, la toilette, le ſoupé, le repos délicieux que lui laiſſa l'amour, furent autant de formes variées que prit la volupté, pour la ſéduire par tous les ſens. A ſon réveil elle croyoit encore être abuſée par un ſonge. En ſe levant, elle ſe vit entourée de femmes attentives à la ſervir & jalouſes de lui complaire. Elle qui jamais n'avoit ſçu qu'obéir n'eut qu'à déſirer pour être obéie. Vous êtes Reine ici, lui dit ſon amant, & j'y ſuis votre premier eſclave.

Imaginez, s'il eſt poſſible, la ſurpriſe & le raviſſement d'une jeune & ſimple payſanne, en voyant ſes beaux cheveux noirs ſi négligemment noués juſqu'alors, & dont la nature ſeule avoit formé les ondes, s'arrondir en boucles ſous

ſous le pli de l'art, & s'élever en diadême, ſemé de fleurs & de diamans, en voyant étalées à ſes yeux les parures les plus galantes, qui toutes ſembloient ſolliciter ſon choix; en voyant, dis-je, ſa beauté ſortir radieuſe comme d'un nuage, & ſe reproduire dans les brillans trumeaux qui l'environnoient pour la multiplier. La nature lui avoit prodigué tous ſes charmes; mais quelques-uns de ces dons avoient beſoin d'être cultivés, & les talens vinrent en foule ſe diſputer le ſoin de l'inſtruire & la gloire de l'embellir. Luzy poſſédoit, adoroit ſa conquête, énivré de joie & d'amour.

Cependant le bon-homme Bazile étoit le plus malheureux des peres. Fier, plein d'honneur, & ſur-tout jaloux de la réputation de ſa fille, il l'avoit cherchée, attendue en vain, ſans publier ſon inquiétude; & perſonne dans le village n'étoit inſtruit de ſon malheur. Le Curé vint l'en aſſurer lui-même, en lui communiquant le billet qu'il avoit reçu. Bazile n'ajouta pas foi à ce billet; mais diſſimulant avec le Paſteur: Ma fille eſt ſage, lui dit-il, mais elle eſt jeune, ſimple & crédule. Quelque femme aura voulu l'avoir à ſon ſervice, & lui aura perſuadé de prévenir mes refus. Ne faiſons pas un bruit ſcandaleux d'une imprudence de jeuneſſe, & laiſſons croire que ma fille ne m'a quitté qu'avec mon aveu. Le ſecret n'eſt ſçu que de vous; ménagez la fille & le pere. Le Curé prudent & homme de bien, promit & garda le ſilence. Mais Bazile dévoré de chagrin paſſoit les jours & les nuits dans les larmes. Qu'eſt-elle devenue, diſoit-il? Eſt ce une femme qu'elle a ſuivie? y en a-t'il d'aſſez inſenſée pour dérober une fille à ſon pere, & ſe charger d'un enlévement? Non, non, c'eſt quelque raviſſeur qui l'aura ſéduite.

& qu'il l'aura perdue. Ah ſi je puis le découvrir, ou ſon ſang ou le mien lavera mon injure. Il ſe rendit lui-même au village d'où l'on avoit apporté le billet. Avec les indices du Curé, il parvient à découvrir celui qui s'étoit chargé du meſſage ; il l'interrogea ; mais il n'en put tirer que des détails confus & vagues. La poſition même du lieu ne ſervit qu'à lui donner le change. Il étoit éloigné de ſix lieues de la route que Luzy avoit priſe, & ſur un chemin oppoſé. Mais quand Bazile auroit combiné le départ du Comte avec l'évaſion de ſa fille, il n'auroit jamais ſoupçonné de ce crime un jeune homme ſi vertueux. Comme il ne confioit ſa douleur à perſonne, perſonne ne pouvoit l'éclaircir. Il gémiſſoit donc au-dedans de lui-même, & dans l'attente de quelque lueur qui vint décider ſes ſoupçons. Mon Dieu, diſoit-il, c'eſt dans votre colere que vous me l'avez donnée ! Et moi, inſenſé, je m'applaudiſſois en la voyant croître & s'embellir ! Ce qui faiſoit mon orgueil fait ma honte. Que n'eſt-elle morte en naiſſant !

Laurette tâchoit de ſe perſuader que ſon pere étoit tranquille ; & le regret de l'avoir laiſſé, ne la touchoit que foiblement. L'amour, la vanité, le goût des plaiſirs, ce goût ſi vif dans ſa naiſſance, le ſoin de cultiver ſes talens, enfin mille amuſemens variés ſans ceſſe, partageoient ſa vie, & rempliſſoient ſon ame. Luzy qui l'aimoit à l'idolâtrie, & qui avoit peur qu'on ne lui enlevât, l'expoſoit le moins qu'il lui étoit poſſible au grand jour ; mais il lui ménageoit tous les moyens que le myſtere a inventés, pour être inviſible au milieu du monde. C'en étoit aſſez pour Laurette : heureuſe de plaire à celui qu'elle aimoit, elle ne ſentoit pas ce déſir inquiet, ce beſoin d'être

vûe & d'être admirée, qui proméne ſeul tant de jolies femmes dans nos ſpectacles & dans nos jardins. Quoique Luzy, par le choix d'un petit cercle d'hommes aimables, rendît ſes ſoupers amuſans ; elle ne s'y occupoit que de lui ; & ſans déſobliger perſonne elle ſçavoit le lui témoigner. L'art de concilier les prédilections avec les bienſéances eſt le ſecret des ames délicates : la coquetterie en fait une étude, l'amour le ſçait ſans l'avoir appris.

Six mois ſe paſſerent dans cette union, dans cette douce intelligence de deux cœurs remplis & charmés l'un de l'autre, ſans ennui, ſans inquiétude, ſans autre jalouſie que celle qui fait craindre de ne pas plaire autant qu'on aime, & qui fait déſirer de réunir tout ce qui peut captiver un cœur.

Dans cet intervalle le pere de Laurette avoit reçu deux fois des nouvelles de ſa fille, avec des préſens de la Dame qui l'avoit priſe en amitié. C'étoit au Curé que s'adreſſoit Luzy. Remis à la poſte voiſine du village par un domeſtique affidé, les paquets arrivoient anonymes, Bazile n'auroit ſçu à qui les renvoyer ; & puis ſes refus auroient fait douter de ce qu'il vouloit laiſſer croire, & il trembloit que le Curé n'eût les mêmes ſoupçons que lui. Hélas, diſoit ce bon pere en lui-même, ma fille eſt peut être encore honnête. Toutes les apparences l'accuſent ; mais ce ne ſont que des apparences ; & quand mes ſoupçons ſeroient juſtes, c'eſt à moi de gémir, mais ce n'eſt pas à moi de déshonorer mon enfant.

Le Ciel devoit quelque conſolation à la vertu de ce digne pere ; & ce fut lui ſans doute qui fit naître l'incident dont je vais parler.

Le petit commerce de vin que faiſoit Bazile, l'obligea de venir à Paris. Comme il traverſoit

cette ville immenſe, un embarras cauſé par des voitures qui ſe croiſoient, l'arrêta. La voix d'une femme effrayée attira ſon attention. Il voit.... Il n'oſe en croire ſes yeux..... Laurette, ſa fille, dans un char d'or & de glace, vêtue d'une robe éclatante & couronnée de diamans. Son pere l'auroit méconnue, ſi l'appercevant elle-même, la ſurpriſe & la confuſion ne l'euſſent fait reculer & ſe couvrir le viſage. Au mouvement qu'elle fit pour ſe cacher, plus encore au cri qui lui échappa, il ne put douter que ce ne fut elle. Pendant que les voitures qui s'étoient accrochées ſe dégageoient, Bazile ſe gliſſe entre le mur & le caroſſe de ſa fille, monte à la portiere, & d'un ton ſévere dit à Laurette : Où logez-vous ? Laurette ſaiſie & tremblante lui dit ſa demeure. Et ſous quel nom êtes-vous connue, lui demanda-t'il ? On m'appelle *Coulange*, répondit-elle en baiſſant les yeux, du nom du lieu de ma naiſſance. --- De votre naiſſance ! Ah, malheureuſe ! .... à ce ſoir au déclin du jour : ſoyez chez vous, & ſoyez-y ſeule. A ces mots il deſcend & pourſuit ſon chemin.

L'étonnement ſtupide où tomba Laurette n'étoit pas encore diſſipé, lorſqu'elle ſe trouva chez elle.

Luzy ſoupoit à la campagne. Elle ſe voyoit livrée à elle-même dans le moment où elle auroit eu le plus beſoin de conſeil & d'appui. Elle alloit paroître devant ſon pere qu'elle avoit trahi, délaiſſé, accablé de douleur & de honte : ſon crime alors s'offrit à elle ſous les traits les plus odieux. L'humiliation de ſon état lui étoit connue. L'ivreſſe de l'amour, le charme des plaiſirs en avoient éloigné l'idée ; mais dès que le voile fut tombé, elle ſe vit telle qu'elle étoit aux yeux du monde & aux

yeux de ſon pere. Effrayée de l'examen & du jugement qu'elle alloit ſubir, Malheureuſe! s'écrioit-elle en fondant en larmes, où fuir! où me cacher! Mon pere, l'honnêteté même, me retrouve égarée, abandonnée au vice, avec un homme qui ne m'eſt rien! O mon pere! ô juge terrible! comment me montrer à vos yeux? Il lui vint plus d'une fois dans la penſée de l'éviter & de diſparoître; mais le vice n'avoit pas encore effacé de ſon ame les ſaintes loix de la nature. Moi, le réduire au déſeſpoir; dit-elle; & après avoir mérité ſes reproches, m'attirer ſa malédiction! Non, quoiqu'indigne du nom de ſa fille, je révére ce nom ſacré. Vient-il me tuer de ſa main, je dois l'attendre & tomber à ſes pieds. Mais, non un pere eſt toujours pere. Le mien ſera touché de mes pleurs. Mon âge, ma foibleſſe, l'amour du Comte, ſes bienfaits, tout m'excuſe; & quand Luzy aura parlé, je ne ſerai plus ſi coupable.

Elle auroit été déſolée que ſes gens fuſſent témoins de l'humiliante ſcene qui s'alloit paſſer. Heureuſement elle avoit annoncé qu'elle ſoupoit chez une amie, & ſes femmes avoient pris pour elles cette ſoirée de liberté. Il lui fut facile d'éloigner de même les deux laquais qui l'avoient ſuivie, & lorſque ſon pere arriva, ce fut elle qui le reçut.

Etes-vous ſeule, lui dit-il? — Oui, mon pere. Il entre avec émotion, & après l'avoir regardée en face dans un triſte & morne ſilence. Que faites vous ici, lui demanda-t'il? La réponſe de Laurette fut de ſe proſterner à ſes pieds & de les arroſer de ſes larmes. Je vois, dit le pere, en jettant les yeux autour de lui, dans cet appartement où tout annonçoit la richeſſe & le luxe, je vois que le vice eſt à ſon

aiſe dans cette ville. Puis-je ſçavoir qui a pris ſoin de vous enrichir en ſi peu de tems, & de qui vous viennent ces meubles, ces habits, ce bel équipage où je vous ai vûe? -- Laurette ne répondit encore que par ſes pleurs & ſes ſanglots. Parlez, lui dit-il, vous pleurerez après; vous en aurez tout le loiſir.

Au récit de ſon avanture, dont elle ne déguiſa rien, Bazile paſſa de l'étonnement à l'indignation. Luzy! diſoit-il, cet honnête homme!..... Et voilà donc les vertus des Grands! Le lâche! en me donnant ſon or, croyoit-il me payer ma fille? Ils s'imaginent, ces riches ſuperbes, que l'honneur des pauvres gens eſt une choſe vile, & que la miſere le met à prix. Il ſe flattoit de me conſoler! il te l'avoit promis! Homme dénaturé! qu'il connoît peu l'ame d'un pere! Non, depuis que je t'ai perdue, je n'ai pas eu un moment ſans douleur, pas un quart d'heure de ſommeil tranquille. Le jour, la terre que je cultivois étoit mouillée de mes larmes; la nuit, tandis que tu t'oubliois, que tu te perdois dans les plaiſirs, ton pere étendu ſur la paille s'arrachoit les cheveux, & te rappelloit à grands cris. Hé quoi! jamais mes gémiſſemens n'ont retenti juſqu'à ton ame! L'image d'un pere déſolé ne s'eſt jamais offerte à ta penſée, n'a jamais troublé ton repos!

Ah! le Ciel m'eſt témoin, lui dit-elle, que ſi j'avois cru vous cauſer tant de peines, j'aurois tout quitté pour voler dans vos bras. Je vous révére, je vous aime, je vous aime plus que jamais. Hélas! quel pere j'ai affligé! Dans ce moment même où je m'attendois à trouver en vous un juge inexorable, je n'entends de votre bouche que des reproches pleins de douceur. Ah, mon pere! en tombant à vos

pieds je n'ai ſenti que la honte & la crainte; mais à préſent c'eſt de tendreſſe que vous me voyez pénétrée ; & aux larmes de repentir ſe joignent celles de l'amour. Ah ! je revis , je retrouve ma fille, s'écria Bazile en la relevant. Votre fille, hélas ! dit Laurette, elle n'eſt plus digne de vous. -- Non, ne va pas te décourager. L'honneur, Laurette, eſt ſans doute un grand bien ; l'innocence un plus grand bien encore ; & ſi j'en avois eu le choix, j'aurois mieux aimé te voir ôter la vie. Mais, quand l'innocence & l'honneur ſont perdus, il reſte encore un bien ineſtimable, c'eſt la vertu qui ne périt jamais, qu'on ne perd jamais ſans retour. On n'a qu'à le vouloir, elle renaît dans l'ame, & lorſqu'on la croit étouffée, un ſeul remords la reproduit. Voilà de quoi te conſoler, ma fille, de la perte de l'innocence ; & ſi ton repentir eſt ſincere, le Ciel & ton pere ſont appaiſés. Du reſte, perſonne dans le village ne ſçait ton aventure ; tu peux reparoître ſans honte. -- Où, mon pere ? --- A Coulange, où je vais te mener. (Ces mots accablerent Laurette.) Hâte-toi, pourſuivit Bazile, de dépouiller ces ornemens du vice. Du linge uni, un ſimple corſet, un jupon blanc, voilà les vêtemens de ton état. Laiſſe ſes dons empoiſonnés au malheureux qui t'a ſéduite, & ſuis-moi ſans plus différer.

Il faudroit avoir en ce moment l'ame timide & tendre de Laurette ; aimer comme elle un pere & un amant, pour concevoir, pour ſentir le combat qui s'éleva dans ſon foible cœur, entre l'amour & la nature. Le trouble & l'étonnement de ſes eſprits la tenoit immobile & muette. Allons, diſoit le pere, les momens nous ſont chers. Pardonnez, s'écria Laurette, en retombant à genoux devant lui, pardonnez,

mon pere, ne vous offenſez pas ſi je tarde à vous obéir. Vous avez lû dans le fond de mon ame. Il manque à Luzy le nom de mon époux; mais tous les droits que peut donner l'amour le plus tendre, il les a ſur moi. Je veux le fuir, m'en détacher, vous ſuivre, j'y ſuis réſolue, fallût-il en mourir. Mais prendre la fuite en ſon abſence, lui laiſſer croire que je l'ai trahi. --- Que dis-tu, malheureuſe? & que t'importe l'opinion d'un vil ſuborneur? & quels ſont les droits d'un amour qui t'a perdue & déshonorée? Tu l'aimes! tu aimes donc ta honte? Tu préféres donc ſes indignes bienfaits à l'innocence qu'il t'a ravie? Tu préféres donc à ton pere le plus cruel de tes ennemis? Tu n'oſes le fuir en ſon abſence, & le quitter ſans ſon aveu? Ah! quand il a fallu quitter ton pere, l'accabler, le déſeſpérer, tu n'as pas été ſi timide. Et qu'attends tu de ton raviſſeur? Qu'il te défende? Qu'il te dérobe à l'autorité paternelle? Ah! qu'il vienne; qu'il oſe me faire chaſſer d'ici; je ſuis ſeul, ſans armes, affaibli par l'âge, mais l'on me verra étendu ſur le ſeuil de ta porte, demander vengeance à Dieu & aux hommes. Ton amant lui-même pour aller à toi, ſera obligé de marcher ſur mon corps, & les paſſans diront avec horreur; voilà ſon pere qu'elle déſavoue, & que ſon amant foule aux pieds.

Ah! mon pere, dit Laurette épouvantée de cette image, que vous connoiſſez peu celui que vous outragez ſi cruellement! Rien de plus doux, rien de plus ſenſible. Vous lui ſerez reſpectable & ſacré. --- M'oſes-tu parler du reſpect de celui qui me déshonore; Eſpéres-tu qu'il me ſéduiſe avec ſa perfide douceur? Je ne veux pas le voir: ſi tu réponds de lui, je ne réponds pas de moi-même. --- Hé bien, non, ne le voyez pas; mais permettez que

je le voie un ſeul moment. --- Qu'exiges-tu ? Moi, te laiſſer ſeule avec lui ! Ah, dut-il m'arracher la vie, je n'aurai pas cette complaiſance. Tant qu'il a pu te dérober à moi, c'étoit ſon crime, c'étoit le tien, je n'en étois pas reſponſable. Mais le Ciel te remet ſous ma garde ; & dès ce moment je lui réponds de toi. Allons, ma fille, il eſt déjà nuit cloſe ; Voici l'inſtant de nous éloigner. Décide toi : renonce à ton pere ou obéis. -- Vous me percez le cœur. --- Obéis, te dis je, ou crains ma malédiction. A ces mots terribles, la tremblante Laurette n'eut pas la force de répliquer. Elle ſe déshabille ſous les yeux de ſon pere, & met non ſans verſer de larmes, le ſimple vêtement qu'il lui avoit preſcrit. Mon pere, lui dit elle au moment de le ſuivre ; oſerai-je pour prix de mon obéiſſance, vous demander une ſeule grace ? Vous ne voulez pas la mort de celui que je vous ſacrifie. Laiſſez-moi lui écrire deux mots, lui apprendre que c'eſt à vous que j'obéis, & que vous m'obligez à vous ſuivre. --- Eſt-ce afin qu'il vienne encore vous enlever, vous dérober à moi ? non, je ne veux laiſſer de vous aucune trace. Qu'il meurt de honte, il ſe fera juſtice ; mais d'amour ! perdez cette crainte : les libertins n'en meurent pas. Alors prenant ſa fille par la main, il ſortit ſans bruit avec elle, & le lendemain matin embarqués ſur la Seine, ils retournerent dans leur pays.

Minuit paſſé, le Comte arrive dans cette maiſon, où il ſe flatte que le plaiſir l'attend, & que l'amour l'appelle. Tout y eſt dans l'alarme & la confuſion.

Les gens de Laurette lui annoncent avec effroi qu'on ne ſçait ce qu'elle eſt devenue ; qu'on l'a cherchée inutilement ; qu'elle avoit

prit ſoin de les éloigner ; & qu'elle a ſaiſi ce moment pour échapper à leur vigilance ; qu'elle n'a point ſoupé chez ſon amie ; & qu'en partant elle a tout laiſſé juſqu'à ſes diamans, & juſqu'à la robe qu'elle avoit miſe.

Il faut l'attendre, dit Luzy après un long ſilence. Ne vous couchez pas : il y a dans cet événement quelque choſe d'incompréhenſible.

L'amour qui cherche à ſe flatter, commença par les conjectures qui pouvoient excuſer Laurette, mais les trouvant toutes dénuées de vraiſemblance, il ſe livra aux plus cruels ſoupçons. Un accident involontaire avoit bien pu la retarder ; mais en l'abſence de ſes gens ſe déshabiller elle-même, s'évader ſeule, au déclin du jour, laiſſer ſa maiſon dans l'inquiétude ! tout cela, diſoit-il, annonce clairement une fuite préméditée. Eſt-ce le Ciel qui l'a touchée ? eſt-ce un retour ſur elle-même qui l'a déterminée à me fuir ? Ah ! que ne puis-je au moins le croire ! mais ſi elle avoit pris un parti honnête, elle auroit pris pitié de moi, elle m'auroit écrit, ne fut-ce que deux mots de conſolation & d'adieu. Sa lettre ne l'eût point trahie, & m'eût épargné des ſoupçons accablans pour moi, déshonorans pour elle. Laurette, ô Ciel ! la candeur même, l'innocence, la vérité ! Laurette infidéle & perfide ! elle qui ce matin encore.... Non, non, cela n'eſt pas croyable..... & cependant cela n'eſt que trop vrai. Chaque moment, chaque réflexion lui en étoit une preuve nouvelle ; mais l'eſpoir & la confiance ne pouvoient ſortir de ſon cœur. Il luttoit contre la perſuaſion, comme un homme expirant lutte contre la mort. Si elle arrivoit, diſoit il, ſi elle arrivoit innocente & fidéle ! Ah, ma fortune, ma vie, tout mon amour ſuffiroient ils pour

réparer l'injure que je lui fais ! Quel plaiſir j'aurois à m'avouer coupable ! par quels tranſports, par quelles larmes, j'effacerois le crime de l'avoir accuſée ! Hélas ! je n'oſe me flatter d'être injuſte : je ne ſuis pas aſſez heureux.

Il n'eſt perſonne qui dans l'inquiétude & l'ardeur de l'attente, n'ait quelquefois éprouvé dans Paris le tourment d'écouter le bruit des caroſſes que l'on prend tous pour celui qu'on attend, & dont chacun tour à tour arrive & emporte en paſſant l'eſpoir qu'il vient de faire naître. Le malheureux Luzy fut juſqu'à trois heures dans cette cruelle perplexité. Chaque voiture qu'il entendoit étoit peut-être celle qui ramenoit Laurette ; enfin l'eſpérance tant de fois manquée, fit place à la déſolation. Je ſuis trahi, dit-il, je n'en puis plus douter. C'eſt une trame que l'on m'a cachée. Les careſſes de la perfide ne ſervoient qu'à la mieux voiler. On a choiſi prudemment le jour où je ſoupois à la campagne. Elle a tout laiſſé, pour me faire entendre qu'elle n'a plus beſoin de mes dons. Sans doute un autre l'en accable. Elle eût rougi d'avoir quelque choſe de moi. Le plus foible gage de mon amour lui eût ſans ceſſe reproché ſa trahiſon, ſon ingratitude. Elle veut m'oublier, pour ſe livrer en paix à celui qu'elle me préfére. Ah, la parjure ! eſpére-t'elle trouver quelqu'un qui l'aime comme moi ? Je l'ai trop aimée, je m'y ſuis trop livré. Ses déſirs ſans ceſſe prévenus ſe ſont éteints. Voilà les femmes. Elles s'ennuient de tout, & même d'être heureuſes. Ah peux-tu l'être à préſent, perfide ! peux tu l'être & penſer à moi ? A moi ! que dis-je ? que lui importent & mon amour & ma douleur ? Ah tandis que j'ai peine à retenir mes cris, que je baigne ſon lit de mes larmes, un autre peut-être.... cette

idée eſt affreuſe, & je ne puis la ſoutenir. Je le connoîtrai ce rival, & ſi le braſier qui brûle dans mon ſein, ne m'a conſumé avant le jour, je ne mourrai pas ſans vengeance. C'eſt ſans doute quelqu'un de ces faux amis que j'ai imprudemment attirés chez elle. Soligny peut-être..... Il en fut épris, quand nous la vîmes dans ſon village..... elle étoit ſimple & ſincere alors. Qu'elle eſt changée!.... Il l'a voulu revoir, & moi facile & confiant, me croyant aimé, ne croyant pas poſſible que Laurette fût infidéle, je lui amenai mon rival. Je puis me tromper; mais enfin c'eſt ſur lui que tombent mes ſoupçons. Allons m'en éclaircir ſur l'heure. Suis-moi, dit-il à l'un de ces gens; & le jour commençoit à peine à luire, lorſque frappant à la porte du Chevalier, Luzy demanda à le voir. Il n'y eſt pas, Monſieur, dit le Suiſſe. --- Il n'y eſt pas! --- Non, Monſieur, il eſt à la campagne. --- Et depuis quand? --- Depuis hier au ſoir. --- A quelle heure? --- Au déclin du jour. --- Et quelle eſt la campagne où il eſt allé? C'eſt ce qu'on ne ſçait pas: il n'a amené que ſon valet de chambre. --- Et dans quelle voiture? --- Dans ſon vis-à-vis. --- Son abſence doit-elle être longue? --- Il ne revient que dans quinze jours: il m'a dit de garder ſes lettres. -- A ſon retour vous lui direz que je ſuis venu, & que je demande à le voir.

Enfin, dit-il en s'en allant, me voilà convaincu. Tout s'accorde. Il ne me reſte plus qu'à découvrir en quel lieu ils ſe ſont cachés. Je l'arracherai de ſes bras, le perfide, & j'aurai le plaiſir de laver dans ſon ſang mon injure & ſa trahiſon.

Ses recherches furent inutiles. Le voyage du Chevalier étoit un myſtere qu'il ne put jamais

éclaircir. Luzy fut donc quinze jours au supplice, & la pleine persuasion que Soligny étoit le ravisseur, le détourna de toute autre idée.

Dans son impatience, Il envoyoit tous les matins sçavoir si son rival étoit de retour. Enfin on lui annonce qu'il vient d'arriver. Il vole chez lui enflammé de colere ; & le bon accueil du Chevalier ne fit que l'irriter encore. Mon cher Comte, lui dit Soligny, vous m'avez demandé avec empressement : à quoi puis-je vous être utile ? A me délivrer, lui répondit Luzy en pâlissant, ou d'une vie que je déteste, ou d'un rival qui m'est odieux. Vous m'avez enlevé ma maîtresse ; il ne vous reste plus qu'à m'arracher le cœur. --- Mon ami, lui dit le Chevalier, j'ai autant d'envie que vous de me couper la gorge, car je suis outré de dépit ; mais ce ne sera pas avec vous s'il vous plaît. Commençons donc par nous entendre. On vous a enlevé Laurette, dites-vous ; j'en suis désolé : elle étoit charmante ; mais en honneur ce n'est pas moi. Non que je me pique de délicatesse sur cet article ; en amour je pardonne à mes amis, & je me permets à moi-même de petits larcins passagers ; & quoique je t'aime de tout mon cœur, si Laurette eût voulu te tromper pour moi plutôt que pour un autre, je n'aurois pas été cruel. Mais pour les enlevemens je n'en suis plus : cela est trop grave ; & si tu n'as pas d'autre raison de me tuer, je te conseille de me laisser vivre & de déjeuner avec moi. Quoique le langage du Chevalier eût bien l'air de la franchise, Luzy tenoit encore à ses soupçons. Vous avez disparu, lui disoit-il, le même soir, à la même heure, vous vous êtes tenu quinze jours caché : je sçais d'ailleurs que vous l'avez aimée, & que vous en aviez envie dans le tems même que je la pris.

Tu es bien heureux, lui dit Soligny, qu'avec l'humeur qui me domine, je t'aime assez pour m'expliquer encore. Laurette est partie le même soir que moi; à cela je n'ai point de réponse: c'est une de ces rencontres fatales qui font l'intrigue des romans. J'ai trouvé Laurette belle comme un ange, & j'en ai eu envie assurément; mais si tu vas te couper la gorge avec tous ceux qui ont ce tort-là, je plains la moitié de Paris. L'article important c'est donc le mystere de mon voyage & de mon absence? Oh bien, je vais te l'expliquer.

J'aimois Madame de Blanson, ou plutôt j'aimois son bien, sa naissance, son crédit à la Cour; car cette femme a tout pour elle, hors elle. Tu sçais que si elle n'est ni jeune ni jolie, en revanche elle est très-sensible, & très-facile à s'enflammer. J'avois donc réussi à lui plaire, & je ne voyois pas d'impossibilité à être ce qu'on appelle heureux sans en venir au mariage. Mais le mariage étoit mon but; au moyen de cette timidité respectueuse, inséparable d'un amour délicat, j'éludois toutes les occasions d'abuser de sa foiblesse. Tant de réserve la déconcertoit. Elle n'avoit jamais vû, disoit-elle, d'homme si craintif, si novice. J'avois la pudeur d'une jeune jeune fille: j'en étois impatientant. Je ne te dirai pas tout le manége que j'ai employé pendant trois mois, à me faire faire attaquer sans me rendre. Jamais coquette n'en a tant fait pour allumer d'inutiles désirs. Ma conduite a été un chef-d'œuvre de prudence & d'habileté. Hé bien, ma veuve a été plus habile. Je suis sa dupe: oui, mon ami, elle a surpris ma crédule innocence. Voyant qu'il falloit m'attaquer dans les régles, elle a parlé de mariage. Rien de plus avantageux que ses dispositions. Son bien étoit à moi sans

réſerve. Il n'y avoit plus qu'une difficulté. J'étois bien jeune, & mon caractere ne lui étoit pas aſſez connu. Pour nous éprouver, elle m'a propoſé d'aller paſſer quelques jours enſemble, & tête-à-tête à la campagne. Quinze jours de ſolitude & de liberté, diſoit elle, valoient mieux pour ſe bien connoître, que deux ans de la vie de Paris. J'ai donné dans le piége, & elle a ſi bien fait que j'ai oublié ma réſolution. Que l'homme eſt fragile & peu sûr de lui! Engagé dans le rôle d'époux, il a fallu le ſoutenir, & je lui ai donné de moi la meilleure opinion qu'il m'a été poſſible; mais bien tôt elle a cru s'appercevoir que mon amour s'affoibliſſoit. J'ai eu beau dire qu'il étoit le même; elle m'a répondu qu'on ne l'abuſoit point avec de vaines paroles, & qu'elle voyoit bien que j'étois changé. Enfin, ce matin à mon reveil, j'ai reçu le congé que voici: il eſt de ſa main & en bonne forme. „ La légere épreuve que j'ai faite de „ vos ſentimens me ſuffit. Partez, Monſieur, „ quand il vous plaira. Je veux un mari dont „ les ſoins ne ſe rallentiſſent jamais; qui m'ai- „ me toujours, & toujours de même. „ Es-tu content? Voilà mon avanture. Tu vois qu'elle ne reſſemble guère à celle que tu m'attribuois. On m'enlevoit ainſi que ta Laurette; Dieu veuille, mon ami, qu'on n'ait pas fait d'elle ce qu'on a fait de moi! Mais à préſent que te voilà détrompé ſur mon compte, n'as-tu pas quelqu'autre ſoupçon? Je m'y perds, dit Luzy, pardonne à ma douleur, à mon déſeſpoir, à mon amour la démarche que je viens de faire. Tu te mocques, reprit Soligny; rien n'étois plus juſte. Si je t'avois pris ta maîtreſſe; il auroit bien fallu t'en faire raiſon. Il n'en eſt rien; tant mieux: nous voilà

bons amis. Veux-tu déjeuner ? -- Je veux mourir. --- Cela ſeroit un peu trop violent : il faut garder ce reméde-là pour des diſgraces plus ſérieuſes. Ta Laurette eſt jolie, quoiqu'un peu fripponne ; il faut tâcher de la ravoir ; mais ſi tu n'as plus celle-là, je te conſeille d'en prendre une autre, & le plutôt ſera le mieux.

Pendant que Luzy ſe déſeſperoit, & qu'il ſémoit l'argent à pleines mains pour découvrir les traces de Laurette, elle étoit auprès de ſon pere, pleurant ſa faute ou plutôt ſon amant.

Bazile avoit dit dans le village qu'il n'avoit pu ſe paſſer de ſa fille, & qu'il l'étoit allé chercher. On la trouvoit encore embellie. Ses graces s'étoient développées ; & aux yeux même des villageois, ce qu'on appelle l'air de Paris, lui avoit donné de nouveaux charmes. L'ardeur des garçons qui l'avoient recherchée, ſe renouvella, & n'en fut que plus vive. Mais ſon pere les refuſoit tous. Vous ne vous marierez jamais de mon vivant, lui dit-il ; je ne veux tromper perſonne. Travaillez & pleurez avec moi. Je viens de renvoyer à votre indigne amant tout ce qu'il m'avoit donné. Il ne nous reſte plus rien de lui que la honte.

Laurette humble & ſoumiſe, obéiſſoit à ſon pere ſans ſe plaindre & ſans oſer lever les yeux ſur lui. Ce fut pour elle une peine incroyable de reprendre l'habitude de l'indigence & du travail. Ses pieds amollis étoient bleſſés, ſes mains délicates étoient meurtries ; mais ce n'étoient là que des maux légers. Les peines du corps ne ſont rien, diſoit-elle en gémiſſant ; celles de l'ame ſont bien plus cruelles !

Quoique Luzy lui fût préſent ſans ceſſe, & que ſon cœur ne pût s'en détacher, elle n'avoit plus ni l'eſpoir ni la volonté de retour-

ner à lui. Elle ſçavoit quelle amertume avoit répandu ſon égarement ſur la vie de ſon malheureux pere, & quand elle auroit été libre de le quitter encore, elle n'y auroit pas conſenti. Mais l'image de la douleur où elle avoit laiſſé ſon amant, la pourſuivoit & faiſoit ſon ſupplice. Le droit qu'il avoit de l'accuſer de perfidie & d'ingratitude, étoit pour elle un nouveau tourment. --- Si du moins je pouvois lui écrire! mais on ne m'en laiſſe ni la liberté ni le moyen. C'eſt peu de l'abandonner; on veut que je l'oublie. Je m'oublierois plutôt moi-même; & il m'eſt auſſi impoſſible de le haïr que de l'oublier. S'il fût coupable, ſon amour en eſt cauſe; & ce n'eſt pas à moi de l'en punir. Dans tout ce qu'il a fait, il n'a vu que mon bonheur & celui de mon pere. Il s'eſt trompé, il m'a égarée; mais à ſon âge on ne ſçait qu'aimer. Oui, je lui dois, je me dois à moi-même de l'éclairer ſur ma conduite, & en cela ſeul mon pere ne ſera point obéi. La difficulté n'étoit plus qu'à ſe procurer les moyens de lui écrire; mais ſon pere, ſans y penſer, lui en avoit épargné le ſoin.

Un ſoir, Luzy ſe retirant plus affligé que jamais, reçoit un paquet anonyme. La main qui avoit écrit l'adreſſe ne lui étoit pas connue; mais le timbre lui en dit aſſez. Il l'ouvre avec précipitation; il reconnoît la bourſe qu'il avoit donnée à Bazile, avec les cinquante louis qu'il y avoit laiſſés, & deux ſommes pareilles qu'il avoit fait tenir. Je vois tout, dit-il: j'ai été découvert. Le pere indigné me renvoie mes dons. Fier & ſévere, comme je l'ai connu, dès qu'il a ſçu où étoit ſa fille, il ſera venu la chercher, il l'aura forcée à le ſuivre. A l'inſtant même il aſſemble ceux de ſes gens qui ſervoient Laurette. Il les interroge, il de-

mande ſi quelqu'un d'eux n'a pas vu chez elle un payſan qu'il leur dépeint. L'un d'eux ſe ſouvint qu'en effet le jour même qu'elle s'en eſt allée, un homme tout ſemblable à celui qu'il déſigne, eſt monté à la botte du caroſſe de Laurette, & lui a parlé un moment. Allons vîte, s'écria Luzy, des chevaux de poſte à ma chaiſe.

La ſeconde nuit, étant arrivé à quelques lieues de Coulange, il fait déguiſer en payſan celui des gens qui l'avoit ſuivi, l'envoie s'inſtruire, & en l'attendant tâche de prendre du repos. Il n'en eſt point pour l'ame d'un amant dans une ſituation ſi violente. Il compta les minutes, depuis le départ de ſon émiſſaire juſqu'à ſon retour.

Monſieur, lui dit ce domeſtique en arrivant, bonnes nouvelles! Laurette eſt à Coulange, auprès de ſon pere. - Ah je reſpire. -- On parle même de la marier. -- De la marier!.... Il faut que je la voie. -- Vous la trouverez dans ſa vigne: elle y travaille tout le jour. -- Juſte ciel! quelle dureté! Allons, je me tiendrai caché, & toi, ſous ce déguiſement, tu guetteras le moment où elle ſera ſeule. N'en perdons pas un: mettons-nous en chemin.

L'émiſſaire de Luzy lui avoit dit vrai. Il ſe préſentoit pour Laurette un parti riche dans ſon état; & le Curé avoit mandé Bazile pour le réſoudre à l'accepter.

Cependant Laurette travailloit à la vigne, & penſoit au malheureux Luzy. Luzy arrive, & l'apperçoit de loin. Il avance avec précaution, il la voit ſeule, il accourt, ſe précipite, & lui tend les bras. Au bruit qu'il fait à travers les pampres, elle léve la tête, elle tourne les yeux; Dieu! s'écria-t'elle.... La ſurpriſe & la joie lui ôterent l'uſage de la

voix. Tremblante, elle étoit dans ſes bras ſans avoir pu le nommer encore. Ah Luzy, lui dit-elle enfin, c'eſt vous! voilà ce que je demandois au ciel. Je ſuis innocente à vos yeux: c'en eſt aſſez; je ſouffrirai le reſte. Adieu Luzy, adieu pour jamais. Eloignez-vous. Plaignez Laurette. Elle ne vous reproche rien. Vous lui ſerez cher juſqu'au dernier ſoupir. Moi, s'écria-t'il en la ſerrant contre ſon ſein, comme ſi on eût voulu la lui arracher encore, moi te quitter! ô moitié de moi-même, moi, vivre ſans toi, loin de toi! Non, il n'y a pas ſur la terre de puiſſance qui nous ſépare. -- Il en eſt une ſacrée pour moi: c'eſt la volonté de mon pere. Ah mon ami! ſi vous avez ſçu la douleur profonde où le plongeoit ma fuite, ſenſible & bon comme vous l'êtes, vous m'auriez rendue à ſes pleurs. Me dérober à lui une ſeconde fois, ou lui enfoncer le couteau dans le ſein, ce ſeroit pour moi la même choſe. Vous me connoiſſez trop bien pour me le demander; vous êtes trop humain pour le vouloir vous-même. Perdez un eſpoir que je n'ai plus. Adieu. Faſſe le ciel que j'expie ma faute! mais j'ai bien de la peine à me la reprocher. Adieu, vous dis-je: mon pere va venir; il ſeroit affreux qu'il nous trouvât enſemble. C'eſt ce que je veux, dit Luzy: je l'attends. -- Ah vous allez redoubler mes peines.

Dans l'inſtant même Bazile arrive, & Luzy s'avançant de quelques pas au devant de lui, ſe jette à ſes genoux. Qui êtes-vous? Que demandez-vous, lui dit Bazile étonné d'abord. Mais dès qu'il eut fixé ſes regards ſur lui, Malheureux! s'écria-t'il en reculant, éloignez-vous, ôtez-vous de mes yeux. --- Non, je meurs à vos pieds, ſi vous ne daignez pas m'entendre. --- Après avoir perdu, déshonoré

rifiez. Dans un moment de désolation, où le plus méchant des hommes auroit eu pitié de moi, vous m'abordez, vous feignez de me plaindre, & vous dites dans votre cœur : Voilà un malheureux qui n'a dans le monde de consolation que sa fille : c'est le seul bien que le ciel lui laisse ; demain je veux la lui enlever. Oui, barbare ; oui, scélérat, voilà ce qui se passoit dans votre ame. Et moi crédule, je vous admirois, je vous comblois de bénédictions, je demandois au ciel qu'il accomplît tous vos vœux ; & tous vos vœux tendoient à suborner ma fille ! que dis-je, malheureux ! Je vous la livrois, je l'engageois à courir après vous, à la vérité pour vous rendre cet or, ce poison avec lequel vous croyiez me corrompre ; il sembloit que le ciel m'avertît que c'étoit un don pernicieux & traître, je résistai à ce mouvement, je m'obstinai à vous croire compatissant & généreux ; vous n'étiez que perfide & impitoyable ; & la main que j'aurois baisée, que j'aurois arrosée de larmes, se préparoit à m'arracher le cœur. Voyez, poursuivit-il, en découvrant son sein, & en lui montrant ses cicatrices, voyez quel homme vous avez déshonoré ! J'ai versé pour l'Etat plus de sang que vous n'en avez dans les veines, & vous, homme inutile, quels sont vos exploits ? De désoler un pere, de débaucher sa fille ! d'empoisonner mes jours & les siens ! La voilà cette malheureuse victime de vos séductions, la voilà qui trempe aujourd'hui dans ses pleurs le pain dont elle se nourrit. Elevée dans la simplicité d'une vie innocente & laborieuse, elle l'aimoit ; elle la déteste : vous lui avez rendu insupportables le travail & la pauvreté : elle a perdu sa joie avec son innocence, & il ne lui est plus permis de lever les yeux sans rougir.

Mais ce qui me déſeſpére, ce que je ne vous pardonnerai jamais, vous m'avez fermé le cœur de ma fille; vous avez éteint dans ſon ame les ſentimens de la nature; vous lui avez fait un ſupplice de la ſociété de ſon pere; peut-être hélas!.... je n'oſe achever..... peut-être lui ſuis-je odieux.

Ah mon pere! s'écria Laurette, qui juſqu'alors étoit reſtée dans l'abbattement & la confuſion, ah mon pere! c'eſt trop me punir. Je mérite tout, excepté le reproche d'avoir ceſſé de vous aimer. En diſant ces mots, elle étoit à ſes pieds dont elle baiſoit la pouſſiere. Luzy ſe proſterna lui-même; & dans un excès d'attendriſſement. Mon pere, dit-il, pardonnez-lui, pardonnez-moi, embraſſez vos enfans, & ſi le raviſſeur de Laurette n'eſt pas trop indigne du nom de ſon époux, je vous conjure de me l'accorder.

Ce retour auroit attendri un cœur plus dur que celui de Bazile. S'il y avoit, dit-il à Luzy, un autre moyen de me rendre l'honneur & de vous rendre à tous deux l'innocence, je refuſerois celui-là. Mais il eſt le ſeul; je l'accepte; & bien plus pour vous que pour moi; car je ne veux, je n'attends rien de vous, & je mourrai en cultivant ma vigne.

L'amour de Luzy & de Laurette fut conſacré au pié des autels. Bien de gens dirent qu'il avoit fait une baſſeſſe, & il en convint. Mais ce n'eſt pas, dit-il, celle qu'on m'attribue. C'eſt à faire le mal qu'eſt la honte, & non pas à le réparer.

Il n'y eut pas moyen d'engager Bazile à quitter ſon humble demeure. Après avoir tout mis en uſage pour l'attirer à Paris, Madame de Luzy obtint de ſon époux qu'il achetât une terre auprès de Coulange, & le bon pere conſentit enfin à y aller paſſer ſes vieux ans.

Deux cœurs faits pour la vertu, furent ravis de l'avoir retrouvée. Cette image des plaiſirs céleſtes, l'accord de l'amour & de l'innocence ne leur laiſſa plus rien à déſirer, que de voir les fruits d'une union ſi douce. Le ciel exauça le vœu de la nature, & Bazile avant de mourir, embraſſa ſes petits enfans.

LA FEMME

COMME IL Y EN A PEU.

JOUISSEZ, Madame, de tous les agrémens de votre maiſon; faites-en les honneurs & les délices; mais ne vous y mêlez de rien. Ainſi parloit depuis près de huit ans, le faſtueux Mélidor à ſa femme. C'étoit un conſeil agréable à ſuivre; auſſi la jeune & vive Acélie l'avoit-elle aſſez bien ſuivi. Mais la raiſon vint avec l'âge, & l'eſpéce d'enivrement où elle avoit été, ſe diſſipa.

Mélidor avoit eu le malheur de naître dans l'opulence. Elevé parmi la jeune nobleſſe du Royaume, revêtu en entrant dans le monde d'une charge conſidérable, maître de ſon bien dès l'âge de raiſon, ce fut pour lui l'âge des folies. Son ridicule dominant étoit de vouloir vivre en homme de qualité. Il ſe familiariſoit avec les Grands, en étudioit avec ſoin les manieres, & comme les graces nobles & ſimples d'un véritable homme de cour ne ſont pas faciles à imiter, c'étoit aux airs de nos petits Seigneurs qu'il s'attachoit, comme à de bons modéles.

Il eut été honteux pour lui de ne pouvoir pas dire, *mes domaines & mes vaſſaux*: Il em-

ploya donc la meilleure partie de ſes fonds en des terres, dont le revenu étoit mince à la vérité, mais dont les droits étoient magnifiques.

Il avoit oui dire que les grands Seigneurs avoient des Intendans qui les voloient, des créanciers qu'ils ne payoient pas, & des maîtreſſes peu fidéles; il eût regardé comme au-deſſous de lui de voir ſes comptes, de payer ſes dettes, & d'être délicat en amour.

L'aîné de ſes enfans avoit à peine atteint ſa ſeptiéme année; il eut grand ſoin de lui choiſir un Gouverneur ſuffiſant & ſot, qui pour tout mérite ſaluoit avec grace.

Ce Gouverneur étoit le protégé d'un complaiſant de Mélidor, appellé Duranſon, perſonnage inſolent & bas, eſpece de dogue qui aboyoit à tous les paſſans, & ne careſſoit que ſon maître. Son rôle étoit celui d'un Miſantrope plein d'arrogance & d'humeur. Riche, mais avare, il trouvoit commode d'avoir une bonne maiſon qui ne fût pas la ſienne & des plaiſirs de toute eſpece, dont un autre que lui fit les frais. Taciturne obſervateur de tout ce qui ſe paſſoit, on le voyoit enfoncé dans un fauteuil, décider de tout par quelques mots tranchans, & s'ériger en cenſeur domeſtique. Malheur à l'homme de bien qui n'étoit pas à craindre; il le déchiroit ſans ménagement, pour peu que ſon air lui eût déplu.

Mélidor prenoit l'humeur de Duranſon pour de la philoſophie. Il ſçavoit bien qu'il étoit ſon héros; & l'encens d'un homme de ce caractere étoit pour lui un parfum délicat. Le bruſque flatteur n'avoit garde de ſe compromettre & de s'afficher. S'il applaudiſſoit Mélidor en public, ce n'étoit que d'un coup d'œil, ou d'un ſourire complaiſant: il gardoit la louange

pour

pour le tête-à-tête, mais alors il l'en raſſaſioit. Mélidor avoit de la peine à ſe croire doué d'un mérite ſi éminent ; mais il falloit bien qu'il en fût quelque choſe, car l'ami Duranſon qui l'en aſſuroit, n'étoit rien moins qu'un fade adulateur.

C'étoit peu de plaire au mari, Duranſon s'étoit auſſi flatté de ſéduire la jeune femme. Il commença par lui dire du bien d'elle ſeule, & du mal de toutes celles de ſon âge & de ſon état. Mais elle fut auſſi peu touchée de ſes ſatires que de ſes éloges. Il ſoupçonna qu'on le mépriſoit ; il eſſaya de ſe faire craindre, & par des traits malins & piquans, il lui fit ſentir qu'il ne tenoit qu'à lui d'être méchant aux dépens d'elle-même. Cela ne réuſſit pas mieux. Je puis avoir des ridicules, lui dit-elle, & je permets qu'on les attaque, mais d'un peu plus loin, s'il vous plaît. Chez moi un cenſeur aſſidu m'ennuiroit preſqu'autant qu'un complaiſant ſervile.

Au ton réſolu qu'elle prit, Duranſon vit bien que pour la reduire il falloit un plus long détour. Tâchons, dit-il, qu'elle ait beſoin de moi : affligeons-la pour la conſoler, & quand ſa vanité bleſſée me la livrera ſans défenſe, je ſaiſirai un moment de dépit. Le confident des peines d'une femme en eſt ſouvent l'heureux vengeur.

Je vous plains, lui dit-il, Madame, & je ne dois plus vous diſſimuler ce qui m'afflige ſenſiblement. Depuis quelque tems Mélidor ſe dérange : il fait des folies ; & s'il continue, il n'aura plus beſoin d'un ami tel que moi.

Soit légéreté, ſoit diſſimulation avec un homme qu'elle n'eſtimoit pas, Acélie reçut cet avis ſans daigner en paroître émûe. Il inſiſta, fit valoir ſon zéle, déclama contre les caprices

les travers des maris d'à préſent ; dit en avoir fait rougir Mélidor, & oppoſant les charmes d'Acélie aux vains appas qui touchoient ſon époux, il s'anima ſi fort qu'il s'oublia & ſe trahit bien-tôt lui-même. Elle ſourit avec dédain de la maladreſſe du fourbe. Voilà ce que j'appelle un ami, dit-elle ; & non pas ces vils complaiſans, que le vice tient à ſes gages pour le flatter & le ſervir. Je ſuis bien sûre, par exemple, que vous avez dit à Mélidor en face tout ce que vous venez de me dire.--- Oui, Madame, & beaucoup plus encore.--- Vous aurez donc bien le courage de lui reprocher devant moi ſes torts ; de l'en accabler ?--- Devant vous, Madame ! Ah gardez-vous de faire un éclat : ce ſeroit l'éloigner ſans retour. Il eſt fier ; il ſeroit indigné d'avoir à rougir à vos yeux. Il ne verroit en moi qu'un perfide ami. Et qui ſçait même quel motif caché il donneroit à notre intelligence ?--- N importe, je veux le convaincre, & lui oppoſer en vous un témoin qu'il ne puiſſe déſavouer.--- Non, Madame, non, vous ſeriez perdue. C'eſt en diſſimulant qu'une femme régne : les ménagemens, la douceur, & vos charmes, voilà ſur nous vos avantages. La plainte & le reproche ne font que nous aigrir : & de tous les moyens de nous corriger, le plus mauvais c'eſt de nous confondre. Il avoit raiſon, mais inutilement. Acélie ne vouloit rien entendre. Je ſçais, diſoit-elle, tout ce que je riſque, mais fallût-il en venir à une rupture, je ne veux pas être par mon ſilence, la complaiſante de mon mari. Il eut beau vouloir la diſſuader, il fut réduit à lui demander grace, & à la ſupplier de ne pas le punir d'un zéle peut-être imprudent. Et voilà donc, lui dit Acélie, cette franchiſe courageuſe que

rien ne peut intimider ? Je ſerai plus ſage que vous, mais ſouvenez vous, Duranſon, de ne jamais dire de vos amis ce que vous ne voulez pas qu'ils entendent. Quant à moi, quelque tort que mon mari ſe donne, je vous défens de m'en parler jamais.

Duranſon furieux d'avoir été ſi mal reçu, jura la perte d'Acélie ; mais il falloit d'abord l'entraîner dans la ruine de ſon mari.

Perſonne à Paris n'a autant d'amis qu'un homme opulent & prodigue. Ceux de Mélidor à ſon ſoupé, ne manquoient pas de le louer en face ; & ils avoient l'honnêteté d'attendre qu'on fût hors de table pour ſe moquer de lui. Ses créanciers qui croiſſoient en nombre, n'étoient pas ſi complaiſans : mais l'ami Duranſon en écartoit la foule. Il ſçavoit, diſoit-il, la maniere d'impoſer à ces fripons-là. Cependant comme ils n'étoient pas tous également timides, il falloit de tems en tems, pour appaiſer les plus mutins, avoir recours aux expédiens ; & Duranſon ſous un nom ſuppoſé, venant au ſecours de ſon ami, lui prêtoit ſur gages à la plus groſſe uſure.

Plus les affaires de Mélidor ſe dérangeoient, moins il vouloit en entendre parler. Faites, diſoit-il à ſon Intendant, je ſignerai, mais laiſſez moi tranquille. Enfin l'Intendant vint lui annoncer qu'il ne ſçavoit plus où donner de la tête, & que ſes biens alloient être ſaiſis. Mélidor s'en prit à l'homme d'affaires, & lui dit qu'il étoit un fripon. Je ſuis tout ce qu'il vous plaira, lui répondit le tranquille Intendant ; mais vous devez, il faut payer, faute de quoi l'on va vous pourſuivre.

Mélidor fit appeller le fidéle Duranſon ; & lui demanda s'il étoit ſans reſſource. --- Vous en avez une bien ſûre : Madame n'a qu'à s'en-

gager. --- Oui ; mais y conſentira-t'elle? --- Aſſurément! peut-elle héſiter, quand il y va de votre honneur ? cependant ne l'alarmez pas : traitez légérement la choſe, & ne lui laiſſez voir dans cet engagement qu'une formalité d'uſage qu'elle ne peut s'empêcher de remplir. Mélidor embraſſa ſon ami, & il ſe rendit chez ſa femme.

Acélie, toute occupée de ſes amuſemens, ne ſavoit rien de ce qui ſe paſſoit. Mais heureuſement le Ciel l'avoit douée d'un eſprit juſte & d'une ame ferme. Je viens, Madame, lui dit ſon mari, de voir votre nouvelle voiture : elle ſera délicieuſe. Vos chevaux neufs ſont arrivés ; ah, Madame, le joli attelage ! c'eſt le Comte de Piſe qui les dreſſe. Ils ſont fringans; mais il les domptera : c'eſt le meilleur cocher de Paris.

Quoiqu'Acélie fût accoûtumée aux galanteries de ſon époux, elle ne laiſſa pas d'être ſurpriſe & flattée de celle-ci. Je vous ruine, lui dit-elle. --- Hé, Madame, quel plus digne uſage puis-je faire de mon bien que de l'employer à ce qui peut vous plaire ? Déſirez ſans ménagement, & jouiſſez ſans inquiétude: je n'ai rien qui ne ſoit à vous ; & je me flatte que vous penſez de même A propos, ajouta-t'il négligemment, j'ai quelque arrangement à faire, ou pour remplir les formalités, j'aurai beſoin de votre ſeing. Mais nous parlerons de cela ce ſoir. A préſent ce qui m'occupe, c'eſt la couleur de votre voiture : le Vernifſeur n'attend que votre goût. Je me conſulterai, dit-elle, & dès qu'il fut ſorti, elle tomba dans les réflexions.

Acélie étoit une riche héritiere, & la loi lui aſſuroit ſon bien. Elle entrevit les conſéquences de l'engagement qu'on lui propoſoit,

& le ſoir au lieu d'aller au ſpectacle, elle paſſa chez ſon Notaire. Quelle fut ſa ſurpriſe, en apprennant que Mélidor étoit réduit aux expédiens les plus ruineux ! elle employa le tems du ſpectacle à s'inſtruire & à ſe conſulter.

A ſon retour elle diſſimula ſa peine aux yeux du monde qu'elle avoit à ſouper ; mais lorſque ſon mari, tête-à-tête avec elle, lui propoſa de s'engager pour lui. Je ne vous abandonnerai pas, lui dit-elle, ſi vous daignez vous fier à moi ; mais j'exige une confiance entiere, un plein pouvoir de régir ma maiſon.

Mélidor fut humilié de l'idée d'avoir ſa femme pour tuteur. Il lui dit qu'elle prenoit l'alarme mal-à-propos, & qu'il ne ſouffriroit point qu'elle entrât dans un détail ennuyeux pour elle. --- Non, Monſieur, je l'ai trop négligé : c'eſt un tort que je n'aurai plus. Il ne crut pas devoir inſiſter davantage, & les créanciers s'étant aſſemblés le lendemain, Meſſieurs, leur dit-il, vos viſites m'obſédent : voilà Madame qui veut bien vous entendre ; voyez avec elle à vous arranger. Meſſieurs, leur dit Acélie d'un ton ſage, mais aſſuré, quoique mon bien ſoit à mes enfans, je ſens qu'il eſt juſte que j'en aide leur pere, mais je veux de la bonne foi. Les honnêtes gens me trouveront exacte ; mais je ne réponds point à des fripons des folies d'un diſſipateur. Vous m'apporterez demain copie de vos titres. Je ne veux que le tems de les examiner : je ne vous ferai pas languir.

Dès qu'Acélie ſe vit à la tête de ſa maiſon, ce ne fut plus la même femme. Elle jetta les yeux ſur ſa vie paſſée, & n'y vit que le papillotage de mille vaines occupations. Sont-ce là, dit-elle, les devoirs d'une mere de famille ?

Eſt ce donc au prix de ſon honneur & de ſon repos, qu'il faut payer de jolis ſoupés, des équipages leſtes, & de brillantes frivolités?

Monſieur, dit-elle à ſon mari, j'aurai demain l'état de vos dettes; il me faut celui de vos revenus: faites venir votre Intendant. L'Intendant vint & rendit ſes comptes. Rien de plus clair: loin d'avoir des fonds il ſe trouvoit avoir fait des avances; & il lui étoit dû le double de ſes gages accumulés. Je vois, dit Acélie, que M. l'Intendant ſçait ſon compte un peu mieux que nous. Il ne nous reſte qu'à le payer, en le remerciant de ce qu'il ne lui eſt pas dû davantage. -- Le payer, dit Mélidor tout bas! & avec quoi? -- De ma caſſette. Le premier pas dans l'œconomie eſt le renvoi d'un Intendant.

La réforme fut miſe l'inſtant d'après dans le domeſtique & dans la dépenſe; & Acélie donnant l'exemple. Courage, Monſieur, diſoit elle, coupons dans le vif: nous ne ſacrifions que notre vanité. -- Et la décence, Madame? -- La décence, Monſieur, conſiſte à ne pas diſſiper le bien d'autrui, & à jouir du ſien ſans reproche. -- Mais, Madame, en renvoyant vos gens vous les payez; & c'eſt épuiſer notre unique reſſource. -- Soyez tranquille, mon ami: j'ai des bijoux, des diamans; & en ſacrifiant ces parures, je m'en fais une qui les vaut bien.

Le jour ſuivant les créanciers arrivent, & Acélie leur donne audience. Ceux dont Mélidor avoit acheté des meubles de prix, ou des curioſités ſuperflues, conſentirent à les reprendre avec un bénéfice honnête. Les autres enchantés de l'accueil & de la bonne volonté d'Acélie, s'accorderent tout d'une voix à n'a-

voir qu'elle pour arbitre, & les graces conciliatrices réunirent tous les esprits.

Un seul, d'un air assez confus, disoit ne pouvoir se relâcher sur rien. Il avoit des effets précieux en gage; & sur la liste des emprunts il étoit noté pour une usure énorme. Acélie le retint seul, pour le fléchir s'il étoit possible. Moi, Madame, lui dit-il, pressé par ses reproches ! je ne suis pas ici pour moi: & M. Duranson auroit pû se passer de me faire jouer ce vilain personnage. -- Duranson, dites-vous ! quoi ! c'est lui qui sous votre nom ? .... -- C'est lui-même. -- Ainsi nos gages sont dans ses mains ? --- Oui, sans doute, & un écrit de moi, où je déclare qu'il ne m'est rien dû. -- Et cet écrit qu'il a de vous, puis-je en avoir un double ? -- Assurément, & tout à l'heure si vous voulez, car le nom d'usurier me pése. C'étoit une arme pour Acélie; mais il n'étoit pas tems d'éclairer Mélidor, & de révolter Duranson. Elle crut devoir dissimuler encore.

Son Notaire qui vint la voir, trouva que dans vingt-quatre heures elle avoit mis en épargnes une bonne partie de son revenu & acquitté une foule de dettes. Vous êtes, lui dit-il, dans les bons principes. L'économie est de toutes les ressources la plus sûre & la plus facile. On s'enrichit dans un instant de tout le bien qu'on dissipoit.

Pendant leur entretien, Mélidor confondu s'affligeoit de voir sa maison dépouillée. Hé Monsieur, lui dit sa femme, consolez-vous : je ne vous retranche que des ridicules. Mais il ne voyoit que le monde, & l'humiliation de décheoir. Il se retira consterné laissant Acélie avec le Notaire.

Une jeune femme a dans les affaires un avantage prodigieux. Sans inspirer ce qu'on

entend par l'eſpoir & le déſir de plaire, elle intéreſſe, elle engage à une eſpece de facilité que les hommes n'ont pas l'un pour l'autre. La nature ménage entre les deux ſexes une intelligence ſecrette: tout s'applanit, tout ſe conciliе; & au lieu que l'on traite en ennemis d'homme à homme, avec une femme on ſe livre en ami. Acélie en fit plus d'une fois l'épreuve; & ſon Notaire mit à la ſervir un zéle & une affection qu'il n'eût pas eue pour ſon mari.

Madame, lui dit-il, en faiſant la balance des biens de Mélidor avec la ſomme de ſes dettes, je trouve aſſez de quoi l'acquitter. Mais des biens vendus à la hâte ſont communément à vil prix. Suppoſons que les ſiens ſoient libres; ils peuvent répondre, & au-delà, de deux cent mille écus qu'il doit: & ſi vous voulez vous engager pour lui, il n'eſt pas impoſſible de réduire cette foule de créances ruineuſes & bruyantes, à un petit nombre d'articles plus ſimples & moins onéreux. Faites, Monſieur, dit Acélie, je conſens à tout: je m'engage pour mon mari; mais que ce ſoit à ſon inſçu. Le Notaire uſa de prudence, & Acélie fut autoriſée à contracter au nom de Mélidor.

Celui-ci avoit été de bonne foi ſur tous les articles, excepté ſur un ſeul, qu'il n'avoit oſé déclarer à ſa femme. La nuit, Acélie l'entendant gémir, tâchoit avec douceur de le conſoler. Vous ne ſçavez pas tout, lui dit-il; & ces mots furent ſuivis d'un profond ſilence. Acélie le preſſoit envain; la honte lui étouffoit la voix. Hé quoi, lui dit-elle, vous avez des peines que vous n'oſez me confier! avez-vous un ami plus tendre, plus ſûr, plus indulgent que moi? Plus vous avez droit à mon eſtime, reprit Mélidor, plus je dois rougir de l'aveu qui me reſte à vous faire. Vous avez entendu par-

ler de la courtiſanne Eléonore.... que vous dirai-je ? Elle a de moi pour cinquante mille écus de billets. Acélie vit avec joie le moment de regagner le cœur de ſon mari. Ce n'eſt pas le tems de vous reprocher, lui dit-elle, une folie dont vous avez honte, & à laquelle ma diſſipation a peut-être contribué. Réparons & oublions nos torts : celui-ci n'eſt pas ſans remède. Mélidor ne concevoit pas qu'une femme juſques-là ſi légere, eût tout-à-coup acquis tant de raiſon. Acélie n'étoit pas moins ſurprile qu'un homme ſi haut & ſi vain, fût tout-à-coup devenu ſi modeſte. Seroit-ce un bien pour nous, diſoient-ils l'un & l'autre, d'être tombés dans le malheur.

Le lendemain Acélie s'étant bien conſultée, ſe rendit elle-même chez Eléonore. Vous ne ſçavez pas, lui dit-elle, qui vient vous voir? C'eſt une rivale ; & ſans détour elle ſe nomma. Madame, lui dit Eléonore, je ſuis confuſe de l'honneur que vous me faites. Je ſens que j'ai des torts avec vous ; mais mon état en eſt l'excuſe. C'eſt Mélidor qu'il faut blâmer, & en vous voyant je le blâme moi même : il eſt plus injuſte que je ne croyois. Mademoiſelle, lui dit Acélie, je ne me plains ni de vous, ni de lui. C'eſt la punition d'une femme diſſipée d'avoir un mari libertin ; & j'ai du moins le plaiſir de voir que Mélidor a dans ſes goûts encore quelque délicateſſe. Vous avez de l'eſprit, l'air de la décence & des graces qui ſeroient faites pour embellir la vertu. Vous me voyez, Madame, avec trop d'indulgence ; & cela prouve ce qu'on m'a dit ſouvent, que les femmes les plus honnêtes ne ſont pas celles qui nous ménagent le moins. Comme elles n'ont rien à nous envier, elles ont la bonté de nous plaindre. Celles qui nous reſſemblent ſont bien plus in-

juſtes ! elles nous déchirent en nous imitant. Ecoutez, reprit Acélie qui vouloit l'amener à ſon but, ce que l'on blâme le plus dans celles de votre état, ce n'eſt pas cette foibleſſe dont tant de femmes ont à rougir, mais une paſſion plus odieuſe encore. Le feu de l'âge, le goût des plaiſirs, l'attrait d'une vie voluptueuſe & libre, quelquefois même le ſentiment, car je vous en crois ſuſceptibles, tout cela peut avoir ſon excuſe ; mais en renonçant à la vertu d'une femme, vous n'en êtes que plus obligées d'avoir au moins celles d'un homme ; & il eſt une ſorte d'honnêteté à laquelle vous ne renoncez pas ? --- Non, ſans doute. --- Hé bien dites-moi, cette honnêteté vous permet-elle d'abuſer de l'ivreſſe & de la folie d'un amant, au point d'exiger d'accepter de lui des engagemens inſenſés, & ruineux pour ſa famille ? Mélidor, par exemple, vous a fait pour cinquante mille écus de billets ; en ſentez-vous la conſéquence, & combien l'or a droit de ſervir contre une telle ſéduction ? Madame, répondit Eléonore, c'eſt un don volontaire ; & M. Duranſon m'eſt témoin que j'ai refuſé beaucoup mieux. --- Vous connoiſſez Duranſon ? -- Oui, Madame : c'eſt lui qui m'a donné Mélidor ; & j'ai bien voulu pour cela le tenir quitte de ſes promeſſes. --- Fort bien : il a mis ſon article ſur le compte de ſon ami. -- Il me l'a dit, & j'ai ſuppoſé que Mélidor le trouvoit bon. Du reſte Mélidor étoit libre, je n'ai de lui que ce qu'il m'a donné, & rien je crois n'eſt mieux acquis. --- Vous le croyez ; mais le croiriez-vous ſi vous étiez l'enfant qu'on dépouille ! Mettez-vous à la place d'une mere de famille, dont l'époux ſe ruine ainſi ; qui touche au moment de le voir déshonoré, pourſuivi, chaſſé de ſes biens, privé de ſon état,

obligé de ſe cacher aux yeux du monde, & de laiſſer ſa femme & ſes enfans en proie à la honte & à la douleur; ſoyez un moment cette femme ſenſible & déſolée, & jugez vous dans cet état. Que ne feriez-vous pas, Mademoiſelle? vous auriez ſans doute recours aux loix qui veillent ſur les mœurs. Vos plaintes & vos larmes réclameroient contre une ſurpriſe odieuſe, & la voix de la nature, & celle de l'équité s'éléveroient en votre faveur. Oui, Mademoiſelle: les loix ſéviſſent contre le poiſon; & le don de plaire en eſt un, lorſqu'on en abuſe. Il n'attaque pas la vie; mais il attaque la raiſon & l'honneur; & ſi dans l'ivreſſe qu'il cauſe, on exige, on obtient d'un homme des ſacrifices inſenſés, ce que vous appellez des dons libres, ſont réellement des larcins. Voilà ce qu'une autre diroit, ce que vous diriez peut-être à ma place. Hé bien, je ſuis plus modérée. Il vous eſt dû; je viens vous payer; mais noblement, & non pas follement. Il y a ſix mois que Mélidor vous aime, & en vous donnant mille louis vous avouerez qu'il eſt magnifique. Eléonore attendrie & confuſe n'eut pas le courage de refuſer. Elle prit les billets de Mélidor, & ſuivit Acélie chez ſon Notaire.

N'aimeriez vous pas mieux, lui dit Acélie en arrivant, une rente de cent louis, que cette ſomme qui dans vos mains ſera peut-être bientôt diſſipée? Le moyen de ſe détacher du vice, mon enfant, c'eſt de ſe mettre au-deſſus du beſoin; & j'ai dans l'idée que quelque jour vous ſerez bien-aiſe de pouvoir être honnête.

Eléonore baiſant la main d'Acélie, & laiſſant échapper quelques larmes, Ah Madame, dit-elle, que ſous vos traits la vertu eſt aimable & touchante! ſi j'ai le bonheur de revenir à elle, mon cœur vous devra ce retour.

Le Notaire enchanté d'Acélie, lui apprit que les deux cent mille écus étoient dans ſes mains, & qu'ils l'attendoient. Elle s'en alla comblée de joie, & en revoyant Mélidor, voilà vos billets doux, lui dit-elle : on a eu bien de la peine à s'en deſſaiſir ! n'en écrivez plus de ſi tendres. L'ami Duranſon étoit préſent ; & à l'air ſombre de Mélidor, elle vit bien qu'il l'avoit fait rougir de s'être livré à ſa femme. Vous recevez bien froidement, dit-elle à ſon mari, ce qui pourtant vous vient d'une main chere ! — Voulez-vous, Madame, que je me réjouiſſe d'être la fable de Paris ? On ne parle que de ma ruine ; & vous la rendez ſi éclatante que mes amis eux mêmes ne peuvent plus la déſavouer. — Vos amis avoient donc, Monſieur, quelque moyen d'y remédier ſans bruit? Ils ſont venus apparemment vous offrir leur crédit & leurs bons offices ? M. Duranſon, par exemple ... — Moi, Madame ! je ne puis rien ; mais je crois que ſans un éclat déshonorant, il étoit facile de trouver des reſſources. — Oui, de ces reſſources qui n'en laiſſent aucune ? Mon mari n'en a que trop uſé : vous le ſçavez mieux que perſonne. Quant au déshonneur que vous attachez à l'éclat de notre malheur, je ſçais quelle eſt votre délicateſſe, & je l'eſtime comme je dois. — Madame ! je ſuis un honnête homme, & on le ſçait. — On doit le ſçavoir, car vous le dites à tout le monde, mais comme Mélidor n'aura plus d'intrigue amoureuſe à nouer, votre honnêteté lui devient inutile. Mélidor, à ces mots, prit feu lui-même, & dit à ſa femme qu'elle lui manquoit en inſultant ſon ami. Elle alloit pourſuivre, mais ſans vouloir l'entendre, il ſe retira tranſporté de colere, & Duranſon ſuivit ſes pas.

Acélie n'en fut pas plus émue, & les laiſſant conſpirer enſemble, elle s'occupa de ſoin de ſa maiſon. Le gouverneur de ſon fils, depuis leur décadence, trouvoit ſes fonctions au deſſous de lui, & le témoignoit ſans ménagement. Il fut renvoyé le ſoir même, & à ſa place vint un bon abbé, ſimple, modeſte & aſſez inſtruit, qu'elle pria d'être leur ami, & de donner ſes mœurs à ſon éléve.

Mélidor à qui Duranſon avoit fait regarder comme le comble de l'humiliation l'aſcendant qu'avoit pris ſa femme, fut révolté d'apprendre que le gouverneur étoit congédié. Oui, Monſieur, lui dit elle, je donne à mon fils pour modéle & pour guide un homme ſage au lieu d'un fat; je prétends auſſi éloigner de vous un complaiſant plein d'inſolence, qui vous fait payer ſes plaiſirs. Voilà mes torts, je les avoue, & vous pouvez les rendre publics. Il eſt odieux, lui dit Mélidor ſans l'écouter, il eſt odieux d'abuſer de l'état où je ſuis pour vouloir me faire la loi. Non, Madame, mon malheur n'eſt pas tel qu'il me réduiſe à être votre eſclave. Votre devoir étoit de contracter l'engagement que je vous propoſois: vous ne l'avez pas fait, vous ne m'êtes plus rien, & vos ſoins me ſont inutiles. Si je me ſuis dérangé c'eſt pour vous: le ſeul remède à mon malheur c'eſt d'en éloigner la cauſe, & dès demain nous nous ſéparons. --- Non, Monſieur, ce n'eſt pas le moment. Dans peu vous jouirez paiſiblement & ſans reproche, d'une fortune honnête; vous ſerez libre, tranquille, heureux. Alors, après avoir rétabli votre honneur & votre repos, je verrai ſi je dois faire place aux artiſans de votre ruine, & vous abandonner, pour vous punir, au bord de l'abîme d'où je vais vous tirer. Juſques-là nous

ſommes inſéparables, & mon devoir & votre malheur ſont des liens ſacrés pour moi. Du reſte vous jugerez demain quel eſt l'homme qui m'eſt préféré. C'eſt devant lui que je vous donnerai les preuves de ſa perfidie, & je renonce à votre eſtime s'il oſe les déſavouer.

Mélidor interdit de la généreuſe fermeté d'Acélie, fut combattu toute la nuit entre le dépit & la reconnoiſſance. Mais à ſon reveil il reçut une lettre qui le jetta dans le déſeſpoir. On lui écrivoit qu'il n'étoit bruit à la Cour que de ſon luxe, de ſa dépenſe, & du malheur qui en étoit le fruit; que chacun le blâmoit hautement, & qu'on ne ſe propoſoit pas moins que de l'obliger à quitter ſa charge. Liſez, dit-il, en voyant Acélie, liſez, Madame, & frémiſſez de l'état où vous m'avez réduit. O mon ami, dit-il à Duranſon qui venoit d'arriver, je ſuis perdu : vous me l'aviez prédit. L'éclat qu'elle a fait me déshonore. On m'ôte ma charge & mon état. Duranſon fit ſemblant d'être accablé de cette nouvelle. N'ayez pas peur, lui dit Acélie; votre créance eſt aſſurée. Vous n'y perdrez que l'uſure effroyable que vous vouliez tirer de votre ami. Oui Mélidor, vous voyez en lui notre uſurier, notre prêteur ſur gages. -- Moi, Madame! -- Oui Monſieur, vous-même, & la preuve en eſt dans mes mains. La voilà, dit-elle à ſon mari. Mais ce n'eſt pas tout, ce digne ami vous faiſoit payer à Eléonore les faveurs qu'il en avoit reçûes; il oſoit vouloir ſéduire votre femme en l'inſtruiſant de vos amours, & il vous ruinoit ſous un nom ſuppoſé. Ah, ç'en eſt trop, dit Duranſon, & il ſe levoit pour ſortir. Encore un mot, lui dit Acélie. Vous êtes démaſqué dans une heure, connu de la Ville & de la Cour, & noté par-tout d'infamie, ſi à l'inſtant même

vous n'apportez chez mon Notaire, où je vais vous attendre, & les gages & les billets que vous avez de Mélidor. Duranſon pâlit, ſe troubla, diſparut, & laiſſa Mélidor confondu, immobile d'indignation & d'étonnement.

Vous, mon ami, raſſurez-vous, dit Acélie à ſon mari. Je prends ſur moi le ſoin de conjurer l'orage. Adieu. Ce ſoir il ſera diſſipé.

Elle ſe rend chez le Notaire, s'engage, reçoit les deux cens mille écus, acquitte ſes dettes, en déchire les titres, à commencer par ceux de Duranſon, qui prudemment s'étoit exécuté. Delà elle monte en chaiſe de poſte, & ſans délai ſe rend à la Cour.

Le Miniſtre ne lui diſſimula point ſon mécontentement, ni la réſolution qu'on avoit priſe d'obliger Mélidor à vendre ſa charge. Je ne prétends pas l'excuſer, dit-elle : le luxe eſt une folie dans notre état, je le ſçais, mais cette folie a été la mienne plutôt que celle de mon mari. Sa complaiſance eſt ſon unique faute ; &, Monſieur, que ne fait-on pas pour une femme que l'on aime ! J'étois jeune & belle à ſes yeux ; mon mari a conſulté mes déſirs plutôt que ſes moyens ; il n'a ſçu craindre, il n'a connu que le malheur de me déplaire : voilà ſon imprudence ; elle eſt réparée : il ne doit plus rien que ma dot, & je lui en fais le ſacrifice. — Quoi, Madame, s'écria le Miniſtre, vous vous êtes engagée pour lui ? Et qui devoit réparer ſon malheur, ſi ce n'eſt celle qui en étoit la cauſe ? Oui, Monſieur, je me ſuis engagée, mais j'ai acquis par-là le droit de ménager ſon bien, & d'aſſurer l'état de mes enfans. Mélidor eſt facile, mais il eſt honnête. Il ignore ce que j'ai fait pour lui, & il ne me laiſſe pas de me donner le plein pouvoir de diſpoſer de tout. Je ſuis à la tête

de ma maiſon, & déjà tout y eſt réduit à la plus ſévere économie. Voici en deux mots ce que j'ai fait, & ce que je me propoſe de faire. Alors elle entra dans quelques détails que le Miniſtre voulut bien entendre. Mais, pourſuivit-elle, l'amitié, l'eſtime, la confiance de mon mari, tout eſt perdu pour moi, ſi vous le puniſſez d'une faute qu'il doit me reprocher tant que je ne l'ai pas effacée. Vous êtes juſte, ſenſible, humain; de quoi voulez-vous le punir? D'avoir trop aimé la moitié de lui-même? De s'être oublié, ſacrifié pour moi? Je lui ſerai donc odieuſe; & il aura ſans ceſſe à rappeller à mes enfans l'égarement & le déshonneur où leur mere l'aura plongé? A qui voulez-vous ſatisfaire en le puniſſant? Au public? Ah! Monſieur, il eſt un public envieux & méchant, qui n'eſt pas digne de cette complaiſance. Quant au public indifférent & juſte, laiſſez-nous lui donner un ſpectacle bien plus utile & plus touchant que celui de notre ruine. Il verra qu'une femme ſenſée peut ramener un mari honnête homme, & qu'il y a pour des cœurs bien nés des reſſources inépuiſables dans le courage & dans la vertu. Notre retour ſera un exemple; & s'il eſt honorable pour nous de le donner, il ſera glorieux de le ſuivre; au lieu que ſi la peine d'une imprudence qui ne nuit qu'à nous ſeuls, excéde la faute, & lui ſurvit, on ſera peut-être indigné ſans fruit, de nous voir malheureux ſans crime.

Le Miniſtre l'écoutoit avec étonnement. Loin de mettre obſtacle à vos vûes, lui dit il, Madame, je les ſeconderai, même en puniſſant votre époux. Il faut qu'il renonce au titre de ſa charge... Ah, Monſieur!... J'en ai diſpoſé en faveur de votre fils & c'eſt par égard, par reſpect pour vous que j'en laiſſe au pere la ſur-

vivance. La ſurpriſe où fut Acélie d'obtenir une grace au lieu d'un châtiment, la fit preſque tomber aux genoux du Miniſtre. Monſieur, lui dit elle, il eſt digne de vous de corriger ainſi un pere de famille. Les larmes que vous voyez couler ſont l'expreſſion de ma reconnoiſſance. Mes enfans, mon mari & moi ne ceſſerons de vous bénir.

Mélidor attendoit Acélie avec frayeur; & l'inquiétude fit place à la joie, quand il apprit avec quelle douceur on puniſſoit ſa diſſipation. Hé bien, lui dit Acélie en l'embraſſant, eſt-ce aujourd'hui que nous nous ſéparons? As-tu encore quelque bon ami que tu préféres à ta femme?

On ſçait avec quelle facilité les bruits de Paris ſe répandent & ſont détruits auſſi-tôt que ſemés: l'infortune de Mélidor avoit fait la nouvelle de quelques jours; ſon arrangement, ou plutôt le parti courageux qu'avoit pris ſa femme, fit une eſpece de révolution dans les eſprits & dans les propos. On ne parloit que de la ſageſſe, de la réſolution d'Acélie, & lorſqu'elle parut dans le monde avec l'air modeſte & libre d'une perſonne qui ne brave ni n'appréhende les regards du public elle fut reçûe avec un reſpect qu'elle n'avoit jamais inſpiré. Ce fut alors qu'elle ſentit le prix de la conſidération que donne la vertu; & les hommages qu'on avoit rendus à ſa jeuneſſe & à ſa beauté, ne l'avoient jamais tant flattée.

Mélidor plus timide ou plus vain, ne ſçavoit quel ton il devoit prendre ni que le contenance il devoit tenir. Ayons, lui dit ſa femme, l'air d'avouer de bonne foi que nous avons été imprudens, & que nous ſommes devenus ſages. Perſonne n'a rien à nous reprocher; ne nous humilions pas nous-mêmes. Si l'on

nous voit bien aiſe d'être corrigés, on nous en eſtimera davantage. Et de quel œil verrez-vous, lui dit-il, cette multitude de faux amis qui nous ont abandonnés? --- Du même œil dont je les ai vus, comme des gens que le plaiſir attire & qui s'envolent avec lui. De quel droit comptiez-vous ſur eux? Etoit-ce pour eux que ſe donnoient vos fêtes? La maiſon d'un homme opulent eſt une ſalle de ſpectacle, où chacun croit avoir payé ſa place, quand il l'a remplie avec agrément. Le ſpectacle fini, chacun ſe retire, & l'on ne ſe doit plus rien. Cela eſt fâcheux à imaginer; mais en perdant l'illuſion d'être aimé, vous changez une agréable erreur contre une expérience utile; & il en eſt de ce reméde comme de bien d'autres: l'amertume en fait la bonté. Voyez donc le monde comme il eſt, ſans être humilié de l'avoir méconnu, ſans vous vanter de le mieux connoître. Sur-tout, que perſonne ne ſoit inſtruit de nos petits démêlés: qu'aucun de nous deux n'ait l'air d'avoir cédé à l'autre; mais qu'il ſemble qu'un même eſprit nous anime & nous fait agir. Quoiqu'il ne ſoit pas auſſi ridicule qu'on le dit de ſe laiſſer conduire par une femme, je ne veux pas que l'on ſçache que c'eſt moi qui vous ait décidé.

Mélidor devoit tout à ſa femme, mais rien ne l'avoit touché auſſi ſenſiblement que ce trait de délicateſſe, & il eut la bonne foi de l'avouer. Açélie avoit une autre vue que de ménager la vanité de ſon mari: elle vouloit l'engager par ſa vanité même, à ſuivre le plan qu'elle lui avoit tracé. S'il voit tout le monde perſuadé, diſoit-elle, qu'il n'a fait que ce qu'il a voulu, & il le croira bien-tôt comme tout le monde: on tient à ſes propres réſolutions par

ce ſentiment de liberté qui réſiſte à celles des autres ; & le point le plus eſſentiel dans l'art de mener les eſprits c'eſt de leur cacher qu'on les mene. Acélie eut donc l'attention de renvoyer à ſon mari les éloges qu'on lui donnoit, & Mélidor de ſon côté ne parloit d'elle qu'avec eſtime.

Cependant elle craignoit pour lui la ſolitude & le ſilence de ſa maiſon. On ne retient point un homme qui s'ennuye ; & avant que Mélidor ſe fût fait des occupations, il lui falloit des amuſemens. Acélie eut ſoin de lui former une ſociété peu nombreuſe & choiſie. Je ne vous invite point à des fêtes, diſoit-elle aux femmes qu'elle y engageoit ; mais au lieu du faſte nous aurons le plaiſir. Je vous donnerai de bon cœur un bon ſoupé qui ne coûtera guere ; nous y boirons en liberté à la ſanté de nos amis ; peut être même y rirons nous, choſe aſſez rare dans le monde. Elle tint ce qu'elle avoit promis : & ſon mari lui ſeul regrettoit encore l'opulence où il avoit vécu. Ce n'eſt pas qu'il ne fît de ſon mieux pour s'accoutumer à une vie ſimple ; mais on eût dit qu'il s'étoit fait dans ſon ame le même vuide que dans ſa maiſon. Ses yeux & ſon oreille habitués à un mouvement tumultueux, étoient comme étonnés du calme & du repos. Il voyoit encore avec envie ceux qui ſe ruinoient comme lui, & Paris, où il ſe trouvoit condamné aux privations au milieu des jouiſſances ; lui étoit devenu odieux.

Acélie qui s'en apperçut & qui ſuivoit ſon plan avec cette conſtance que l'on ne trouve que dans les femmes, lui propoſa d'aller enſemble voir les terres qu'ils avoient acquiſes. Mais avant de partir elle chargea ſon Notaire de lui louer, au lieu de l'hôtel qu'ils occupoient,

une maiſon ſimple avec agrément, pour y loger à ſon retour.

Des trois terres qu'avoit Mélidor, les deux plus honorables produiſoient à peine le tiers de l'intérêt des fonds. Il fut décidé qu'il falloit les vendre. L'autre, dès long-tems négligée, ne demandoit que des avances pour devenir un excellent bien. Voilà celle qu'il faut conſerver, dit Acélie : donnons tous nos ſoins à la mettre en valeur. L'air en eſt ſain, l'aſpect riant, & le terrein fertile; nous y paſſerons les beaux jours de l'année, & ſi tu m'en crois nous nous y aimerons. Ta femme n'aura pas les airs, les caprices, l'art des coquettes, mais une bonne & tendre amitié qui fera, ſi tu la partages, ton bonheur, le mien, celui de nos enfans, & la joie de notre maiſon. Je ne ſçais, mais depuis que je reſpire l'air de la campagne, mes goûts ſont plus ſimples & plus naturels: le bonheur me ſemble plus près de moi, plus acceſſible à mes déſirs ; je le vois pur & ſans nuages dans l'innocence des mœurs champêtres; & j'ai pour la premiere fois l'idée de la ſérénité d'une vie innocente qui coule en paix juſqu'à ſa fin. Mélidor écoutoit ſa femme avec complaiſance, & la conſolation ſe répandoit dans ſon ame comme un baume délicieux.

Il conſentit, non ſans répugnance, à la vente de celles de ſes terres dont les droits l'avoient le plus flatté; & le bon Notaire fit ſi bien, que dans l'eſpace de ſix mois, Mélidor ſe trouva ne plus rien devoir à perſonne.

Il n'y avoit plus qu'à l'affermir contre la pente de l'habitude; & Acélie qui connoiſſoit ſon foible, ne déſeſpéra point de détruire en lui le goût du luxe, par un goût plus ſage & plus ſatisfaiſant. La terre qu'ils s'étoient

réſervée offroit un champ vaſte à d'utiles travaux ; & Acélie pour les diriger imagina de ſe former un petit conſeil d'agricoles. Ce conſeil étoit compoſé de ſept bon villageois plein de ſens, à qui tous les dimanches elle donnoit à dîner. Ce dîner s'appella le banquet des ſept ſages. Le conſeil ſe tenoit à table, & Mélidor, Acélie & le petit Abbé aſſiſtoient aux délibérations. La qualité des terreins & la culture qui leur convenoit, le choix des plans & des ſemences, l'établiſſement de nouvelles fermes & la diviſion de leur ſol en bois, en pâturages & en moiſſons, la diſtribution des troupeaux deſtinés à l'engrais & au labourage, la direction & l'emploi des eaux, les plantations & les clôtures, & juſqu'aux plus petits détails de l'économie rurale étoient traités dans le conſeil. Nos ſages le verre à la main, s'animoient, s'éclairoient l'un l'autre : on croyoit voir à les entendre, des tréſors enfouis dans la terre, & qui n'attendoient que des mains qui vinſſent les en retirer.

Mélidor fut flâté de cet eſpoir, & ſur-tout de l'eſpéce de domination qu'il exerceroit dans la conduite de ces travaux ; mais il ne voyoit pas les moyens d'y ſuffire. Commençons, lui dit Acélie, & la terre nous aidera. On fit peu de choſe cette premiere année, mais aſſez pour donner à Mélidor l'avant-goût du plaiſir de créer.

Le conſeil, au départ d'Acélie, reçut d'elle une petite rétribution, & ſa bonne grace en augmenta le prix.

Mélidor de retour à la ville fut enchanté de ſa nouvelle maiſon. Elle étoit commode & riante, meublée ſans faſte, mais avec goût. Voilà mon ami ce qui nous convient, lui dit ſa femme. Il y en a aſſez pour être heureux,

ſi nous ſommes ſages. Elle eut le plaiſir de le voir s'ennuyer à Paris où il ſe trouvoit confondu dans la foule, & ſoupirer après la campagne où le rappelloit le déſir de régner.

Ils y devancerent le retour du printems, & les ſages s'étant aſſemblés on régla les travaux de l'année.

Dès que Mélidor vit la terre vivifiée par ſon influence, & une multitude d'hommes occupés à la fertiliſer pour lui, il ſe ſentit élever au-deſſus de lui-même. Une nouvelle ferme qu'il avoit établie fut adjugée par le conſeil, & Mélidor eut la ſenſible joie d'y voir naître la premiere moiſſon.

Leur jouiſſance ſe renouvelloit tous les jours, en voyant ces mêmes campagnes, qui deux ans auparavant languiſſoient incultes & dépeuplées, ſe couvrir de cultivateurs & de troupeaux, de bois, de moiſſons & d'herbages; & Mélidor vit à regret arriver la ſaiſon qui le rappelloit à Paris.

Acélie ne put réſiſter à l'envie d'aller revoir le Miniſtre qui dans ſon malheur lui avoit tendu la main. Elle lui fit un tableau ſi touchant du bonheur dont ils jouiſſoient, qu'il en fut ému juſqu'au fond de l'ame. Vous êtes, lui dit-il, le modéle des femmes: puiſſe un tel exemple faire ſur tous les cœurs l'impreſſion qu'il fait ſur le mien. Continuez, Madame, & comptez ſur moi. On eſt trop honoré de pouvoir contribuer au bien que vous faites.

Cette terre fortunée où nos époux furent rappellés par la belle ſaiſon, devint le plus riant tableau de l'économie & de l'abondance. Mais un tableau plus touchant encore fut celui de l'éducation qu'ils y donnerent à leurs enfans.

On parloit dans le voiſinage de deux époux

comme eux éloignés du monde, & qui dans une riante ſolitude faiſoient leurs délices de cultiver les tendres fruits de leur amour. Allons les voir, dit Acélie, allons prendre de leurs leçons. En arrivant ils virent l'image du bonheur & de la vertu, M. & Madame de Lisbé au milieu de leur jeune famille, uniquement occupé du ſoin de lui former l'eſprit & le cœur.

Acélie fut touchée de la grace, de la décence, & ſur-tout de l'air de gaieté qu'elle remarqua dans ces enfans. Ils n'avoient ni la timidité ſauvage, ni l'indiſcrète familiarité de l'enfance. Dans leur abord, leur maintient, leur langage, on ne croyoit voir qu'un naturel exquis, tant l'habitude avoit rendu faciles tous les mouvemens qu'elle avoit dirigés.

Ce n'eſt point ici une viſite de bienſéance; dit Acélie à Madame de Lisbé: nous venons nous inſtruire auprès de vous dans l'art d'élever nos enfans, & vous ſupplier de nous donner les principes & la méthode que vous avez ſuivis avec tant de ſuccès.

Hélas, Madame, rien n'eſt plus ſimple, lui répondit Madame de Lisbé. Nos principes ſe réduiſent à traiter les enfans comme des enfans, à leur faire un jeu des choſes utiles; à ſimplifier ce qu'on leur enſeigne, & à ne leur enſeigner que ce qu'ils peuvent concevoir. Notre méthode ſe borne encore à peu de choſe: elle conſiſte à les mener à l'inſtruction par la curioſité, à leur cacher ſous cet appas l'idée du travail & de la gêne, & à diriger leur curioſité même par quelques idées qu'on lui jette & qu'on lui donne envie de ſaiſir. Le plus difficile eſt d'exciter en eux de l'émulation ſans jalouſie, & en cela peut-être nous avons eu moins de mérite que de bonheur.—

Vous leur avez donnez ſans doute d'excellens maîtres? --- Non, Madame, nous avons appris ce que nous voulions leur apprendre. Ne voyez-vous pas comme la Colombe digére la nourriture de ſes petits? Nous l'imitons, & il en réſulte deux avantages & deux plaiſirs: celui de nous inſtruire nous-mêmes, & celui d'inſtruire nos enfans.

Ce petit travail eſt d'autant plus amuſant, reprit Monſieur de Lisbé, que nous avons réſervé pour l'âge de raiſon toutes les connoiſſances abſtraites, & que nos leçons ſe bornent aujourd'hui à ce qui tombe ſous les ſens. L'enfance eſt l'âge où l'imagination eſt la plus vive & la mémoire la plus docile; c'eſt aux objets de ces deux organes que nous appliquons l'ame de nos enfans. La ſurface de la terre eſt une image, l'hiſtoire des hommes & celle de la nature ſont une ſuite de tableaux, le phyſique des langues n'a que des ſons, la partie ſenſible des mathématiques ſe réduit à des lignes, tous les arts peuvent ſe décrire; la religion même & la morale s'inſpirent mieux par ſentiment qu'elles ne ſe conçoivent en idée; en un mot, toutes nos perceptions ſimples & primitives nous viennent par les ſens; or, les ſens de l'enfance ont plus de fineſſe; de délicateſſe, de vivacité que ceux de l'âge mur. C'eſt donc prendre la nature dans ſa force que de la prendre dans l'enfance, pour appercevoir & ſaiſir tout ce qui ne demande pas les combinaiſons de l'eſprit. Ajoutez que l'ame libre de tout autre ſoin, vaque à celui-ci toute entiére; qu'elle eſt avide de connoiſſance, exempte de prévention, & que toutes les caſes de l'entendement & de la mémoire étant vuides, on y range à ſon gré les idées, ſurtout ſi dans l'art de les introduire on ſuit leur ordre:

ordre naturel, ſi on ne ſe hâte pas de les accumuler, & ſi on leur donne le loiſir de s'aſſeoir chacune à leur place.

Je vois, dit Acélie, mais ſans m'en effrayer, que cela demande une attention ſuivie. Cette attention, reprit Madame de Lisbé, n'a rien de gênant ni de pénible. On vit avec ſes enfans, on les a ſous les yeux, on communique avec eux, on les accoutume à examiner & à réfléchir, on leur aide ſans impatience à développer leurs idées, on ne les rebute jamais par un ton d'humeur ou de mépris; la ſévérité qui n'eſt bonne qu'à remédier au mal qu'a fait la négligence, n'a preſque jamais lieu dans une éducation de tous les inſtans, & comme on ne laiſſe prendre à la nature aucun mauvais pli, on n'eſt pas obligé de la mettre à la gêne.

Ne ſerai-je pas indiſcrette, lui dit, Acélie, en vous témoignant le déſir d'aſſiſter à l'une de vos leçons? Madame de Lisbé appella ſes enfans qui s'occupoient enſemble dans un coin du ſalon. Ils volerent dans les bras de leur mere avec une joie naïve dont Acélie fut touchée. Mes enfans, leur dit la mere, Madame veut bien vous entendre: nous allons nous interroger.

Acélie admira l'ordre & la netteté des connoiſſances qu'ils avoient acquiſes; mais elle fut encore plus enchantée, de la grace & de la modeſtie avec leſquelles ils répondoient tour-à-tour de l'intelligence qui régnoit entre eux, & du vif intérêt qu'ils prenoient réciproquement aux ſuccès l'un de l'autre.

L'objet d'Acélie étoit d'intéreſſer Mélidor à ce ſpectacle, & il en fut ému juſqu'aux larmes. Que vous êtes heureux, diſoit il ſans ceſſe à M. de Lisbé, que vous êtes heureux

d'avoir de tels enfans ! c'eſt la plus douce des jouiſſances.

Acélie en quittant ſes voiſins leur demanda leur amitié, elle embraſſa mille fois leurs enfans, & les pria de trouver bon qu'elle vînt quelquefois s'inſtruire à leurs études.

Quoi de plus étonnant & quoi de plus ſimple, diſoit-elle à Mélidor en s'en allant ! Se peut-il qu'un plaiſir ſi pur ſoit ſi peu connu ; & que ce qu'il y a de plus naturel ſoit ce qu'il y a de plus rare au monde ? On a des enfans, & l'on s'ennuie ! & l'on cherche au-dehors des amuſemens, lorſqu'on a chez ſoi des plaiſirs ſi touchans, & des devoirs de cette importance ! Il eſt vrai, diſoit Mélidor, que tous les enfans ne ſont pas auſſi bien nés. Et qui nous a dit, reprit Acélie, que le ciel ne nous a pas accordé la même faveur ? Va, mon ami, c'eſt pour s'épargner des reproches qu'on en fait tant à la nature. Le plus ſouvent on la calomnie afin de ſe juſtifier ſoi-même. Pour avoir droit de la croire incorrigible, il faut avoir tout fait pour la corriger. Nous ne ſommes ni imbécilles ni méchans, nos enfans ne doivent pas l'être. Vivons avec eux & pour eux ; je te promets qu'ils nous reſſembleront.

Vous allez voir deux collégues, dit-elle le ſoir à M. l'Abbé. Nous venons de goûter d'avance le plaiſir d'élever nos enfans : & elle lui fit le récit de ce qu'ils venoient de voir & d'entendre. Nous voulons ſuivre le même plan, ajouta-t-elle. Vous, mon Abbé, vous enſeignerez les langues ; Mélidor va s'appliquer à l'étude des arts & de la nature pour être en état d'en donner des leçons. Je me réſerve ce qu'il y a de plus facile & de plus ſimple, les mœurs, les choſes de ſentimens ; & j'eſpére

dans un an être assez habile pour aller de pair avec vous. C'est à vous de nous indiquer les sources, & de diriger pas à pas nos études sur le plan le plus abrégé.

L'Abbé applaudit à cette émulation, & chacun d'eux se mit à remplir sa tâche avec une ardeur qui loin de s'affoiblir, ne fit que redoubler.

Mélidor ne trouva plus de vuide dans les loisirs de la campagne. Il lui sembloit que le tems avoit précipité son cours. Les jours n'étoient plus assez longs pour vaquer aux soins de l'agriculture & aux études du cabinet. On eût dit que ces occupations se le déroboient l'une à l'autre. Acélie étoit partagée de même entre les soins de son ménage & l'instruction de ses enfans. La nature seconda ses vues. Ses enfans appliqués & dociles, soit à l'exemple de leurs parens, soit par une émulation mutuelle, se firent un jeu de leurs petits travaux.

Mais ce succès, tout satisfaisant qu'il étoit pour le cœur d'une bonne mere, n'étoit pas son objet le plus sérieux. Elle avoit assuré à Mélidor l'unique ressource inépuisable contre l'ennui de la solitude & l'attrait de la dissipation. Je suis tranquille, dit-elle enfin, lorsqu'elle lui vit un goût décidé pour l'étude. C'est un plaisir qui coûte peu, qu'on trouve par-tout, qui jamais ne lasse, & avec lequel on est sûr de ne pas être obligé de se fuir.

Mélidor rendu à lui même, loin de rougir d'avouer qu'il devoit ce retour à sa femme, faisoit gloire de raconter tout ce qu'elle avoit fait pour le ramener de son égarement : il ne cessoit de louer le courage, l'intelligence, la douceur, la fermeté qu'elle y avoit mise ; & tout le monde disoit en l'écoutant, voilà une femme comme il y en a peu.

L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE.

DANS l'une de ces écoles de morale où la jeuneſſe Angloiſe va étudier les devoirs de l'homme & du Citoyen, s'éclairer l'eſprit & s'élever l'ame, Nelſon & Blanford étoient connus par une amitié digne des premiers âges. Comme elle étoit fondée ſur un parfait accord de ſentimens & de principes, le tems ne fit que l'affermir; & plus éclairée chaque jour, elle devint chaque jour plus intime. Mais cette amitié fut miſe à une preuve qu'elle eut de la peine à ſoutenir.

Leurs études finies, chacun d'eux prit l'état auquel l'appelloit la nature. Blanford actif, robuſte & courageux, ſe décida pour le parti des armes & pour le ſervice de mer. Les voyages furent ſon école. Endurci aux fatigues, inſtruit par les dangers, il parvint de grade en grade, au commandement d'un vaiſſeau.

Nelſon doué d'une éloquence mâle & d'un eſprit ſage & profond, fut du nombre de ces députés dont la Nation compoſe ſon Sénat; & dans peu de tems il s'y rendit célébre.

Ainſi chacun deux ſervoit ſa patrie heureux du bien qu'il lui faiſoit. Tandis que Blanford ſoutenoit l'épreuve de la guerre & des élémens, Nelſon réſiſtoit à celle de la faveur & de l'ambition. Exemples d'un zèle héroïque, on eût dit que jaloux l'un de l'autre ils diſputoient de vertu & de gloire, ou plutôt que des deux extrêmités du monde, le même eſprit les animoit tous deux.

Courage, écrivoit Nelſon à Blanford, honore l'amitié en ſervant la patrie, vis pour l'une s'il eſt poſſible, & meurs pour l'autre s'il le faut : une mort digne de ſes pleurs, vaut mieux que la plus longue vie. Courage, écrivoit Blanford à Nelſon, défend les droits du peuple & de la liberté : un ſourire de la patrie vaut mieux que la faveur des Rois.

Blanford s'enrichit en faiſant ſon devoir ; il revint à Londres avec le butin qu'il avoit fait ſur les mers de l'Inde. Mais de ſes tréſors le plus précieux étoit une jeune Indienne, d'une beauté rare dans tous les climats. Un Bramine, à qui le ciel pour prix de ſes vertus avoit donné cette fille unique, l'avoit remiſe en expirant aux mains du généreux Anglois.

Coraly n'avoit pas encore atteint ſa quinziéme année ; ſon pere en faiſoit ſes délices & le plus doux objet de ſes ſoins. Le village où il habitoit fut pris & pillé par les Anglois. Solinzeb (c'étoit le nom du Bramine) ſe préſente ſur le ſeuil de ſa demeure. Arrêtez, dit-il, aux ſoldats qui étoient parvenus juſqu'à ſon humble azile, arrêtez : qui que vous ſoyez, le Dieu de la nature, le Dieu bienfaiſant eſt le vôtre & le mien : reſpectez en moi ſon miniſtre.

Ces paroles, le ſon de ſa voix, ſon air vénérable impriment le reſpect ; mais le trait fatal eſt parti : le Bramine tombe mortellement bleſſé entre les bras de ſa fille tremblante.

Dans ce moment Blanford arrive. Il vient réprimer la fureur du ſoldat. Il s'écrie, il ſe fait un paſſage, il voit le Bramine penché ſur une jeune fille qui le ſoutient à peine, & qui chancelante elle-même, baigne le vieillard de ſes pleurs. A cette vue la nature, la beauté, l'amour exercent tous leurs droits ſur l'ame

de Blanford. Il n'a pas de peine à reconnoître dans Solinzeb le pere de celle qui l'embraſſe avec une douleur ſi tendre.

Barbares, dit-il aux ſoldats, éloignez-vous. Eſt-ce à la foibleſſe & à l'innocence, à des vieillards & à des enfans que vous devez vous attaquer ? Mortel ſacré pour moi : dit-il au Bramine, vivez, vivez, laiſſez-moi réparer le crime de ces ames féroces. A ces mots il le prend dans ſes bras, le fait coucher ; viſite ſa plaie, & appelle à lui tous les ſecours de l'art. Coraly témoin de la pitié, de la ſenſibilité de cet inconnu, croyoit voir un Dieu deſcendu du ciel pour ſecourir & ſoulager ſon pere.

Blanford, qui ne quittoit pas Solinzeb, tâchoit d'adoucir la douleur de ſa fille ; mais elle ſembloit preſſentir ſon malheur, & paſſoit les nuits & les jours dans les larmes.

Le Bramine ſentant approcher ſa fin, Je voudrois bien, dit-il à Blanford, aller mourir au bord du Gange & me purifier dans ſes eaux. Mon pere, lui dit le jeune Anglois, ce ſeroit une conſolation facile à vous donner, ſi tout eſpoir étoit perdu. Mais pourquoi ajouter au péril où vous êtes celui d'un tranſport douloureux ? Il y a ſi loin d'ici au Gange ! & puis (ne vous offenſez pas de ma ſincérité) c'eſt la pureté du cœur que le Dieu de la nature exige ; & ſi vous avez obſervé la loi qu'il a gravée au fond de nos ames : ſi vous avez fait aux hommes tout le bien que vous avez pu, ſi vous avez évité de leur nuire, le Dieu qui les aime vous aimera.

Tu es conſolant, lui dit le Bramine. Mais toi, qui réduit les devoirs de l'homme à une piété ſimple & à des mœurs pures, comment ſe peut-il que tu ſois à la tête de ces brigands

qui ravagent l'Inde, & qui ſe baignent dans le ſang?

Vous avez vu, lui dit Blanford, ſi j'autoriſe ces ravages. Le commerce nous attire dans l'Inde, & ſi les hommes étoient de bonne-foi, ce mutuel échange de ſecours ſeroit équitable & paiſible. La violence de vos maîtres nous a mis les armes à la main; & de la défenſe à l'attaque le pas eſt ſi gliſſant, qu'au premier ſuccès, au plus foible avantage, l'opprimé devient oppreſſeur. La guerre eſt un état violent qu'il eſt mal-aiſé d'adoucir: hélas! quand l'homme eſt dénaturé, comment voulez-vous qu'il ſoit juſte? Ici mon devoir eſt de protéger le commerce du peuple Anglois, d'y faire honorer, reſpecter ma patrie. En m'acquittant de cet emploi, je ménage, autant que je le puis, le ſang & les pleurs que fait verſer la guerre: heureux ſi la mort d'un homme juſte, la mort du pere de Coraly, eſt un des crimes & des malheurs que je ſuis venu épargner au monde! Ainſi parloit le vertueux Blanford, & il embraſſoit le vieillard.

Tu me perſuaderois, lui dit Solinzeb, que la vertu eſt par-tout la même. Mais tu ne crois point au Dieu Viſtnou & à ſes neuf métamorphoſes; comment ſe peut-il qu'un homme de bien refuſe d'y ajouter foi? Ecoutez mon pere, reprit l'Anglois: il y a des millions d'hommes ſur la terre qui n'ont jamais entendu parler ni de Viſtnou ni de ſes avantures, & pour qui le ſoleil ſe léve tous les jours, & qui reſpirent un air pur, & qui boivent des eaux ſalutaires, & à qui la terre prodigue les fruits de toutes les ſaiſons. Le croirez vous? Il y a parmi ces peuples, comme entre les enfans de Brachma, des cœurs vertueux, des hommes juſtes. L'équité, la candeur, la droiture, la

bienfaiſance & la piété ſont en vénération chez eux, & même parmi les méchans. O mon pere! les ſonges de l'imagination différent ſelon les climats, mais le ſentiment eſt par-tout le même, & la lumiere dont il eſt la ſource eſt auſſi répandue que celle du ſoleil.

Cet étranger m'éclaire & m'étonne, diſoit Solinzeb en lui-même : tout ce que mon cœur, ma raiſon, la voix intime de la nature me diſent de croire, il le croit auſſi; & de mon culte il ne déſavoue que ce que j'ai tant de peine moi-même à ne pas trouver inſenſé. Tu penſe donc, dit il à Blanford, que l'homme de bien peut mourir tranquille? -- Aſſurément. -- Je le penſe de même, & j'attends la mort comme un doux ſommeil. Mais après moi que deviendra ma fille? Je ne vois plus dans ma patrie que la ſervitude & la déſolation. Ma fille n'avoit que moi au monde, & dans peu d'inſtans je ne ſerai plus. Ah! dit le jeune Anglois, ſi tel eſt ſon malheur que la mort la prive d'un pere, daignez la confier à mes ſoins. J'atteſte le ciel que ſa pudeur, ſon innocence & ſa liberté ſeront un dépôt gardé par l'honneur, & à jamais inviolable. -- Et dans quels principes ſera-t-elle élevée! -- Dans les vôtres ſi vous voulez; dans les miens ſi vous daignez m'en croire; mais toujours dans la modeſtie & l'honnêteté qui ſont par-tout la gloire d'une femme. Jeune homme; reprit le Bramine avec un air auguſte & menaçant, Dieu vient d'entendre tes paroles & le vieillard à qui tu parles ſera peut être dans une heure avec lui. Vous n'avez pas beſoin, lui dit Blanford, de me faire ſentir la ſainteté de mes promeſſes Je ne ſuis qu'un foible mortel; mais rien ſous le Ciel n'eſt plus immuable que l'honnêteté de mon cœur. Il dit ces mots d'un cou-

rage ſi ferme que le Bramine en fut pénétré. Viens, Coraly, dit-il à ſa fille, viens embraſſer ton pere expirant, viens embraſſer ton nouveau pere; qu'il ſoit après moi ton guide & ton ſoutien. Voilà ma fille, ajouta-t-il, le livre de la loi de tes ayeux, le *Véidam* : après l'avoir bien médité, tu te laiſſera inſtruire dans la croyance de ce vertueux étranger, & tu choiſiras celui des deux cultes qui te ſemblera le plus propre à faire des gens de bien.

La nuit ſuivante le Bramine expira. Sa fille qui rempliſſoit l'air de ſes cris, ne pouvoit ſe détacher de ce corps livide & glacé qu'elle arroſoit de ſes larmes. Enfin la douleur épuiſa ſes forces, & l'on profita de ſon abbattement pour l'enlever de ce funeſte lieu.

Blanford, que ſon devoir rappelloit d'Aſie en Europe, emmena donc avec lui ſa pupile; & quoiqu'elle fût belle & facile à ſéduire, quoiqu'il fût jeune & vivement épris, il reſpecta ſon innocence. Pendant le voyage, il s'occupa à lui apprendre un peu d'Anglois, à lui donner une idée des mœurs de l'Europe, & à dégager ſon eſprit docile des préjugés de ſon pays.

Nelſon étoit allé au devant de ſon ami. Ils ſe revirent l'un l'autre avec la plus ſenſible joie. Mais d'abord la vue de Coraly ſurprit & affligea Nelſon. Que fais-tu de cet enfant, dit-il à Blanford d'un ton ſévére ? Eſt-ce une captive, une eſclave ? L'as-tu enlevée à ſes parens ? as-tu fait gémir la nature ? Blanford lui raconta ce qui s'étoit paſſé ; il lui fit un portrait ſi touchant de l'innocence, de la candeur, de la ſenſibilité de la jeune Indienne, que Nelſon lui-même en fut attendri. Voici mon deſſein, continua Blanford : auprès de

ma mere & ſous ſes yeux, elle s'inſtruira dans nos mœurs; je formerai ce cœur ſimple & docile; & ſi elle peut-être heureuſe avec moi, je l'épouſerai. -- Me voilà tranquille, & je retrouve mon ami.

On vous a peint ſouvent les ſurpriſes & les diverſes émotions d'une jeune étrangere à qui tout eſt nouveau; Coraly éprouva tous ces mouvemens. Mais ſon heureuſe facilité à tout ſaiſir, à tout concevoir, dévançoit les ſoins qu'on prenoit de l'inſtruire. L'eſprit, les talens & les graces étoient en elle des dons innés: on n'eut que la peine de les développer par une légére culture. Elle touchoit à ſa ſeiziéme année, & Blanford alloit l'épouſer, quand la mort lui enleva ſa mere. Coraly la pleura comme ſi elle eût été la ſienne; & les ſoins qu'elle prit de conſoler Blanford le touchérent ſenſiblement. Mais pendant le deuil qui retarda la nôce, il eut ordre de s'embarquer pour une nouvelle expédition. Il alla voir Nelſon, & il lui confia, non pas la douleur qu'il avoit de quitter la jeune Indienne: Nelſon l'en auroit fait rougir; mais la douleur de la laiſſer livrée à elle même, au milieu d'un monde qui lui étoit inconnu. Si ma mere, dit-il, vivoit encore, elle ſeroit ſon guide; mais le malheur qui pourſuit cet enfant lui a enlevé ſon unique appui. As-tu donc oublié, lui dit Nelſon, que j'ai une ſœur, & que ma maiſon eſt la tienne? Ah Nelſon, reprit Blanford, en fixant les yeux ſur les ſiens, ſi tu ſçavois quel eſt ce dépôt que tu veux que je te confie! A ces mots Nelſon ſourit amérement. Voilà, dit-il, une inquiétude bien digne de nous deux! Tu n'oſes me fier une femme! Blanford interdit & confus, rougit. Pardonne, dit-il à ma foibleſſe: elle m'a fait voir du

danger où ta vertu n'en trouve aucun. J'ai jugé de ton cœur par le mien : c'eſt moi que ma crainte humilie. N'en parlons plus : je partirai tranquille, en laiſſant le dépôt de l'amour ſous la garde de l'amitié. Mais, mon cher Nelſon, ſi je meurs, puis-je exiger de toi que tu prennes ma place ? -- Oui, celle de pere, je te le promets : n'en demande pas davantage. -- C'en eſt aſſez, rien ne me retient plus.

Les adieux de Coraly & de Blanford furent mêlés de larmes ; mais les larmes de Coraly n'étoient pas celles de l'amour. Une vive reconnoiſſance, une amitié reſpectueuſe étoient les ſentimens les plus tendres que Blanford lui eut inſpirés. Sa ſenſibilité ne lui étoit pas connue : le dangereux avantage de la développer étoit réſervé à Nelſon.

Blanford étoit plus beau que ſon ami ; mais ſa beauté, comme ſon caractere avoit une fierté mâle & ſérieuſe. Les ſentimens qu'il avoit conçus pour ſa pupile tenoient plus de l'ame d'un pere que de celle d'un amant : c'étoient des ſoins ſans complaiſance, de la bonté ſans agrémens ; un intérêt tendre, mais triſte, mais le déſir de la rendre heureuſe avec lui, plutôt que le déſir d'être heureux avec elle.

Nelſon doué d'un caractere plus liant, avoit auſſi plus de douceur dans les traits & dans le langage. Ses yeux ſur-tout, ſes yeux avoient l'éloquence de l'ame. Son regard, le plus touchant du monde, ſembloit pénétrer juſqu'au fond des cœurs, & lui ménager avec eux de ſecrettes intelligences. Sa voix tonnoit lorſqu'il falloit défendre les intérêts de la patrie, ſes loix, ſa gloire, ſa liberté ; mais dans un entretien familier elle étoit ſenſible

& pleine de charmes. Ce qui le rendoit plus intéreſſant encore, c'étoit un air de modeſtie répandu dans toute ſa perſonne. Cet homme, qui à la tête de ſa Nation auroit fait trembler un tyran, étoit dans la ſociété, d'une timidité craintive : un ſeul mot de louange le faiſoit rougir.

Lady Juliette Albury ſa ſœur, étoit une veuve d'un eſprit ſage & d'un cœur excellent; mais de cette prudence inquiéte qui va toujours au-devant du malheur, & qui l'accélére au lieu de l'éviter. Ce fut elle qui fut chargée de conſoler la jeune Indienne. J'ai perdu mon ſecond pere, lui diſoit cette aimable fille. Je n'ai plus que toi & Nelſon dans le monde. Je vous aimerai, je vous obéirai. Ma vie & mon cœur ſont à vous. Comme elle embraſſoit Juliette, Nelſon arrive, & Coraly ſe léve avec un viſage riant & céleſte, mais encore arroſé de pleurs.

Hé bien: demanda Nelſon à ſa ſœur, l'avez-vous un peu conſolée ? Oui je ſuis conſolée, je ne ſuis plus à plaindre, s'écria la jeune Indienne, en eſſuyant ſes beaux yeux noirs. Alors faiſant aſſeoir Nelſon à côté de Juliette, & tombant à genoux devant eux, elle leur prit les mains, les mit l'une dans l'autre, & les preſſant tendrement dans les ſiennes, Voilà ma mere, dit-elle à Nelſon avec un regard qui eût amolli le marbre; & toi Nelſon que ſeras-tu pour moi ? -- Moi, Mademoiſelle ? votre bon ami. -- *Mon bon ami !* cela eſt charmant ! Je ſerai donc auſſi ta bonne amie ? Ne me donne que ce nom-là. -- Oui, ma bonne amie, ma chere Coraly, votre naïveté m'enchante. Mon Dieu, diſoit-il à ſa ſœur, la jolie enfant ! elle fera le bonheur de ta vie. Si elle ne fait pas le malheur de

la tienne, lui répondit ſa prévoyante ſœur. Nelſon ſourit avec dédain. Non, lui dit-il, jamais l'amour ne balance dans une ame les droits de la ſainte amitié. Sois tranquille ma ſœur, & livre-toi ſans crainte au ſoin de cultiver ce joli naturel. Blanford ſera enchanté d'elle, ſi à ſon retour elle ſçait bien la langue : car on lui entrevoit des idées, des nuances de ſentiment qu'elle s'afflige de ne pouvoir pas rendre. Ses yeux, ſes geſtes, les traits de ſon viſage, tout en elle annonce des penſées ingénieuſes, qui pour éclore n'attendent que des mots. Ce ſera, ma ſœur, un amuſement pour toi; & tu verras ſon eſprit ſe développer comme une fleur. -- Oui, mon frere, comme une fleur qui vous cache bien des épines.

Lady Albury donnoit aſſidûment des leçons d'Anglois à ſa pupile, & celle-ci les rendoit plus intéreſſantes chaque jour, en y mêlant des traits de ſentiment d'une vivacité, d'une délicateſſe qui n'appartient qu'à la ſimple nature. C'étoit pour elle un triomphe que la découverte d'un mot, qui exprimoit quelque douce affection de l'ame. Elle en faiſoit les applications les plus naïves & les plus touchantes : Nelſon arrivoit; elle voloit à lui, & lui répétoit ſa leçon avec une joie, une ſimplicité qu'il ne trouvoit qu'amuſante encore. Juliette ſeule en voyoit le danger. Elle voulut le prévenir.

Elle commença par faire entendre à Coraly qu'il n'étoit pas de la politeſſe de ſe tutoyer, & qu'il falloit ſe dire *vous*, à moins qu'on ne fût frere & ſœur. Coraly ſe fit expliquer ce que c'étoit que la politeſſe, & demanda à quoi elle étoit bonne, ſi le frere & la ſœur n'en avoient pas beſoin ? On lui dit que dans le monde elle ſuppléoit à la bienveillance. Elle conclut qu'elle étoit inutile aux gens qui ſe

vouloient du bien. On ajouta qu'elle marquoit le déſir d'obliger & de plaire. Elle répondit que ce déſir ſe marquoit tout ſeul ſans la politeſſe : puis, donnant pour exemple le petit chien de Juliette, qui ne la quittoit pas, & qui la careſſoit ſans ceſſe, elle demanda s'il étoit poli. Juliette ſe retrancha ſur la bienſéance qu'il n'approuvoit pas, diſoit-elle, l'air trop libre & trop enjoué de Coraly avec Nelſon ; & celle-ci qui avoit l'idée de la jalouſie, parce que la nature en donne le ſentiment, s'imagina que la ſœur étoit jalouſe des amitiés que lui faiſoit le frere. Non, lui dit-elle, je ne vous affligerai plus. Je vous aime, je vous ſuis ſoumiſe, & je dirai *vous* à Nelſon.

Il fut ſurpris de ce changement dans le langage de Coraly, & il s'en plaignit à Juliette. Le *vous*, diſoit il, me déplaît dans ſa bouche : il ne va point à ſa naiveté. Il me déplaît auſſi, reprit l'Indienne : il a quelque choſe de répouſſant & de ſévére ; au lieu que le *tu* eſt ſi doux ! ſi intime ! ſi attrayant ! -- Entendez-vous ma ſœur ? Elle commence à ſçavoir le langage. -- Hé ! ce n'eſt pas ce qui m'inquiéte : avec une ame comme la ſienne on ne s'exprime que trop bien. Explique moi, demanda Coraly à Nelſon, d'où peut venir le ridicule uſage de dire *vous* en parlant à un ſeul. -- Cela vient, mon enfant, de l'orgueil & de la foibleſſe de l'homme : il ſent qu'il eſt peu de choſe quand il n'eſt qu'un, il tâche de ſe doubler, de ſe multiplier en idée. -- Oui, je conçois cette folie : mais toi Nelſon tu n'es pas aſſez vain... Encore ! interrompit Juliette d'un ton ſévére. -- Hé quoi, ma ſœur, allez-vous la gronder ! Venez, Coraly, venez auprès de moi. -- Je le lui défends. -- Que vous êtes cruelle ! eſt-ce avec moi qu'elle eſt en

danger? Me ſoupçonnez-vous de lui tendre des piéges? Ah! laiſſez-lui ce naturel ſi pur; laiſſez-lui l'aimable candeur de ſon pays & de ſon âge. Pourquoi ternir en elle cette fleur d'innocence plus précieuſe que la vertu même, & à laquelle nos mœurs factices ont tant de peine à ſuppléer? Il me ſemble à moi que la nature s'afflige lorſque l'idée du mal pénétre dans une ame. Hélas, c'eſt une plante vénimeuſe qui ne vient que trop d'elle-même, ſans qu'on ſe donne le ſoin de la ſemer. --- Ce que vous dites-là c'eſt le plus beau du monde; mais puiſque le mal exiſte il faut l'éviter, & pour l'éviter il faut le connoître. -- Ah, ma pauvre petite Coraly, diſoit Nelſon, dans quel monde es-tu tranſplantée! quelles mœurs, que celles où l'on eſt obligé de perdre la moitié de ſon innocence, pour en ſauver l'autre moitié!

A meſure que les idées morales s'accumuloient dans l'entendement de la jeune Indienne, elle perdoit de ſa gaieté, de ſon ingénuité naturelle. Chaque nouvelle inſtitution lui ſembloit un nouveau lien. Encore un devoir, diſoit-elle! encore une défenſe! mon ame en eſt enveloppée comme d'un filet; on va bientôt la rendre immobile. Que l'on fit un crime de ce qui pouvoit nuire, Coraly le concevoit ſans peine; mais elle ne pouvoit imaginer du mal dans ce qui n'en faiſoit à perſonne. Quoi de plus heureux lorſqu'on vit enſemble, diſoit elle, que de ſe voir avec plaiſir? & pourquoi ſe cacher une impreſſion ſi douce? Le plaiſir n'eſt-il pas un bienfait? Pourquoi le dérober à celui qui le cauſe? On feint d'en avoir avec ceux que l'on n'aime pas, & de n'en avoir pas avec ceux que l'on aime! c'eſt quelque ennemi de la vérité qui a imaginé ces mœurs-là.

De ſemblables réfléxions la plongeoient dans la mélancolie ; & lorſque Juliette la lui reprochoit, Vous en ſçavez la cauſe, lui diſoit-elle : tout ce qui contrarie la nature doit l'attriſter ; & dans vos mœurs tout la contrarie.

Coraly dans ſes petites impatiences, avoit quelque choſe de ſi doux & de ſi touchant, que Lady Albury s'accuſoit elle-même de l'affliger par trop de rigueur. Sa maniere de la conſoler & de lui rendre ſa belle humeur, étoit de l'employer à de petits ſervices, & de lui commander comme à ſon enfant. Le plaiſir de penſer qu'elle étoit utile la flattoit ſenſiblement : elle en prévoyoit l'inſtant pour le ſaiſir ; mais les mêmes ſoins qu'elle rendoit à Juliette, elle eût voulu les rendre à Nelſon, & on la déſoloit en modérant ſon zéle. Les bons offices de la ſervitude, diſoit-elle, ſont bas & vils, parce qu'ils ne ſont pas volontaires ; mais dès qu'ils ſont libres il n'y a plus de honte, & l'amitié les ennoblit. N'ayez pas peur, ma bonne amie, que je me laiſſe humilier. Quoique bien jeune, avant de quitter l'Inde, j'ai ſçu quelle eſt la dignité de la tribu où je ſuis née ; & lorſque vos belles Dames & vos jeunes Lords viennent m'examiner avec une curioſité ſi familiere, leur dédain ne fait que m'élever l'ame, & je ſens que je les vaux bien. Mais avec vous & Nelſon, qui m'aimez comme votre fille, que peut-il y avoir d'humiliant pour moi ?

Nelſon lui-même ſembloit quelquefois confus des peines qu'elle ſe donnoit. Vous êtes donc bien glorieux, lui diſoit-elle, puiſque vous rougiſſez d'avoir beſoin de moi ! Je ne ſuis pas ſi fiere que vous : ſervez-moi ; j'en ſerai flattée.

Tous ces traits d'une ame ingénue & ſenſible inquiétoient Lady Albury. Je tremble,

disoit elle à Nelson quand ils étoient seuls, je tremble qu'elle ne vous aime, & que cet amour ne cause son malheur. Il prit cet avis pour une injure qu'elle faisoit à l'innocence. Voilà, dit il, comme l'abus des mots altére & déplace les idées. Coraly m'aime, je le sçais; mais elle m'aime comme elle vous aime. Y a-t-il rien de plus naturel que de s'attacher à qui nous fait du bien? Est-ce la faute de cette enfant si la douce & vive expression d'un sentiment si juste & si louable, est profanée dans nos mœurs? Ce qu'on y attache de criminel lui est-il jamais tombé dans la pensée? -- Non, mon ami, vous ne m'entendez pas. Rien de plus innocent que son amour pour vous; mais..... -- Mais ma sœur pourquoi supposer, pourquoi vouloir que ce soit de l'amour? C'est de la bonne & simple amitié qu'elle a pour moi, qu'elle a pour vous de même. --- Vous vous persuadez, Nelson, que c'est le même sentiment; voulez-vous en faire l'épreuve? Ayons l'air de nous séparer & de la réduire au choix de quitter l'un ou l'autre. -- Nous y voilà: des piéges! des détours! Pourquoi lui en imposer? Pourquoi l'instruire à feindre? Hélas! son ame se déguise-t-elle? --- Oui, je commence à la gêner: elle me craint depuis qu'elle vous aime. -- Et pourquoi la lui avoir inspirée cette crainte? On veut que l'on soit ingénu, & l'on met du péril à l'être: on recommande la vérité, & si elle échappe on en fait un reproche! Ah! la nature n'a pas tort: elle seroit franche si elle étoit libre: c'est l'art qu'on emploie à la contraindre qui la plie à la fausseté. -- Voilà des réflexions bien sérieuses pour ce qui n'est au fond qu'un badinage! Car enfin de quoi s'agit-il? d'inquiéter un moment Coraly, pour voir de quel

côté penchera ſon cœur : voilà tout. --- Voilà tout ; mais voilà un menſonge, & qui pis eſt, un menſonge affligeant. --- N'y penſons plus : il eſt inutile d'examiner ce qu'on ne veut pas voir. Moi, ma ſœur ! je ne demande qu'à m'éclairer pour mieux me conduire. Le moyen ſeul m'en a déplu : mais à cela ne tienne : qu'exigez-vous de moi ? --- Le ſilence & l'air ſérieux. Coraly vient ; vous allez nous entendre.

Qu'eſt-ce donc, leur dit Coraly en les abordant ? Nelſon dans un coin ! Juliette dans l'autre ! Eſt-ce que vous êtes fâchés ? Nous venons de prendre, lui dit Juliette, une réſolution qui nous afflige ; mais il falloit en venir là. Nous ne logerons plus enſemble ; chacun de nous aura ſa maiſon ; & nous ſommes convenus de vous laiſſer le choix.

A ces mots, Coraly regardoit Juliette avec des yeux immobiles de douleur & d'étonnement. C'eſt moi, dit-elle, qui ſuis la cauſe que vous voulez quitter Nelſon. Vous êtes fâchée qu'il m'aime ; vous êtes jalouſe de la pitié que lui inſpire une jeune orpheline. Hélas ! que n'envierez-vous pas, ſi vous enviez la pitié ; ſi vous l'enviez à celle qui vous aime, & qui donneroit pour vous ſa vie, le ſeul bien qui lui ſoit reſté ? Vous êtes injuſte, Milady, oui, vous êtes injuſte. Votre frere en m'aimant ne vous aime pas moins, & s'il étoit poſſible il vous aimeroit davantage, car mes ſentimens paſſeroient dans ſon ame, & je n'ai à lui inſpirer pour vous que la complaiſance & l'amour.

Juliette eut beau vouloir lui perſuader qu'elle & Nelſon ſe quittoient bons amis. Il n'eſt pas poſſible, dit-elle. Vous faiſiez vos délices de vivre enſemble. Et depuis quand vous faut-il

deux maiſons? Les gens qui s'aiment ne ſont jamais à l'étroit; l'éloignement ne plaît qu'aux gens qui ſe haïſſent. Vous, ô Ciel! vous haïr, reprit-elle! & qui s'aimera ſi deux cœurs ſi bons, ſi vertueux ne s'aiment pas? C'eſt moi, malheureuſe, qui ai porté le trouble dans la maiſon de la paix. Je veux m'en éloigner: oui, je vous en ſupplie, renvoyez moi dans mon pays. J'y trouverai des ames ſenſibles à mon malheur & à mes larmes, & qui ne me feront pas un crime d'inſpirer un peu de pitié.

Vous oubliez, lui dit Juliette, que vous êtes un dépôt remis en nos mains Je ſuis libre, reprit fiérement la jeune Indienne: il m'eſt permis de diſpoſer de moi. Et que ferois-je ici? Auprès de qui vivrois-je? De quel œil l'un de vous verroit il en moi celle qui l'auroit privé de l'autre? Tiendrois-je lieu à Nelſon de ſa ſœur? Vous conſolerois-je de la perte d'un frere? Moi deſtinée à faire le malheur de ce que j'aime uniquement? Non, vous ne vous quitterez point: mes bras ſeront pour vous une chaîne. Alors ſe précipitant vers Nelſon, & le ſaiſiſſant par la main, Venez, vous, lui dit-elle, jurer à votre ſœur que vous n'aimez rien au monde autant qu'elle. Nelſon ému juſqu'au fond de l'ame, ſe laiſſa conduire aux genoux de ſa ſœur; & Coraly ſe jettant au cou de Juliette, Vous, pourſuivit-elle, ſi vous êtes ma mere, pardonnez-lui d'aimer votre enfant: ſon cœur a de quoi nous ſuffire, & ſi vous y perdez quelque choſe, le mien vous en dédommagera. Ah! dangereuſe fille, lui dit l'Angloiſe attendrie, que vous allez nous cauſer de peines! Ah, ma ſœur, s'écria Nelſon, qui ſe ſentoit preſſer par Coraly contre le ſein de Juliette, avez-vous le courage d'affliger cette enfant!

Coraly enchantée de ſon triomphe, baiſoit tendrement Juliette, dans l'inſtant même que Nelſon appuyoit ſon viſage à celui de ſa ſœur. Il ſentit toucher à ſa joue la joue brûlante de Coraly, qui étoit encore mouillée de larmes. Il fut ſurpris du trouble & du ſaiſiſſement que cet accident lui cauſa. Heureuſement ce n'eſt-là, dit-il, qu'une ſimple émotion des ſens: cela ne va point juſqu'à l'ame. Je me poſſéde & je ſuis sûr de moi. Il diſſimula cependant à ſa ſœur ce qu'il eût voulu ſe cacher à lui-même. Il conſola doucement Coraly, en lui avouant que tout ce qu'on venoit de lui dire pour l'inquiéter n'étoit qu'un jeu. Mais ce qui n'en eſt pas un, ajouta-t'il, c'eſt le conſeil que je vous donne de vous défier, ma chere Coraly, de votre cœur trop ſimple & trop ſenſible. Rien de plus charmant que ce caractere affectueux & tendre, mais les meilleures choſes deviennent bien ſouvent dangereuſes par leur excès.

Ne calmerez-vous pas mes inquiétudes, demanda Coraly à Juliette, ſi-tôt que Nelſon ſe fut retiré? Quoiqu'on me diſe, il n'eſt pas naturel que l'on ſe faſſe un jeu de ma douleur. Il y a quelque choſe de ſérieux dans ce badinage. Je vous vois triſtement émue; Nelſon lui-même étoit ſaiſi de je ne ſçais quelle frayeur; j'ai ſenti ſa main trembler dans la mienne; mes yeux ont rencontré les ſiens, & j'y ai vu quelque choſe de tendre & de douloureux à la fois. Il craint ma ſenſibilité. Il ſemble avoir peur que je ne m'y livre. Ma bonne amie, ſeroit-ce un mal d'aimer? -- Oui, mon enfant, puiſqu'il faut vous le dire, c'en eſt un pour vous & pour lui. Une femme, vous l'avez pu voir dans l'Inde comme parmi nous, une femme eſt deſtinée à la ſociété d'un ſeul homme; &

par cette union ſolemnelle & ſainte, le plaiſir d'aimer eſt pour elle un devoir. Je ſçais cela, dit Coraly ingénuement : c'eſt ce qu'on appelle mariage. --- Oui, Coraly, & cette amitié eſt louable entre deux époux ; mais juſques là elle eſt interdite. -- Cela n'eſt pas raiſonnable, dit la jeune Indienne : car avant de s'unir l'un à l'autre il faut ſçavoir ſi l'on s'aimera ; & ce n'eſt qu'autant que l'on s'aime déjà que l'on eſt sûr de s'aimer encore. Par exemple ſi Nelſon m'aimoit comme je l'aime, il ſeroit bien clair que chacun de nous auroit rencontré ſa moitié. -- Et ne voyez-vous pas de combien d'égards & de convenances nous ſommes eſclaves ; & que vous n'êtes pas deſtinée à Nelſon ? Je vous entends, dit Coraly en baiſſant les yeux ; je ſuis pauvre, & Nelſon eſt riche ; mais mon malheur au moins ne me défend pas d'honorer, de chérir la vertu bienfaiſante. Si un arbre avoit du ſentiment, il ſe plairoit à voir celui qui le cultive, ſe repoſer ſous ſon ombrage, reſpirer le parfum de ſes fleurs, goûter la douceur de ſes fruits : je ſuis cet arbre cultivé par vous deux, & la nature m'a donné une ame.

Juliette ſourit de la comparaiſon ; mais bien-tôt elle lui fit ſentir que rien ne ſeroit moins décent que ce qui lui ſembloit ſi juſte. Coraly l'écouta, rougit ; & dès-lors à ſa gaieté, à ſon ingénuité naturelle ſuccéda l'air le plus réſervé & le maintien le plus timide. Ce qui la bleſſoit le plus dans nos mœurs, quoiqu'elle en eut pu voir des exemples dans l'Inde, c'étoit l'exceſſive inégalité des richeſſes ; mais elle n'en avoit point encore été humiliée : elle le fut pour la premiere fois.

Madame, dit-elle le lendemain à Juliette ;

ma vie ſe paſſe à m'inſtruire de choſes aſſez ſuperflues. Une induſtrie qui donne du pain me ſera beaucoup plus utile. C'eſt une reſſource que je vous ſupplie de vouloir bien me procurer. Vous n'y ſerez jamais réduite, lui dit l'Anglaiſe, & ſans parler de nous, ce n'eſt pas en vain que Blanford a pris avec vous la qualité de pere. Les bienfaits, reprit Coraly, engagent ſouvent plus qu'on ne veut. Il n'eſt pas honteux d'en recevoir; mais je ſens bien qu'il eſt encore plus honnête de s'en paſſer. Juliette eut beau ſe plaindre de cet excès de délicateſſe; Coraly ne voulut plus entendre parler d'amuſemens ni de vaines études. Parmi les travaux qui conviennent à de foibles mains, elle choiſit ceux qui demandoient le plus d'adreſſe & d'intelligence, & en s'y appliquant, ſa ſeule inquiétude étoit de ſçavoir s'ils donnoient dequoi vivre. Vous voulez donc me quitter, lui demanda Juliette? Je veux me mettre, répondoit Coraly, au-deſſus de tous les beſoins, excepté celui de vous aimer. Je veux pouvoir vous délivrer de moi, ſi je nuis à votre bonheur: mais ſi je puis y contribuer, n'ayez pas peur que je m'éloigne. Je vous ſuis inutile, & je vous ſuis chere; ce déſintéreſſement eſt un exemple que je me crois digne d'imiter.

Nelſon ne ſçavoit que penſer de l'application de Coroly à un travail tout méchanique, & du dégoût qui lui avoit pris pour les choſes de pur agrément. Il voyoit avec la même ſurpriſe la modeſte ſimplicité qu'elle avoit miſe dans ſa parure; il lui en demanda la raiſon. Je m'eſſaye à être pauvre, lui répondit-elle avec un ſourire, & ſes yeux baiſſés ſe mouillerent de pleurs. Ces mots, ces larmes échappées l'émurent juſqu'au fond du cœur. O Ciel, dit-

il ! ma ſœur lui auroit-elle fait craindre de ſe voir pauvre & délaiſſée ! Dès qu'il fut ſeul avec Juliette il la preſſa de l'en éclaircir.

Hélas, dit-il après l'avoir entendue, quels ſoins cruels vous vous donnez pour empoiſonner ſa vie & la mienne ! Quand vous ſeriez moins sûre de ſon innocence, ne l'êtes-vous pas de mon honnêteté ? -- Ah, Nelſon ! ce n'eſt pas le crime, c'eſt le malheur qui m'épouvante. Vous voyez avec quelle ſécurité dangereuſe elle ſe livre au plaiſir de vous voir ; comme elle s'attache inſenſiblement à vous ; comme la nature l'attire à ſon inſçu dans les piéges qu'elle lui cache. Allez, mon ami, à votre âge & au ſien le nom d'amitié n'eſt qu'un voile. Et que ne puis je vous laiſſer tous les deux dans l'illuſion ! Mais, Nelſon, votre devoir m'eſt plus cher que votre repos. Coraly eſt deſtinée à votre ami ; lui-même il vous l'a confiée ; & ſans le vouloir vous la lui enlevez. -- Moi, ma ſœur ! qu'oſez-vous me prédire ? -- Ce que vous devez éviter. Je veux qu'en vous aimant elle conſente à ſe donner à Blanford ; je veux qu'il ſe flatte d'en être aimé, & qu'il ſoit heureux avec elle ; ſera-t'elle heureuſe avec lui ? Et ne fuſſiez-vous ſenſible qu'à la pitié, dont elle eſt ſi digne, quelle douleur n'aurez-vous pas d'avoir troublé, peut-être à jamais, le repos de cette infortunée : Mais encore ſeroit-ce un prodige de la voir ſe conſumer d'amour, & de vous borner à la plaindre. Vous l'aimerez.... Que dis-je ? Ah, Nelſon ! plût au Ciel qu'il fût temps encore ! -- Oui, ma ſœur, il eſt tems de prendre telle réſolution qu'il vous plaira. Je ne vous demande que de ménager la ſenſibilité de cette ame innocente, & de ne pas trop l'affliger. -- Votre abſence l'affligera ſans

doute ; mais cela ſeul peut la guérir. Voici le tems de la campagne ; je devois vous y ſuivre, y mener Coraly ; vous y irez ſeul : nous reſterons à Londres. Écrivez cependant à Blanford que nous avons beſoin de lui.

Dès que l'Indienne vit que Nelſon la laiſſoit à Londres avec Juliette, elle ſe crut jettée dans un déſert & abandonnée de la nature entiere. Mais comme elle avoit appris à rougir, & par conſéquent à diſſimuler, elle prit pour excuſe de ſa douleur le reproche qu'elle ſe faiſoit de les ſéparer l'un de l'autre. Vous deviez le ſuivre, diſoit-elle à Milady, c'eſt moi qui vous retiens. Ah, malheureuſe que je ſuis ! laiſſez-moi ſeule, abandonnez-moi. Et en diſant ces mots elle pleuroit amérement. Plus Juliette vouloit la diſſiper, & plus elle augmentoit ſes peines. Tous les objets qui l'environnoient ne faiſoient qu'effleurer ſes ſens ; une ſeule idée occupoit ſon ame. Il falloit une eſpéce de violence pour l'en diſtraire, & dès qu'on la laiſſoit libre à elle-même, il ſembloit voir ſa penſée revoler vers l'objet qu'on lui avoit fait quitter. Si devant elle on prononçoit le nom de Nelſon, une vive rougeur coloroit ſon viſage, ſon ſein s'élevoit, ſes lévres palpitoient, tout ſon corps étoit ſaiſi d'un tremblement ſenſible. Juliette la ſurprenoit à la promenade, traçant ſur le ſable, d'eſpace en eſpace ; les lettres de ce nom chéri. Le portrait de Nelſon décoroit l'appartement de Juliette ; les yeux de Coraly ne manquoient jamais de s'y attacher dès qu'ils étoient libres, elle avoit beau vouloir les en détourner ; ils y revenoient bien-tôt comme d'eux-mêmes, & par un de ces mouvemens dont l'ame eſt complice & non pas confidente. L'ennui où elle étoit plongée ſe diſſipoit à cette vûe, ſon

ouvrage

ouvrage lui tomboit des mains, & tout ce que la douleur & l'amour ont de plus tendre animoit alors sa beauté.

Lady Albury crut devoir encore éloigner cette foible image. Ce fut pour Coraly un malheur désolant. Son désespoir ne se modéra plus. Cruelle amie, dit-elle à Juliette, vous vous plaisez à m'affliger. Vous voulez que toute ma vie ne soit que douleur & qu'amertume. Si quelque chose adoucit mes peines, vous me l'ôtez impitoyablement. C'est peu d'éloigner de moi celui que j'aime; son ombre même a pour moi trop de charmes, vous m'enviez le plaisir, le foible plaisir de la voir. -- Ah, malheureuse enfant, que voulez-vous? -- L'aimer, l'adorer, vivre pour lui, tandis qu'il vivra pour un autre. Je n'espére rien, je ne demande rien. Mes mains me suffisent pour vivre, mon cœur me suffit pour aimer. Je vous suis importune, peut être odieuse; éloignez-moi de vous, & ne me laissez que cette image où son ame respire, où je crois du moins la voir respirer. Je le verrai, je lui parlerai, je me persuaderai qu'il voit couler mes larmes, qu'il entend mes soupirs, & qu'il en est touché. --- Et pourquoi nourrir, ma chere Coraly, ce feu cruel qui vous dévore? Je vous afflige; mais c'est pour votre bien & pour le repos de Nelson. Voulez-vous le rendre malheureux? Il le sera s'il sçait que vous l'aimez, & plus encore s'il vous aime. Vous n'êtes pas en état d'entendre mes raisons; mais ce penchant que vous croyez si doux, seroit le poison de sa vie. Ayez pitié, mon aimable enfant, de votre ami & de mon frere: épargnez-lui des remords & des combats qui le conduiroient au tombeau. Coraly frémit à ce discours. Elle pressa Milady de lui dire ce que l'amour de

Nelſon pour elle auroit de funeſte pour lui. M'expliquer davantage, lui dit Juliette, ce ſeroit vous rendre odieux ce que vous devez à jamais chérir. Mais le plus ſaint de tous les devoirs lui interdit l'eſpoir d'être à vous.

Comment exprimer la déſolation où l'ame de Coraly fut plongée ? Quelles mœurs, quel pays, diſoit-elle, où l'on ne peut pas diſpoſer de ſoi : où le premier des biens, l'amour mutuel, eſt un mal effroyable ! Il faut donc que je tremble de revoir Nelſon ! il faut que je tremble de lui plaire ! De lui plaire ! hélas ! j'aurois donné ma vie pour être un moment à ſes yeux auſſi aimable qu'il l'eſt aux miens. Eloignons-nous de ce bord funeſte où l'on ſe fait un malheur d'être aimé.

Coraly entendoit parler tous les jours de vaiſſeaux qui faiſoient voile pour ſa patrie. Elle réſolut de s'embarquer ſans dire adieu à Juliette. Seulement un ſoir, à l'heure du ſommeil, Juliette ſentit qu'en lui baiſant la main, ſes lévres la preſſoient plus tendrement que de coutume ; & qu'il lui échappoit de profonds ſoupirs. Elle me quitte plus émue qu'elle ne le fut jamais, ſe dit Juliette alarmée. Ses yeux ſe ſont attachés ſur les miens avec l'expreſſion la plus vive de la tendreſſe & de la douleur. Que ſe paſſe-t'il de nouveau dans ſon ame ? Cette inquiétude la troubla toute la nuit, & le lendemain matin elle envoya ſçavoir ſi Coraly repoſoit encore. On lui apprit qu'elle étoit ſortie ſeule & dans l'habit le plus ſimple, & qu'elle avoit pris le chemin du port. Lady Albury ſe léve déſolée, & fait courir après l'Indienne. On la trouve à bord d'un vaiſſeau, y ſollicitant une place environnée de matelots, que ſa beauté, ſes graces, ſa jeuneſſe, le ſon de ſa voix, & ſur-tout la naïveté de

ſa priere raviſſoient de ſurpriſe & d'admiration. Elle n'avoit pour tout équipage que ce qu'exigeoit le beſoin. Tout ce qu'on lui avoit donné de précieux, elle l'avoit laiſſé, hors un petit cœur de criſtal qu'elle avoit reçu de Nelſon.

Au nom de Lady Albury elle céda ſans réſiſtance, & ſe laiſſa ramener. Elle parut devant elle un peu confuſe de ſon évaſion; mais à ſes reproches elle répondit qu'elle étoit malheureuſe & libre. --- Hé quoi, ma chere Coraly! ne voyez vous ici pour vous que le malheur? Si je n'y voyois que le mien, dit elle, je ne m'éloignerois jamais. C'eſt le malheur de Nelſon qui m'épouvante, & c'eſt pour ſon repos que je veux le fuir.

Juliette ne ſçavoit que répondre: elle n'oſoit lui parler des droits que Blanford avoit acquis ſur elle: c'eut été le lui faire haïr comme la cauſe de ſon malheur. Elle aima mieux diminuer ſes craintes. Je n'ai pu vous diſſimuler, lui dit-elle, tout le danger d'un inutile amour, mais le mal n'eſt pas ſans remede. Six mois d'abſence, la raiſon, l'amitié, & que ſçais-je? un autre objet peut-être.... L'Indienne l'interrompit. Dites la mort: voilà mon ſeul remede. Quoi? la raiſon me guérira d'aimer le plus accompli, le plus digne des hommes! Six mois d'abſence me donneront une ame qui ne l'aime pas! Le tems change-t'il la nature? L'amitié me plaindra; mais me guérira-t'elle? Un autre objet! .... Vous ne le croyez pas. Vous ne nous faites pas cette injure. Il n'y a pas deux Nelſon dans le monde; mais quand il y en auroit mille, je n'ai qu'un cœur; il eſt donné. C'eſt, dites-vous, un don funeſte; je ne le conçois pas; mais ſi cela eſt, laiſſez-moi m'éloigner de Nelſon, lui dérober ma vûe &

mes larmes. Il n'eſt pas inſenſible, il en ſeroit ému ; & ſi c'eſt pour lui un malheur de m'aimer, la pitié pourroit l'y conduire. Hélas ! qui peut ſe voir avec indifférence chérir comme un pere, révérer comme un Dieu ! Qui peut ſe voir aimer comme je l'aime, & ne pas aimer à ſon tour ! Vous ne l'expoſerez pas à ce péril, reprit Juliette : vous lui cacherez votre foibleſſe & vous en triompherez. Non, Coraly, ce n'eſt pas la force qui vous manque, c'eſt le courage de la vertu. --- Hélas ! j'ai du courage contre le malheur ; mais en eſt-il contre l'amour ? Et quelle vertu voulez-vous que je lui oppoſe ? Elles ſont toutes d'accord avec lui. Non, Milady, vous avez beau dire : vous jettez des nuages dans mon eſprit ; vous n'y répandez aucune lumiere. J'ai beſoin de voir & d'entendre Nelſon : il décidera de ma vie.

Lady Albury dans la plus cruelle perplexité, voyant la malheureuſe Coraly ſécher & languir dans les larmes, & demander qu'on la laiſsât partir, ſe réſolut à écrire à Nelſon qu'il vint diſſuader cette enfant du deſſein de retourner dans l'Inde, & la ſauver du dégoût de la vie qui la conſumoit tous les jours. Mais Nelſon lui même n'étoit pas moins à plaindre. A peine s'étoit-il éloigné de Coraly, qu'il avoit ſenti le danger de la voir par la répugnance qu'il avoit à la fuir. Tout ce qui ne lui avoit paru qu'un badinage auprès d'elle, devint ſérieux par la privation. Dans le ſilence de la ſolitude, il avoit interrogé ſon ame : il y avoit trouvé l'amitié languiſſante, le zéle du bien public affoibli, preſque éteint, & l'amour ſeul y dominant avec cet empire doux & terrible qu'il exerce ſur les bons cœurs. Il s'apperçut avec effroi que ſa raiſon même

s'étoit laiſſé ſéduire. Les droits de Blanford n'étoient plus ſi ſacrés ; le crime involontaire de lui enlever le cœur de Coraly, étoit au moins très-excuſable ; après tout, l'Indienne étoit libre, & Blanford lui même n'auroit pas voulu lui faire un devoir d'être à lui. Ah, malheureux, reprit Nelſon épouvanté de ces idées ! Où m'égare un aveugle amour ! Le poiſon du vice me gagne : mon cœur eſt déjà corrompu. Eſt-ce à moi d'examiner ſi le dépôt qui m'eſt remis, appartient à celui qui me le confie ? & m'en ſuis je établi le juge quand j'ai promis de le garder ? L'Indienne eſt libre ; mais le ſuis je moi-même ? Douterois-je des droits de Blanford, ſi ce n'étoit pour les uſurper ? Mon crime a commencé par être involontaire ; mais il ne l'eſt plus ſi-tôt que j'y conſens. Moi ! juſtifier le parjure ! moi ! trouver excuſable un infidéle ami ! Qui te l'eût dit, Nelſon, qui te l'eût dit, en embraſſant le vertueux Blanford, que tu révoquerois en doute s'il te ſeroit permis de lui ravir celle qui doit être ſon épouſe, & qu'il a remiſe à ta foi ? A quel excès l'amour avilit l'homme ! & quelle étrange révolution ſon ivreſſe fait dans un cœur ! Ah ! qu'il déchire le mien s'il veut ; il ne le rendra ni perfide ni lâche ; & ſi ma raiſon m'abandonne, ma conſcience du moins ne me trahira pas. Sa lumiere eſt incorruptible : le nuage des paſſions ne peut l'obſcurcir : voilà mon guide ; & l'amitié, l'honneur, la bonne foi ne ſont pas encore ſans appui.

Cependant l'image de Coraly le pourſuivoit ſans ceſſe. S'il ne l'eût vûe qu'avec tous ſes charmes, parée de ſa ſimple beauté, portant ſur le front la ſérénité de l'innocence, le ſourire de la candeur ſur les lévres, le feu du

désir dans les yeux, & dans toutes les graces de sa personne l'air attrayant de la volupté, il eût trouvé dans ses principes, dans la sévérité de ses mœurs, de quoi résister à la séduction; mais il croyoit voir cette aimable enfant aussi sensible que lui, plus foible, & n'ayant pour défense qu'une sagesse qui n'étoit pas la sienne, s'abandonner innocemment à un penchant qui feroit son malheur; & la pitié qu'elle lui inspiroit servoit d'aliment à l'amour. Nelson s'accusoit d'aimer Coraly, mais il se pardonnoit de la plaindre. Sensible aux maux qu'il alloit lui causer, il ne pouvoit se peindre ses larmes, sans penser aux beaux yeux qui devoient les répandre, au sein naissant qu'elles arroseroient: ainsi la résolution de l'oublier, la lui rendoit encore plus chere. Il s'y attachoit en y renonçant. Mais à mesure qu'il se sentoit plus foible, il devenoit plus courageux. Cessons, dit-il, de vouloir nous guérir; je m'épuise en efforts inutiles. C'est un accès qu'il faut laisser passer. Je brûle, je languis, je me meurs; mais tout cela se borne à souffrir, & je ne dois compte qu'à moi de ce qui se passe au-dedans de moi-même. Pourvû qu'il ne m'échappe au-dehors rien qui décéle ma passion, mon ami n'a point à se plaindre. Ce n'est qu'un malheur d'être foible; & j'ai le courage d'être malheureux.

Ce fut dans cette résolution de mourir plutôt que de trahir l'amitié, que se trouva la lettre de sa sœur. Il la lut avec une émotion, un saisissement inexprimable. O douce & tendre victime, disoit il, tu gémis, tu veux t'immoler à mon repos & à mon devoir! Pardonne: le Ciel m'est témoin que je ressens plus vivement que toi, toutes les peines que je te cause. Puisse bien-tôt mon ami, ton époux,

venir eſſuyer tes précieuſes larmes ! Il t'aimera comme je t'aime ; il fera ſon bonheur du tien. Cependant il faut que je la voie pour la retenir & la conſoler. Que je la voie ! A quoi je m'expoſe ! Ses graces touchantes, ſa douleur, ſon amour, ces larmes que je fais couler, & qu'il ſeroit ſi doux de recueillir, ces ſoupirs que laiſſe échapper un cœur ſimple & ſans artifice, ce langage de la nature, où l'ame la plus ſenſible ſe peint avec tant de candeur : quelles épreuves à ſoutenir ! Que deviendrai-je ? & que puis-je lui dire ? N'importe, il faut la voir, lui parler en ami, en pere. Je n'en ſerai après l'avoir vûe que plus troublé, plus malheureux ; mais ce n'eſt pas de mon repos qu'il s'agit : il y va du ſien : il y va ſurtout du bonheur d'un ami pour lequel il faut qu'elle vive. Je ſuis sûr de me vaincre moi-même, & quelque pénible que ſoit le combat, il y auroit de la foibleſſe & de la honte à l'éviter.

A l'arrivée de Nelſon, Coraly tremblante & confuſe ; oſoit à peine ſe préſenter à lui. Elle avoit ſouhaité ſon retour avec ardeur, & en le voyant, un froid mortel ſe gliſſa dans ſes veines. Elle parut comme devant un juge qui alloit d'un ſeul mot décider de ſon ſort.

Quel fut l'attendriſſement de Nelſon, de voir les roſes de la jeuneſſe fanées ſur ſes belles joues, & le feu de ſes yeux preſque éteint ! Venez, dit Juliette à ſon frere, tranquilliſer l'eſprit de cet enfant, & la guérir de ſa mélancolie. L'ennui la conſume auprès de moi, elle veut retourner dans l'Inde.

Nelſon lui parlant avec amitié, voulut l'engager par de doux reproches à s'expliquer devant ſa ſœur ; mais Coraly gardoit le ſilence ; & Juliette qui s'apperçut qu'elle la gênoit s'éloigna.

ſont toujours préſens, je le chéris comme un ſecond pere. -- Hé bien, ſçachez qu'il a réſolu de vous unir à lui par un lien plus doux encore & plus ſacré que celui des bienfaits. Il m'a confié la moitié de lui-même, & à ſon retour il n'aſpire qu'au bonheur d'être votre époux. Ah, dit Coraly ſoulagée, voilà donc l'obſtacle qui nous ſépare ? ſoyez tranquille, il eſt détruit. -- Comment ? -- Jamais, jamais, je vous le jure, Coraly ne ſera l'épouſe de Blanford. -- Il faut que cela ſoit. --- Cela n'eſt pas poſſible : Blanford lui-même l'avouera. --- Quoi ! celui qui vous a reçûe de la main d'un pere expirant, & qui lui-même vous a ſervi de pere ! --- A ce titre ſacré je révére Blanford ; mais qu'il n'exige rien de plus. --- Vous avez donc réſolu ſon malheur ? --- J'ai réſolu de ne tromper perſonne. Si je m'étois donnée à Blanford, & que Nelſon me demandât ma vie, je donnerois ma vie à Nelſon ; je ſerois parjure à Blanford. -- Que dites-vous ? --- Ce que j'oſerai dire à Blanford lui-même. Et pourquoi le diſſimulerois je ? Eſt-ce de moi qu'il dépend d'aimer ? --- Ah, que vous me rendez coupable ! --- Vous ! Et de quoi ? d'être aimable à mes yeux ? Ah, le Ciel diſpoſe de nous. C'eſt lui qui a donné à Nelſon ces graces, ces vertus qui m'enchantent : c'eſt lui qui m'a donné cette ame qu'il a faite exprès pour Nelſon. Si l'on ſçavoit comme elle en eſt remplie, comme il eſt impoſſible qu'elle aime rien plus que vous, rien comme vous ! . . . . Ah ! qu'on ne me parle jamais de vivre, ſi ce n'eſt pas pour vous que je vis. --- Et c'eſt ce qui me déſeſpere. De quels reproches mon ami n'a-t'il pas droit de m'accabler ? -- Lui ! & de quoi peut il ſe plaindre ? qu'a-t'il perdu ? que lui avez-vous ravi ? J'aime Blanford com-

me un pere tendre j'aime Nelſon comme moi-même, & plus que moi même : ces ſentimens ne ſont pas excluſifs. Si Blanford m'a remiſe en vos mains comme un dépôt qui étoit à lui, ce n'eſt pas vous, c'eſt lui qui eſt injuſte. --- Hélas! c'eſt moi qui vous oblige à le réclamer, ce bien que je lui enleve : il ſeroit à lui s'il n'étoit pas à moi ; & le gardien en eſt le raviſſeur. --- Non, mon ami, ſoyez équitable. J'étois à moi, je ſuis à vous : moi ſeul j'ai pu me donner, & c'eſt à vous que je me ſuis donnée. En attribuant à l'amitié des droits qu'elle n'a pas, c'eſt vous qui les uſurpez pour elle, & vous vous rendez complice de la violence qu'on me fait. --- Lui, mon ami ! vous faire violence ! --- Et que m'importe qu'il l'exerce lui-même, ou que vous l'exerciez pour lui ? en ſuis-je moins traitée en eſclave ? Un ſeul intérêt vous occupe & vous touche ; mais qu'un autre que votre ami voulût me retenir captive, loin d'y ſouſcrire, ne vous feriez-vous pas une gloire de m'affranchir ? Ce n'eſt donc que pour l'amitié que vous trahiſſez la nature ! Que dis-je ! la nature ! & l'amour, Nelſon, l'amour auſſi n'a t'il pas ſes droits ? n'y a t'il pas quelque loi parmi vous en faveur des ames ſenſibles ? Eſt-il juſte & généreux d'accabler, de déſeſpérer une amante, & de déchirer ſans pitié un cœur dont le ſeul crime eſt de vous aimer ?

Les ſanglots lui coupérent la voix, & Nelſon qui l'en vit ſuffoquée, n'eut pas même le tems d'appeller ſa ſœur. Il ſe hâte de dénouer les rubans qui tenoient ſon ſein à la gêne ; & alors tout ce que la jeuneſſe dans ſa fleur a de charmes, fut dévoilé aux yeux de cet amant paſſionné. La frayeur dont il étoit ſaiſi l'y rendit d'abord inſenſible, mais

lorſque l'Indienne reprenant ſes eſprits & ſe ſentant preſſer dans ſes bras, treſſaillit d'amour & de joie, & qu'en ouvrant ſes beaux yeux languiſſans, elle chercha les yeux de Nelſon : Puiſſances du Ciel, dit-il, ſoutenez moi : toute ma vertu m'abandonne. Vivez, ma chere Coraly. --- Vous voulez que je vive, Nelſon ! vous voulez donc que je vous aime ? --- Non, je ſerois parjure à l'amitié, je ſerois indigne de voir la lumiere, indigne de revoir mon ami. Hélas ! il me l'avoit prédit, & je n'ai pas daigné l'en croire. J'ai trop préſumé de mon cœur. Ayez-en pitié, Coraly, de ce cœur que vous déchirez. Laiſſez-moi vous fuir & me vaincre. Ah ! tu veux ma mort, lui dit-elle en tombant de défaillance à ſes genoux. Nelſon qui croit voir expirer ce qu'il aime, ſe précipite pour l'embraſſer, & ſe retenant tout-à-coup à la vûe de Juliette. Ma ſœur, dit-il, ſecourez-là : c'eſt à moi de mourir. En achevant ces mots il s'éloigne.

Où eſt-il, demanda Coraly en ouvrant les yeux ? Que lui ai-je fait ? Pourquoi me fuir ? Et vous, Juliette, plus cruelle encore, pourquoi me rappeller à la vie ?

Sa douleur redoubla quand elle apprit que Nelſon venoit de partir ; mais la réflexion lui rendit un peu d'eſpoir & de courage. Le trouble & l'attendriſſement que Nelſon n'avoit pu lui diſſimuler, l'effroi dont elle l'avoit vu ſaiſi, les paroles tendres qui lui étoient échappées, & la violence qu'il s'étoit faite pour ſe vaincre & pour s'éloigner, tout lui perſuada qu'elle étoit aimée. S'il eſt vrai, dit-elle, je ſuis heureuſe. Blanford reviendra, je lui avouerai tout ; il eſt trop juſte & trop généreux pour vouloir me tyranniſer. Mais cette illuſion fut bien-tôt diſſipée.

Nelſon reçut à la campagne une lettre de ſon ami qui lui annonçoit ſon retour. J'eſpére, diſoit-il à la fin de ſa lettre, me voir dans trois mois réuni à tout ce que j'aime. Pardonne, mon ami, ſi je t'aſſocie dans mon cœur l'aimable & tendre Coraly. Mon ame fut longtems à toi ſeul, aujourd'hui elle ſe partage. Je t'ai confié le plus doux de mes vœux, & j'ai vu l'amitié applaudir à l'amour. Je fais mon bonheur de l'une & de l'autre; je fais mon bonheur de penſer que par tes ſoins & les ſoins de ta ſœur, je reverrai ma chere pupile, l'eſprit orné de nouvelles connoiſſances, l'ame enrichie de nouvelles vertus, plus aimable s'il eſt poſſible & plus diſpoſée à m'aimer. Ce ſera pour moi la félicité pure de poſſéder en elle un de vos bienfaits.

Liſez cette lettre, écrivoit Nelſon à ſa ſœur, & la faites lire à Coraly. Quelle leçon pour moi! quel reproche pour elle!

C'en eſt fait, dit Coraly, après avoir lu, je ne ſerai jamais à Nelſon; mais qu'il n'exige pas que je ſois à un autre. La liberté de l'aimer eſt un bien auquel je ne puis renoncer. Cette réſolution la ſoutint; & Nelſon dans ſa ſolitude étoit bien plus malheureux qu'elle.

Par quelle fatalité, diſoit-il, ce qui fait le charme de la nature & les délices de tous les cœurs, le bien d'être aimé fait-il mon ſupplice? Que dis je? être aimé! ce n'eſt rien; mais être aimé de ce que j'aime! toucher au bonheur! n'avoir qu'à m'y livrer!..... Ah! tout ce que je puis, c'eſt de fuir: inviolable & ſainte amitié, n'en demande pas davantage. En quel état j'ai vu cette enfant! en quel état je l'ai abandonnée: elle a bien raiſon de le dire: elle eſt eſclave de mes devoirs. Je l'immole comme une victime, & c'eſt à ſes dé-

pens que je ſuis généreux. Il y a donc des vertus qui bleſſent la nature ; & pour être honnête on eſt donc quelquefois obligé d'être injuſte & cruel ! O mon ami, puiſſes tu recueillir le fruit des efforts qu'il m'en coûte, jouir du bien que je te céde, & vivre heureux de mon malheur. Oui, je déſire qu'elle t'aime ; je le déſire, le Ciel m'en eſt témoin ; & de toutes mes peines la plus ſenſible eſt de douter du ſuccès de mes vœux.

Il n'étoit pas poſſible que la nature ſe ſoutînt dans un état ſi violent. Nelſon, après de longs combats, cherchoit le repos ; plus de repos pour lui. Sa conſtance enfin s'épuiſa, & ſon ame découragée tomba dans une langueur mortelle. La foibleſſe de ſa raiſon, l'inutilité de ſa vertu, l'image d'une vie pénible & douloureuſe, le vuide & le néant où tomberoit ſon ame s'il ceſſoit d'aimer Coraly, les maux ſans relâche qu'il avoit à ſouffrir s'il l'aimoit toujours, & plus encore l'idée effrayante de voir, d'envier, de haïr peut être un rival dans ſon fidéle ami, tout lui faiſoit un tourment de la vie, tout le preſſoit d'en abréger le cours. Des motifs plus forts le retinrent. Il n'étoit pas dans les principes de Nelſon qu'un homme, un citoyen pût diſpoſer de ſoi. Il ſe fit une loi de vivre, conſolé d'être malheureux s'il pouvoit encore être utile au monde, mais conſumé d'ennui & de triſteſſe, devenu comme inſenſible à tout.

Le tems marqué pour le retour de Blanford approchoit. Il étoit eſſentiel que tout fût diſpoſé pour lui cacher le mal qu'avoit fait ſon abſence ; & qui réſoudroit Coraly à diſſimuler, ſi ce n'étoit Nelſon ? Il revint donc à Londres, mais languiſſant, abattu, au point d'en être méconnoiſſable. Sa vue accabla de

douleur Juliette, & quelle impreſſion ne fit-elle pas ſur l'ame de Coraly! Nelſon prit ſur lui pour les raſſurer ; mais cet effort même acheva de l'abattre. La fièvre lente qui le conſumoit redoubla ; il fallut céder ; & ce fut alors un nouveau combat entre ſa ſœur & la jeune Indienne. Celle-ci ne vouloit pas quitter le chevet du lit de Nelſon. Elle demandoit inſtamment qu'on agréât ſes ſoins & ſes veilles. On l'éloignoit par pitié pour elle & par ménagement pour lui ; mais elle n'en goûtoit pas d'avantage le repos qu'on vouloit lui rendre. A tous les inſtans de la nuit on la trouvoit errante autour de l'appartement du malade, où immobile ſur le ſeuil de la porte, les larmes aux yeux, l'ame ſur les levres, l'oreille attentive aux bruits les plus légers, qui tous la glaçoient de frayeur.

Nelſon s'apperçut que ſa ſœur ne la lui laiſſoit voir qu'à regret. Ne l'affligez pas, lui dit-il ; cela eſt inutile : la ſévérité n'eſt plus de ſaiſon : c'eſt par la douceur & la patience qu'il faut tâcher de nous guérir.

Coraly, ma bonne amie, lui dit-il un jour qu'ils étoient ſeuls avec Juliette, vous donneriez bien quelque choſe pour me rendre la ſanté, n'eſt-ce pas? -- O Ciel! je donnerois ma vie. -- Vous pouvez me guérir à moins. Nos préjugés ſont peut être injuſtes & nos principes inhumains ; mais l'honnête homme en eſt eſclave. Je ſuis l'ami de Blanford dès l'enfance. Il compte ſur moi comme ſur lui-même, & le chagrin de lui enlever un cœur dont il m'a fait dépoſitaire, creuſe tous les jours mon tombeau. Vous pouvez voir ſi j'exagére. Je ne vous cache pas la ſource du poiſon lent qui me conſume. Vous ſeule pouvez la tarir. Je ne l'exige pas : vous ſerez toujours

libre ; mais on chercheroit vainement un autre remède à mon mal. Blanford arrive. S'il s'apperçoit de votre éloignement pour lui, si vous lui refusez cette main qui sans moi lui étoit accordée, soyez bien sûre que je ne survivrai pas à son malheur & à mes remords. Nos embrassemens seront nos adieux. Consultez-vous ma chere enfant, & si vous voulez que je vive, réconciliez-moi avec moi-même, justifiez moi envers mon ami. Ah ! vivez, & disposez de moi, lui dit Coraly s'oubliant elle-même ; & ces mots désolans pour l'amour, portérent la joie au sein de l'amitié.

Mais, reprit l'Indienne après un long silence, comment puis je me donner à celui que je n'aime pas, le cœur plein de celui que j'aime ? -- Mon enfant, dans une ame honnête le devoir triomphe de tout. En perdant l'espoir d'être à moi, vous en perdez bien-tôt l'idée. Il vous en coûtera sans doute ; mais il y va de ma vie, & vous aurez la consolation de m'avoir sauvé. -- C'est tout pour moi : je me donne à ce prix. Sacrifiez votre victime : elle gémira, mais elle obéira. Vous cependant, Nelson, vous, la vérité même, vous voulez que je me déguise, que j'en impose à votre ami ! M'instruirez-vous dans l'art de feindre ? -- Non, Coraly, la feinte est inutile. Je n'ai pas eu le malheur d'éteindre en vous la reconnoissance, l'estime, la douce amitié ; ces sentimens sont dûs à votre bienfaiteur, & ils suffisent à votre épouse : ne lui en marquez pas d'avantage. Quant à ce penchant qui n'est pas pour lui, vous lui en devez le sacrifice, & non pas l'aveu. Ce qui nuiroit s'il étoit connu, doit demeurer à jamais caché ; & la vérité dangéreuse a le silence pour azile.

Juliette abrégea cette scène trop pénible pour

l'un & pour l'autre. Elle emmena Coraly avec elle, & il n'eſt point de careſſe & d'éloge qu'elle n'employât pour la conſoler. C'eſt ainſi, diſoit la jeune Indienne, avec un ſourire plein d'amertume, que ſur le Gange on flatte la douleur d'une veuve qui va ſe dévouer aux flammes du bucher de ſon époux. On la pare, on la couronne de fleurs, on l'étourdit par des chants de louange. Hélas! ſon ſacrifice eſt bien-tôt conſommé; le mien ſera cruel & durable. Ma bonne amie, je n'ai pas dix huit ans! que de larmes encore à répandre d'ici au moment où mes yeux ſe fermeront pour jamais! cette idée mélancolique fit voir à Juliette une ame abſorbée dans ſa douleur. Il ne s'agiſſoit point de la conſoler, mais de s'affliger avec elle. La complaiſance, la perſuaſion, l'indulgente & ſenſible pitié, tout ce que l'amitié a de plus délicat fut mis en uſage, inutilement.

Enfin, l'on apprend que Blanford arrive; & Nelſon, tout foible & défaillant qu'il eſt, va le recevoir & l'embraſſer au port. Blanford en le voyant ne put diſſimuler ſon étonnement & ſon inquiétude. Raſſure-toi, lui dit Nelſon: j'ai été bien mal; mais ma ſanté revient. Je te revois, & la joie eſt un baume qui va bien-tôt me ranimer. Je ne ſuis pas le ſeul dont la ſanté ſe ſoit reſſentie de ton abſence. Ta pupile eſt un peu changée: l'air de nos climats y peut contribuer Du reſte, elle a fait des progrès ſenſibles: ſon eſprit, ſes talens ſe ſont développés, & ſi l'eſpéce de langueur où elle eſt tombée ſe diſſipe, tu poſſéderas ce qui eſt aſſez rare, une femme en qui la nature ne laiſſe rien à déſirer.

Blanford ne fut donc pas ſurpris de trouver Coraly foible & languiſſante; mais il en fut vivement touché. Il ſemble, dit-il, que le Ciel

ait voulu modérer ma joie, & me punir de l'impatience que mes devoirs me cauſoient loin de vous. Me voilà libre & rendu à moi-même, rendu à l'amour & à l'amitié. Ce mot d'*amour* fit frémir Caroly : Blanford s'apperçut de ſon trouble. Mon ami, lui dit-il, a dû vous préparer à l'aveu que vous venez d'entendre. -- Oui, vos bontés me ſont connues : mais puis-je en approuver l'excès ? -- Voilà un langage qui ſe reſſent de la politeſſe d'Europe : daignez l'oublier avec moi. Naïve & tendre Coraly, j'ai vu le tems où ſi je vous avois dit : Veux tu que l'himen nous uniſſe ? vous m'auriez répondu ſans détour, J'y conſens, ou bien, Je n'y puis conſentir ; uſez de la même franchiſe. Je vous aime Coraly ; mais je vous aime heureuſe : votre malheur feroit le mien. Nelſon tremblant regardoit Coraly & n'oſoit prévoir ſa réponſe. J'héſite, dit-elle à Blanford, par une crainte pareille à la vôtre. Tant que je n'ai vu en vous qu'un ami, qu'un ſecond pere, j'ai dit en moi-même : Il ſera content de ma vénération & de ma tendreſſe ; mais ſi le nom d'époux ſe mêle à des titres déjà ſi ſaints, que n'avez-vous pas droit d'attendre, ai-je de quoi m'acquitter envers vous ? -- Ah ! cette aimable modeſtie eſt digne d'orner tes vertus. Oui, moitié de moi-même, tes devoirs ſont remplis ſi tu réponds à ma tendreſſe. Ton image m'a ſuivi par-tout. Mon ame revoloit vers toi à travers les abîmes qui nous ſéparoient : j'ai appris le nom de Coraly aux échos d'un autre univers. Madame, dit-il à Juliette, pardonnez ſi je vous envie le bonheur de la poſſéder. Il eſt tems bientôt que je veille moi même à une ſanté qui m'eſt ſi précieuſe. Je vous laiſſerai le ſoin de celle de Nelſon : c'eſt un dépôt qui ne m'eſt

C'eſt ainſi que leurs entretiens ne ſervoient qu'à les déſoler. Mais la préſence de Blanford étoit pour eux plus accablante encore. Chaque jour il venoit les entretenir, non pas de ſtérles propos d'amour, mais des ſoins qu'il ſe donnoit pour que dans ſa maiſon tout reſpirât l'agrément & l'aiſance, que tout y prévint les déſirs de ſa femme, & contribuât à ſon bonheur. Si je meurs ſans enfans, diſoit-il, la moitié de mon bien eſt à elle, l'autre moitié eſt à celui qui après moi ſçaura lui plaire de la conſoler & de m'avoir perdu. C'eſt toi Nelſon que cela regarde : on ne vieillit guere au métier que je fais : remplace moi quand je ne ſerai plus. Je n'ai point l'odieux orgueil de vouloir que ma veuve ſoit fidéle à mon ombre. Coraly eſt faite pour embellir le monde & pour enrichir la nature des fruits de ſa fécondité.

Il eſt plus aiſé de concevoir que de décrire la ſituation de nos deux amans. L'attendriſſement & la confuſion étoient les mêmes dans l'un & dans l'autre ; mais il y avoit pour Nelſon une eſpéce de ſoulagement à voir Coraly en de ſi dignes mains, au lieu que les bienfaits & l'amour de Blanford étoient pour elle un tourment de plus. En perdant Nelſon elle eût préféré l'abandon de la nature entiere, aux ſoins, aux bienfaits, à l'amour de tout ce qui n'étoit pas lui. Il fut décidé cependant, de l'aveu même de cette infortunée, qu'il n'y avoit plus à balancer, & qu'il falloit qu'elle ſubît ſon ſort.

Elle fut donc amenée en victime dans cette maiſon, qu'elle avoit cherie comme ſon premier aziſe, & qu'elle redoutoit comme ſon tombeau. Blanford l'y reçoit en ſouveraine ; & ce qu'elle ne peut lui cacher du violent

état de ſon ame, il l'attribue à la timidité ; au trouble qu'inſpire à ſon âge l'approche du lit Nuptial.

Nelſon avoit ramaſſé toutes les forces d'une ame ſtoïque pour ſe préſenter à cette fête avec un viſage ſerein.

On fit la lecture de l'acte que Blanford avoit fait dreſſer. C'étoit d'un bout à l'autre un monument d'amour, d'eſtime & de bienfaiſance. Les larmes coulérent de tous les yeux, & même des yeux de Coraly.

Blanford s'approche reſpectueuſement, & lui tenant la main, Venez, dit-il, ma bien-aimée, donner à ce gage de votre foi, à ce titre du bonheur de ma vie, la ſainteté inviolable dont il doit être revêtu.

Coraly ſe faiſant à elle-même la derniere violence, eut à peine la force d'avancer & de porter la main à la plume. Au moment qu'elle veut ſigner, ſes yeux ſe couvrent d'un nuage ; tout ſon corps eſt ſaiſi d'un tremblement ſoudain ; ſes genoux fléchiſſent : elle alloit tomber ſi Blanford ne l'eût ſoutenue. Interdit, glacé de frayeur, il regarde Nelſon, & il lui voit la pâleur de la mort ſur le viſage. Milady s'étoit précipitée vers Coraly pour la ſecourir. O Ciel, s'écrie Blanford, qu'eſt-ce que je vois ! la douleur, la mort m'environnent. Qu'allois-je faire ? Que m'avez-vous caché ? Ah, mon ami, ſeroit-il poſſible ! Revoyez le jour, ma chere Coraly, je ne ſuis point cruel, je ne ſuis point injuſte ; je ne veux que votre bonheur.

Les femmes qui environnoient Coraly s'empreſſoient à la ranimer ; & la décence obligeoit Nelſon & Blanford à ſe tenir éloignés d'elle. Mais Nelſon demeuroit immobile & les yeux baiſſés comme un criminel. Blanford

vient à lui, le ſerre dans ſes bras. Ne ſuis-je plus ton ami, lui dit il; n'es-tu pas toujours la moitié de moi-même? Ouvre-moi ton cœur, dis-moi ce qui ſe paſſe.... Mais non, ne me dis rien : je ſçais tout. Cette enfant n'a pu te voir, t'entendre, vivre auprès de toi ſans t'aimer. Elle eſt ſenſible, elle a été touchée de ta bonté, de tes vertus. Tu l'as condamnée au ſilence, tu as exigé d'elle qu'elle conſommât le plus douloureux ſacrifice. Ah Nelſon! s'il étoit accompli, quel malheur! Le juſte Ciel ne l'a pas voulu; la nature à qui tu faiſois violence a repris ſes droits. Ne t'en afflige pas : c'eſt un crime qu'elle t'épargne. Oui le dévouement de Coraly étoit le crime de l'amitié. Je l'avoue, répondit Nelſon, en ſe jettant à ſes genoux : j'ai fait ſans le vouloir ton malheur, le mien, celui de cette fille aimable; mais j'atteſte la foi, l'amitié, l'honneur..... Laiſſe-là tes ſermens, interrompit Blanford : ils nous outragent l'un & l'autre. Va, mon ami, pourſuivit-il en le relevant, tu ne ſerois pas dans mes bras, ſi j'avois pu te ſoupçonner d'une honteuſe perfidie. Ce que j'avois prévu eſt arrivé, mais ſans ton aveu. Ce que je viens de voir en eſt la preuve, & cette preuve même eſt inutile : ton ami n'en a pas beſoin. Il eſt certain, reprit Nelſon, que je n'ai à me reprocher que ma préſomption & mon imprudence. Mais c'eſt aſſez, & j'en ſerai puni. Coraly ne ſera point à toi, mais je ne ſerai point à elle. Eſt-ce ainſi que vous répondez à un ami généreux, lui répliqua Blanford d'un ton ferme & ſévére? Vous croyez-vous obligé avec moi à de puériles ménagemens? Coraly ne ſera point à moi, parce qu'elle ne ſeroit point heureuſe avec moi. Mais un mari honnête-homme, que ſans

vous elle auroit aimé, eſt pour elle une perte dont vous êtes la cauſe ; & c'eſt à vous de la réparer. Le contrat eſt dreſſé, l'on va changer les noms ; mais j'exige que les articles reſtent. Ce que je donnois à Coraly en qualité d'époux, je lui donne en qualité d'ami, ou ſi vous voulez en qualité de pere. Nelſon, ne me faites pas rougir par un refus humiliant. Je ſuis confondu, & ne ſuis point ſurpris, lui dit Nelſon, de cette généroſité qui m'accable. C'eſt à moi d'y ſouſcrire avec confuſion & de la révérer en ſilence. Si je ne ſçavois pas combien le reſpect ſe concilie avec l'amitié, je n'oſerois plus vous nommer mon ami.

Pendant cet entretien Coraly étoit revenue à elle-même, & revoyoit avec frayeur la lumiere qui lui étoit rendue. Quelle fut ſa ſurpriſe & la révolution qui tout-à coup ſe fit dans ſon ame ! Tout eſt connu, tout eſt pardonné, lui dit Nelſon en l'embraſſant ; tombez aux pieds de notre bienfaiteur : c'eſt de ſa main que je reçois la vôtre. Coraly voulut ſe répandre en actions de graces ; vous êtes un enfant, lui dit Blanford : il falloit me tout avouer. N'en parlons plus ; mais n'oublions jamais qu'il eſt des épreuves, auxquelles la vertu même fait bien de ne pas s'expoſer.

LE MISANTROPE

CORRIGÉ.

ON ne corrige point le naturel, me dira-t-on, & j'en conviens ; mais entre mille accidens combinés qui compoſent un caractere, quel œil aſſez fin démêlera ce naturel indélébile ? Et combien de vices & de travers on attribue à la nature, qu'elle ne ſe donna jamais ? Telle eſt dans l'homme la haine des hommes : c'eſt un caractere factice, un perſonnage qu'on prend par humeur & qu'on garde par habitude ; mais dans lequel l'ame eſt à la gêne, & dont elle ne demande qu'à ſe délivrer. Ce qui arriva au Miſantrope que nous a peint Moliere, en eſt un exemple ; & l'on va voir comme il fut ramené.

Alceſte mécontent, comme vous ſçavez, de ſa maîtreſſe & de ſes juges, déteſtant la ville & la cour, & réſolu à fuir les hommes, ſe retira bien loin de Paris, dans les Voges, près de Laval, & ſur les bords de la Vologne. Cette riviere, dont les coquillages renferment la perle, eſt encore plus précieuſe par la fertilité qu'elle donne à ſes bords. Le vallon qu'elle arroſe eſt une belle prairie, d'un côté s'élevent de riantes colines, ſemées de bois & de hameaux ; de l'autre s'étendent en plaine de vaſtes champs couverts de moiſſons. C'eſt-là qu'Alceſte étoit allé vivre oublié de la nature entiere. Libre de ſoins & de voir, tout à lui-même, & enfin délivré du ſpectacle odieux du monde, il reſpiroit, il louoit le Ciel d'avoir rompu tous ſes liens. Quelques études, beau-

cela qui eſt charmant. Il y aura bien du malheur ſi celles-là manquent de maris ! Le dernier tette encore ; mais le petit compere ſera robuſte & vigoureux. Croiriez-vous bien qu'il bat ſes ſœurs quand elles veulent baiſer leur mere ? Il a toujours peur qu'on ne vienne le détacher du teton. -- Tout cela eſt donc bien heureux. ? -- Heureux ? Je le crois. Il faut voir la joie, quand je reviens du labourage. On diroit qu'ils ne m'ont vu d'un an : je ne ſçais auquel entendre. Ma femme eſt à mon cou, mes filles dans mes bras ; mon aîné me ſaiſit les jambes, & il n'y a pas juſqu'au petit Jeannot, qui ſe roulant ſur le lit de ſa mere, me tend ſes petites mains ; & moi je ris, & je pleure, & je les baiſe ; car tout cela m'attendrit. -- Je le crois. -- Vous devez le ſentir, car ſans doute vous êtes pere. -- Je n'ai pas ce bonheur. -- Tant pis : il n'y a que cela de bon. -- Et comment vivez vous ? -- Fort bien : d'excellent pain, de bon laitage, & des fruits de notre verger. Ma femme, avec un peu de lard, fait une ſoupe aux choux dont le Roi mangeroit. Nous avons encore les œufs de nos poules ; & le Dimanche nous nous régalons & nous buvons un petit coup de vin. - Oui, mais quand l'année eſt mauvaiſe ? -- On s'y eſt attendu, & l'on vit doucement de ce qu'on a épargné dans la bonne. -- Il y a encore la rigueur du temps, le froid, la pluie, les chaleurs que vous avez à ſoutenir. -- On s'y accoutume ; & ſi vous ſçaviez quel plaiſir on a de venir le ſoir reſpirer le frais après un jour d'Eté ; ou d'hiver, ſe dégourdir les mains au feu d'une bonne bourée, entre ſa femme & ſes enfans ! & puis on ſoupe de bon appétit, & on ſe couche ; & croyez-vous qu'on ſe ſouvienne du mauvais temps ? Quelquefois

ma femme me dit : Mon bon-homme, entends-tu le vent & l'orage ? Ah, ſi tu étois dans les champs ! -- Je n'y ſuis pas, je ſuis avec toi, lui dis-je ; & pour l'en aſſurer, je la preſſe contre mon ſein. Allez, Monſieur, il y a bien du beau monde qui ne vit pas auſſi content que nous. -- Et les impôts ? -- Nous les payons gaiement : il le faut bien. Tout le pays ne peut pas être noble. Celui qui nous gouverne & celui qui nous juge ne peuvent pas venir labourer. Ils font notre beſogne ; nous faiſons la leur ; & chaque état, comme on dit, a ſes peines. Quelle équité, dit le Miſantrope ! voilà en deux mots toute l'économie de la ſociété primitive. O nature ! il n'y a que toi de juſte : c'eſt dans ton inculte ſimplicité qu'on trouve la ſaine raiſon. Mais en payant ſi bien le tribut, ne donnez-vous pas lieu de vous charger encore ? -- Nous en avions peur autrefois ; mais Dieu-merci, le Seigneur du lieu nous a ôté cette inquiétude. Il fait l'office de notre bon Roi : il impoſe, il reçoit lui-même, & au beſoin il fait les avances. Il nous ménage comme ſes enfans. -- Et quel eſt-il ce galant homme ? -- Le Vicomte de Laval. Il eſt aſſez connu : tout le pays le conſidére. -- Réſide-t'il dans ſon château ? -- Il y paſſe huit mois de l'année. -- Et le reſte ? -- à Paris, je crois. -- Voit-il du monde ? -- Les Bourgeois de Bruyeres, quelquefois auſſi nos vieillards qui vont manger ſa ſoupe & cauſer avec lui. -- Et de Paris, n'amene-t il perſonne ? -- Perſonne que ſa fille. -- Il a bien raiſon. Et à quoi s'occupe-t'il ? -- A nous juger, à nous accorder, à marier nos enfans, à maintenir la paix dans les familles, à les aider quand les tems ſont mauvais. Je veux, dit Alceſte, aller voir ſon village : cela doit être intéreſſant.

Il fut ſurpris de trouver les chemins, même les chemins de traverſe, bordés de hayes, & tenus avec ſoin ; mais ayant rencontré des gens occupés à les applanir, Ah, dit-il, voilà les corvées. Les corvées ! reprit un vieillard qui préſidoit à ces travaux, on ne les connoît point ici : ces gens-là ſont payés : l'on ne contraint perſonne. Seulement, s'il vient au village un vagabond, un fainéant, on me l'envoie, & s'il veut du pain, il en gagne : ou il en va chercher ailleurs. -- Et qui a établi cette heureuſe police ? -- Notre bon Seigneur, notre pere à tous. -- Et les fonds de cette dépenſe, qui les fait ? -- La communauté ; & comme elle s'impoſe elle-même, il n'arrive pas ce qu'on voit ailleurs, que le riche s'exempte à la charge du pauvre.

Alceſte redoubla d'eſtime pour l'homme ſage & bienfaiſant qui gouvernoit ce petit peuple. Qu'un Roi ſeroit puiſſant, diſoit-il, & qu'un Etat ſeroit heureux, ſi tous les grands propriétaires ſuivoient l'exemple de celui-ci ! Mais Paris abſorbe & les biens & les hommes : il dépouille, il envahit tout.

Le premier coup d'œil du village lui préſenta l'image de l'aiſance & de la ſanté. Il entre dans un bâtiment ſimple & vaſte, dont la ſtructure a l'apparence d'un édifice public, & il y trouve une foule d'enfans, de femmes ; de vieillards occupés à des travaux utiles. L'oiſiveté n'étoit permiſe qu'à l'extrême foibleſſe. L'enfance, preſqu'au ſortir du berceau, prenoit l'habitude & le goût du travail, & la vieilleſſe au bord de la tombe, y exerçoit encore ſes tremblantes mains. La ſaiſon où la terre ſe repoſe raſſembloit à l'attelier les hommes vigoureux, & alors la navette, la ſcie & la hache donnoient aux productions de la

nature une nouvelle valeur. Je ne m'étonne pas, dit Alceſte, que ce peuple ſoit exempt de vices & de beſoins : il eſt laborieux & ſans ceſſe occupé. Il demanda comment l'attelier s'étoit établi. Notre bon Seigneur, lui dit-on, en a fait les avances. C'étoit peu de choſe d'abord, & tout ſe faiſoit à ſes riſques, à ſes frais & à ſon profit ; mais après s'être bien aſſuré qu'il y avoit de l'avantage, il nous a cédé l'entrepriſe : il ne ſe mêle plus que de la protéger ; & tous les ans il donne au village les inſtrumens de quelqu'un de nos arts : c'eſt le préſent qu'il fait à la premiere nôce qui ſe célébre dans l'année. Je veux voir cet homme-là, dit Alceſte, ſon caractere me convient.

Il s'avance dans le village, & il remarque une maiſon où l'on va & vient avec inquiétude. Il demande la cauſe de ces mouvemens ; on lui dit que le chef de cette famille eſt à l'extrêmité. Il entre, & il voit un vieillard qui d'un œil expirant, mais ſerein, ſemble dire adieu à ſes enfans, qui fondent en larmes autour de lui. Il diſtingue au milieu de la foule un homme attendri, mais moins affligé, qui les encourage & qui les conſole. A ſon habit ſimple & ſérieux, il le prend pour le Médecin du village. Monſieur, lui dit-il, ne vous étonnez pas de voir ici un inconnu. Ce n'eſt point une oiſive curioſité qui m'améne. Ces bonnes gens peuvent avoir beſoin de ſecours dans un moment ſi triſte ; & je viens.... Monſieur, lui dit le Vicomte, mes payſans vous rendent grace ; j'eſpére, tant que je vivrai, qu'ils n'auront beſoin de perſonne ; & ſi l'argent pouvoit prolonger les jours d'un homme juſte, ce digne pere de famille ſeroit rendu à ſes enfans. Ah, Monſieur, dit Alceſte,

en reconnoiſſant Monſieur de Laval à ce langage, pardonnez une inquiétude que je ne devois point avoir. Je ne m'offenſe point, reprit Monſieur de Laval, qu'on me diſpute une bonne œuvre; mais puis je ſçavoir qui vous êtes & ce qui vous améne ici? Au nom d'Alceſte il ſe rappella ce cenſeur de l'humanité dont la rigueur étoit connue; mais ſans en être intimidé, Monſieur, lui dit-il je ſuis fort aiſe de vous avoir dans mon voiſinage, & ſi je puis vous être bon à quelque choſe, je vous ſupplie de diſpoſer de moi.

Alceſte alla voir M. de Laval, & il en fut reçu avec cette honnêteté ſimple & ſérieuſe qui n'annonce ni le beſoin ni le déſir de ſe lier. Voilà, dit-il, un homme qui ne ſe livre pas. Je l'en eſtime davantage. Il félicita M. de Laval ſur les agrémens de ſa ſolitude. Vous venez vivre ici, lui dit-il, loin des hommes, & vous avez bien raiſon de les fuir! -- Moi, Monſieur! je ne fuis point les hommes. Je n'ai ni la foibleſſe de les craindre, ni l'orgueil de les mépriſer, ni le malheur de les haïr. Cette réponſe tomboit ſi juſte qu'Alceſte en fut déconcerté. Mais il voulut ſoutenir ſon début, & il commençoit la ſatyre du monde. J'ai vécu dans le monde comme un autre, lui dit M. de Laval, & je n'ai pas vu qu'il fût ſi méchant. Il y a des vices & des vertus, du bien & du mal, je l'avoue; mais la nature eſt ainſi mêlée: il faut ſçavoir s'en accommoder. Ma foi, dit Alceſte, dans ce mêlange le bien eſt ſi peu de choſe, & le mal domine à tel point, que celui-ci étouffe l'autre. Hé, Monſieur, reprit le Vicomte, ſi l'on ſe paſſionnoit ſur le bien comme ſur le mal, qu'on mît la même chaleur à le publier, & qu'il y eût des affiches pour les bons exemples, comme il y en a pour les mau-

vais, doutez-vous que le bien n'emportât la balance? Mais la reconnoiſſance parle ſi bas, & la plainte déclame ſi haut, qu'on n'entend plus que la derniere. L'eſtime & l'amitié ſont communément modérées dans leurs éloges: elles imitent la modeſtie des gens de bien en les louant; au lieu que le reſſentiment & l'injure exagérent tout à l'excès. Ainſi l'on n'entrevoit le bien que par un milieu qui le diminue, & l'on voit le mal à travers une vapeur qui le groſſit.

Monſieur, dit Alceſte au Vicomte, vous me faites déſirer de penſer comme vous; & quand j'aurois pour moi la triſte vérité, votre erreur ſeroit préférable. — Hé oui ſans doute: l'humeur n'eſt bonne à rien. Le beau rôle à jouer pour un homme, que de ſe dépiter comme un enfant, & que d'aller ſeul dans un coin, bouder tout le monde; & pourquoi? Pour les démêlés du cercle où l'on vit: comme ſi la nature entiere étoit complice & reſponſable des torts dont nous ſommes bleſſés! -- Vous avez raiſon, dit Alceſte: il ſeroit injuſte de rendre les hommes ſolidaires; mais combien de griefs n'a t'on pas à leur reprocher en commun? Croyez, Monſieur, que ma prévention a des motifs ſérieux & graves. Vous me rendrez juſtice quand vous me connoîtrez. Permettez-moi de vous voir ſouvent. Souvent, cela eſt difficile, dit le Vicomte: je ſuis fort occupé; & ma fille & moi nous avons nos études qui nous laiſſent peu de loiſirs; mais quelquefois, ſi vous voulez, nous jouirons du voiſinage, à notre aiſe & ſans nous gêner: car le privilége de la campagne c'eſt de pouvoir être ſeul quand on veut.

Cet homme-ci eſt rare dans ſon eſpéce, diſoit Alceſte en s'en allant. Et ſa fille qui nous

écoutoit avec l'air d'une vénération ſi tendre pour ſon pere ? Cette fille élevée ſous ſes yeux, accoutumée à une vie ſimple, à des mœurs pures & à des plaiſirs innocens, fera une femme eſtimable ou je ſuis bien trompé ; à moins, reprit-il, qu'on ne l'égare dans ce Paris où tout ſe perd.

Si l'on ſe peint la délicateſſe & le ſentiment perſonnifiés, on a l'idée de la beauté d'Urſule. (C'étoit ainſi qu'on appelloit Mademoiſelle de Laval.) Sa taille étoit celle que l'imagination donne à la plus jeune des graces. Elle avoit dix-huit ans accomplis, & à la fraîcheur, à la régularité de ſes charmes, on voyoit que la nature venoit d'y mettre la derniere main. Dans le calme les lys de ſon ſein dominoient ſur les roſes ; mais à la plus légére émotion de ſon ame les roſes effaçoient les lys. C'étoit peu d'avoir le coloris des fleurs, ſa peau en avoit la fineſſe & ce duvet ſi doux, ſi velouté que rien encore n'avoit terni. Mais c'eſt dans les traits du viſage d'Urſule que mille agrémens variés ſans ceſſe, ſe développoient ſucceſſivement. Dans ſes yeux, tantôt une langueur modeſte, une timide ſenſibilité ſembloit émaner de ſon ame & s'exprimer par ſes regards ; tantôt une ſévérité noble, & impoſante avec douceur, en modéroit l'éclat touchant ; & l'on y voyoit dominer tour à tour la ſévére décence, la craintive pudeur, la vive & tendre volupté. Sa voix & ſa bouche étoient de celles qui embelliſſent tout ; ſes lévres ne pouvoient ſe remuer ſans déceler de nouveaux attraits ; & lorſqu'elle daignoit ſourire ſon ſilence même étoit ingénieux. Rien de plus ſimple que ſa parure, & rien de plus élégant. A la campagne, elle laiſſoit croître ſes cheveux d'un blond cendré de

la plus douce teinte, & des boucles que l'art ne tenoit point captives, flottoient au tour de ſon cou d'ivoire, & ſe rouloient ſur ſon beau ſein.

Le Miſantrope lui avoit trouvé l'air le plus honnête, & le maintien le plus décent. Ce ſeroit dommage, diſoit-il, qu'elle tombât en de mauvaiſes mains: il y a de quoi faire une femme accomplie. En vérité, plus j'y penſe, & plus je m'applaudis d'avoir ſon pere pour voiſin: c'eſt un homme droit, un galant homme: je ne lui crois pas l'eſprit bien juſte; mais il a le cœur excellent.

Quelques jours après, M. de Laval en ſe promenant lui rendit ſa viſite; & Alceſte lui parla du plaiſir qu'il devoit avoir de faire des heureux. C'eſt un bel exemple, ajouta-t'il, & à la honte des hommes un exemple bien rare! Combien de gens plus riches & plus puiſſans que vous, ne ſont qu'un fardeau pour les peuples! Je ne les excuſe ni ne les blâme tous, répondit M. de Laval. Pour faire le bien, il faut le pouvoir, & quand on le peut il faut ſçavoir s'y prendre. Et ne croyez pas qu'il ſoit ſi facile de parvenir à l'opérer. Il ne ſuffit pas d'être aſſez habile; il faut encore être aſſez heureux: Il faut trouver à manier des eſprits juſtes, ſenſés, dociles; & l'on a ſouvent beſoin de beaucoup d'adreſſe & de patience pour amener le peuple, naturellement défiant & craintif, à ce qui lui eſt avantageux. Vraiment, dit Alceſte, c'eſt l'excuſe qu'on donne; mais la croyez-vous bien ſolide? Et les obſtacles que vous avez vaincus, ne peut on pas auſſi les vaincre? J'ai été, dit M. de Laval, ſollicité par l'occaſion & ſecondé par les circonſtances. Ce peuple, nouvellement conquis, ſe croyoit perdu ſans reſſource; & dès que

je lui ai tendu les bras, ſon déſeſpoir l'y a précipité. A la merci d'une impoſition arbitraire, il en avoit conçu tant d'effroi, qu'il aimoit mieux ſouffrir le vexations que d'annoncer un peu d'aiſance. Les frais de la levée agravoient l'impôt; ces bonnes gens en étoient excédés; & la miſere étoit l'azile où les jettoit le découragement. En arrivant ici j'y trouvai établie cette maxime déſolante & deſtructive des campagnes: *Plus nous travaillerons, plus nous ſerons foulés.* Les hommes n'oſoient être laborieux, les femmes trembloient de devenir fécondes. Je remontai à la ſource du mal. Je m'adreſſai à l'homme préposé pour la perception du tribut. Mr., lui dis je, mes vaſſaux gémiſſent ſous le poids des contraintes: je ne veux plus en entendre parler. Voyons ce qu'ils doivent encore de l'impoſition de l'année; je viens ici pour les acquitter. Monſieur, me répondit le Receveur, cela ne ſe peut pas. Pourquoi donc, lui dis-je? -- Ce n'eſt pas la régle. -- Quoi! la regle n'eſt-elle pas de payer au Roi le tribut qu'il demande? de le payer au moins des frais poſſible, & avec le moins de délai? -- Oui, dit-il, c'eſt le compte du Roi; mais ce n'eſt pas le mien. Et où en ſerois-je ſi l'on payoit comptant? Les frais ſont les droits de ma charge. A une ſi bonne raiſon je n'avois point de réplique; & ſans inſiſter, j'allai voir l'Intendant. Je vous demande deux graces, lui dis-je: l'une, qu'il me ſoit permis tous les ans de payer la Taille pour mes vaſſaux; l'autre que leur rôle n'éprouve que les variations de la taxe publique. J'obtins ce que je demandois.

Mes enfans, dis je à mes payſans que j'aſſemblai à mon arrivée, je vous annonce que c'eſt dans mes mains que vous dépoſerez la

l'avenir le juſte tribut que vous devez au Roi. Plus de vexations, plus de frais. Tous les dimanches, au banc la Paroiſſe, vos femmes viendront m'apporter leurs épargnes, & inſenſiblement vous ſerez acquittés. Travaillez, cultivez vos biens, faites-les valoir au centuple; que la terre vous enrichiſſe; vous n'en ſerez pas plus chargés: je vous en réponds, moi qui ſuis votre pere. Ceux qui manqueront, je les aiderai: & quelques journées de la morte ſaiſon, employées à mes travaux, me rembourſeront mes avances.

Ce plan fut agréé, & nous l'avons ſuivi. Nos ménageres ne manquent pas de m'apporter leur petite offrande. En la recevant, je les encourage, je leur parle de notre bon Roi; elles s'en vont les larmes aux yeux: ainſi, j'ai fait un acte d'amour de ce qu'ils regardoient avant moi comme un acte de ſervitude.

Les corvées eurent leur tour, & l'Intendant qui les déteſtoit & qui ne ſçavoit comment y remédier, fut enchanté du moyen que j'avois pris pour en exempter mon village.

Enfin comme il y avoit ici bien du tems ſuperflu & des mains inutiles, j'ai établi l'atelier que vous avez pu voir. C'eſt le bien de la communauté: elle l'adminiſtre ſous mes yeux; chacun y travaille à la tâche; mais ce travail n'eſt pas aſſez payé pour détourner de celui des campagnes. Le cultivateur n'y employe que le tems qui ſeroit perdu. Le profit qu'on en tire eſt un fond qui s'emploie à contribuer à la milice & aux frais des travaux publics. Mais un avantage plus précieux de cet établiſſement, c'eſt d'avoir fait naître des hommes. Lorſque les enfans ſont à charge, on n'en fait qu'autant qu'on en peut nourrir; mais, dès qu'au ſortir du berceau, ils peuvent ſe

nourrir eux mêmes, la nature ſe livre à ſon attrait ſans réſerve & ſans inquiétude. On cherche des moyens de population; il n'en eſt qu'un: c'eſt la ſubſiſtance, l'emploi des hommes. Comme ils ne naiſſent que pour vivre, il faut leur aſſurer de quoi vivre en naiſſant.

Rien de plus ſage que vos principes, rien de plus vertueux que vos ſoins; mais avouez, reprit le Miſantrope, que ce bien, tout important qu'il eſt, n'eſt pas d'une difficulté qui décourage ceux qui l'aiment; & que s'il y avoit des hommes comme vous..... -- Dites plutôt s'ils étoient placés. J'ai eu pour moi les circonſtances, & c'eſt de-là que tout dépend. On voit le bien, on l'aime, on le veut; mais les obſtacles naiſſent à chaque pas. Il n'en faut qu'un pour l'empêcher; & au lieu d'un il s'en éléve mille. J'étois ici fort à mon aiſe: pas un homme en crédit n'étoit intéreſſé au mal que j'avois à détruire; & combien peu s'en eſt-il fallu que je n'aie pu y remédier? Suppoſez qu'au lieu d'un Intendant traitable, il m'eût fallu voir, perſuader, fléchir un homme abſolu, jaloux de ſon pouvoir, entier de ſes opinions, ou dominé par les conſeils de ſes Prépoſés ſubalternes; rien de tout ceci n'avoit lieu: on m'eût dit de ne pas m'en mêler, & de laiſſer aller les choſes. Voilà comme la bonne volonté reſte ſouvent infructueuſe de la part des gens de bien. Je ſçais que vous n'y croyez guére; mais il y a dans vos préventions plus d'humeur que vous ne penſez.

Alceſte vivement affecté de ce reproche, de la part d'un homme dont l'eſtime étoit pour lui d'un ſi grand prix, tâcha de ſe juſtifier. Il lui parla du procès qu'il avoit perdu, de la coquette qui l'avoit trahi, & de tous les ſujets de plainte qu'il croyoit avoir contre l'humanité.

En effet, lui dit le Vicomte, voilà bien de quoi se fâcher! Vous allez choisir entre mille femmes une étourdie qui s'amuse & qui vous joue, comme de raison; vous prenez au plus grave cet amour dont elle fait un badinage; à qui la faute? & quand elle auroit tort, toutes les femmes lui ressemblent-elles? Quoi! parce qu'il y a des fripons parmi les hommes, en sommes-nous pour cela moins honnêtes gens vous & moi? Dans l'individu qui vous nuit vous haïssez l'espéce! Il y a de l'humeur, mon voisin, il y a de l'humeur, convenez-en.

Vous avez perdu un procès que vous croyiez juste; mais un plaideur, s'il est de bonne foi, ne croit-il pas toujours avoir la bonne cause? Etes-vous seul plus désintéressé, plus infaillible que vos juges? Et s'ils ont manqué de lumieres sont-ils criminels pour cela? Moi, Monsieur, quand je vois des hommes se dévouer à un état qui a beaucoup de peines & très-peu d'agrémens, qui impose aux mœurs toute la gêne des plus austères bienséances, qui demande une application sans relâche, un recueillement sans dissipation, ou le travail n'a aucun salaire, ou la vertu même est presque sans éclat; quand je les vois environnés du luxe & des plaisirs d'une ville opulente, vivre retirés, solitaires, dans la frugalité, la simplicité, la modestie des premiers âges, je regarde comme un sacrilége l'injure faite à leur équité. Or, telle est la vie de la plûpart des juges que vous accusez si légérement. Ce ne sont pas quelques étourdis, que vous voyez voltiger dans le monde, qui réglent la balance des loix. En attendant qu'ils soient devenus sages, ils ont du moins la pudeur de se taire devant de sages consommés. Ceux-ci se trompent quelquefois sans doute, parce qu'ils ne sont

pas des anges ; mais ils ſont moins hommes que nous ; & je ne me perſuaderai jamais qu'un vieillard vénérable, qui dès le point du jour, ſe traîne au palais d'un pas chancelant, y va commettre une injuſtice.

A l'égard de la Cour, il y a tant d'intérêts ſi compliqués & ſi puiſſans, qui ſe croiſent & ſe combattent, qu'il eſt naturel que les hommes y ſoient plus paſſionnés & plus méchans qu'ailleurs. Mais ni vous ni moi n'avons paſſé par ces grandes épreuves de l'ambition & de l'envie, & il n'a tenu peut-être qu'à très-peu de choſe, que nous n'ayons été, comme tant d'autres, de faux amis & d'indignes flatteurs. Croyez moi, Monſieur, peu de gens ont le droit de faire la police du monde.

Tous les honnêtes gens ont ce droit-là, dit Alceſte, & s'ils venoient à ſe liguer, les méchans n'auroient pas dans le monde tant d'audace & tant de crédit. Quand cette ligue ſe formera, dit M. de Laval en s'en allant, nous nous y enrôlerons tous deux Juſques-là, mon voiſin, je vous conſeille de faire ſans bruit, dans votre petit coin, le plus de bien que vous pourrez, en prenant pour régle l'amour des hommes, & en réſervant la haine pour de triſtes exceptions.

C'eſt bien dommage, dit Alceſte quand M. de Laval fut parti, que la bonté ſoit toujours accompagnée de foibleſſe, tandis que la méchanceté a tant de force & de vigueur ! C'eſt bien dommage, dit M. de Laval, que cet honnête homme ait pris un travers qui le rend inutile à lui même & aux autres ! Il a de la droiture, il aime la vertu ; mais la vertu n'eſt qu'une chimére ſans l'amour de l'humanité. Ainſi tous deux en s'eſtimant, étoient mécontens l'un de l'autre.

Un incident assez singulier mit Alceste encore plus mal à son aise avec M. de Laval. Le Baron de Blonzac, franc Gascon, homme d'honneur, mais avantageux & Misantrope à sa maniere, avoit épousé une Chanoinesse de Remiremont, parente du Vicomte. Sa garnison étoit en Lorraine. Il vint voir M. de Laval; & soit pour s'amuser, soit pour corriger deux Misantropes l'un par l'autre, M. de Laval voulut les mettre aux prises. Il envoya prier Alceste à dîner.

Entre hommes, les propos de table roulent assez souvent sur la politique; & le Gascon, dès la soupe, se mit à fronder & à boire d'autant. Je ne m'en cache point, disoit-il : j'ai pris le monde en aversion. Je voudrois être à deux mille lieues de mon pays, & à deux mille ans de mon siécle. C'est le pays des comperes & des commeres; c'est le siécle des passe-droits. L'intrigue & la faveur ont fait les parts, & n'ont oublié que le mérite. Qui fait sa cour obtient toutes les graces, & qui fait son devoir n'a rien. Moi, par exemple, qui n'ai jamais sçu que marcher où l'honneur m'appelle & me battre comme un soldat, je suis connu de l'ennemi; mais au diable si le Ministere ni la Cour sçavent que j'existe. S'ils entendoient parler de moi, ils me prendroient pour un de mes ayeux; & quand on leur dira qu'un boulet de canon m'aura escamoté la tête, ils demanderont, je gage, s'il y avoit encore des Blonzacs. Que ne vous montrez-vous, lui dit M. de Laval? Il ne faut pas se laisser oublier. -- Hé vraiment, M. le Vicomte, je me montre un jour de bataille. Est-ce à Paris que sont les drapeaux?

Comme il parloit ainsi, on apporte à M. de Laval des lettres de Paris. Il demande à les

lire, pour ſçavoir, dit-il, s'il y a quelque choſe de nouveau; & l'une de ces lettres lui annonce que le commandement d'une citadelle qu'il ſollicitoit pour M. de Blonzac à ſon inſçu, vient de lui être accordé. Tenez, lui dit-il, voilà qui vous regarde. Blonzac lut, treſſaillit de joie, & vint embraſſer le Vicomte; mais après la ſortie qu'il avoit faite, il n'oſoit dire ce qui lui arrivoit. Alceſte croyant trouver en lui un ſecond, ne manqua pas de le provoquer. Hé bien, dit-il, voilà un exemple des injuſtices qui me révoltent: un homme de naiſſance, un bon militaire, après avoir ſervi l'Etat, reſte oublié, ſans récompenſe: & qu'on me diſe que tout va bien. Mais, reprit Blonzac, il faut être juſte: tout ne va pas auſſi mal qu'on le dit. Les récompenſes ſe font un peu attendre; mais elles viennent avec le tems. Ce n'eſt pas la faute du Miniſtere s'il y a plus de ſervices rendus qu'il n'y a de graces à répandre, & dans le fond il y fait ce qu'il peut. Alceſte fut un peu ſurpris de ce changement de langage, & du ton d'apologiſte que prit Blonzac le reſte du dîner. C'a, dit le Vicomte, pour vous mettre d'accord, buvons à la ſanté de M. le Commandant; & il publia ce qu'il venoit d'apprendre. Je demande pardon à Monſieur, dit Alceſte, d'avoir inſiſté ſur ſes plaintes: je ne ſçavois pas les raiſons qu'il avoit de ſe rétracter. --- Moi! dit Blonzac, je n'ai point de rancune, & je reviens comme un enfant. Vous voyez, reprit M. de Laval, qu'un Miſantrope ſe ramene. Oui, réplique Alceſte avec vivacité, quand il régle ſes ſentimens ſur ſon intérêt perſonnel. Hé, Monſieur, dit Blonzac, connoiſſez-vous quelqu'un qui ſe paſſionne pour ce qui ne le touche ni de près ni de loin? Tout ce qui

intéreſſe l'humanité, reprit Alceſte, touche de près un homme vertueux; & ne doutez pas qu'il ne s'en trouve d'aſſez amis de l'ordre, pour haïr le mal comme mal, ſans aucun rapport à eux-mêmes. Je le croirai, répliqua le Gaſcon, quand je verrai quelqu'un s'inquiéter de ce qui ſe paſſe à la Chine; mais tant qu'on ne s'affligera que du mal dont on ſe reſſent, ou dont on peut ſe reſſentir, je croirai qu'on penſe à ſoi-même, en ayant l'air de s'occuper des autres. Pour moi, je ſuis de bonne foi: je ne me ſuis jamais donné pour l'avocat des mécontens. C'eſt à chacun à plaider ſa cauſe. Je me ſuis plaint quand j'avois à me plaindre: je fais ma paix avec le monde, ſitôt que j'ai à m'en louer.

Autant la ſcéne de Blonzac avoit impatienté Alceſte, autant elle avoit réjoui M. de Laval & ſa fille. Voilà, diſoient-ils, une bonne leçon qu'a reçue notre Miſantrope.

Soit confuſion, ſoit ménagement, il fût quelques jours ſans les voir. Il revint pourtant une après-midi. Le Vicomte étoit au village: ce fut Mademoiſelle de Laval qui le reçut; & en ſe voyant ſeul avec elle, il lui prit un ſaiſiſſement qu'il eut peine à diſſimuler.

Nous n'avons pas eu l'honneur de vous voir, lui dit-elle, depuis la viſite de M. de Blonzac; que dites-vous de ce perſonnage? --- Mais c'eſt un homme comme un autre. -- Pas tant comme un autre: il parle à cœur ouvert, il dit ce que les autres cachent; & cette franchiſe fait, ce me ſemble, un caractere aſſez ſingulier. --- Oui, Mademoiſelle, la franchiſe eſt rare; & je ſuis bien aiſe de voir qu'à votre âge vous en êtes perſuadée. Vous aurez ſouvent beſoin de vous en ſouvenir, je vous en avertis. Ah! dans quel monde

vous allez tomber? M. le Vicomte l'excuſe de ſon mieux : ſa belle ame fait au reſte des hommes l'honneur d'en juger d'après elle ; mais ſi vous ſçaviez combien la plûpart ſont dangereux & haïſſables ! Vous, par exemple, dit Urſule en ſouriant, vous avez bien à vous en plaindre, n'eſt-ce pas ? -- Epargnez-moi de grace, & ne m'attribuez pas les perſonnalités de M. de Blonzac. Je penſe comme lui à certains égards ; mais nos motifs ne ſont pas les mêmes. --- Je le crois ; mais expliquez-moi ce que je ne puis concevoir. Le vice & la vertu, m'a-t'on dit, ne ſont que des rapports. L'un eſt vice parce qu'il nuit aux hommes ; l'autre eſt vertu par le bien qu'elle fait. -- Préciſément. -- Haïr le vice, aimer la vertu, ce n'eſt donc que s'intéreſſer aux hommes, & pour s'y intéreſſer il faut les aimer. Comment pouvez-vous à la fois vous y intéreſſer & les haïr ? --- Je m'intéreſſe aux gens de bien que j'aime, & je déteſte les méchans qui nuiſent aux gens de bien : mais les gens de bien ſont en petit nombre, & le monde eſt plein de méchans. --- Nous y voilà. Votre haine au moins ne s'étend pas ſur tous les hommes. Mais croyez-vous que ceux que vous aimez ſoient par-tout en ſi petit nombre ? Faiſons enſemble un voyage en idée. Le voulez-vous bien ? -- Aſſurément. --- D'abord, dans les campagnes, n'êtes-vous pas perſuadé qu'il y a des mœurs, & ſinon des vertus, au moins de la ſimplicité, de la bonté, de l'innocence ? -- Il y a auſſi communément de la défiance & de la ruſe. -- Hélas je conçois aiſément ce que mon pere a dit plus d'une fois que la ruſe & la défiance ſont le partage de la foibleſſe. On les trouve dans les villageois, comme dans les femmes, & dans les enfans. Ils ont tout à craindre ; ils s'échap-

pent, ils ſe défendent comme ils peuvent ; & c'eſt le même inſtinct qu'on remarque dans la plûpart des animaux. Oui, dit Alceſte, & cela même fait la ſatyre des animaux cruels & raviſſans dont ils ont à ſe garantir. -- Je vous entends; mais nous ne parlons que du peuple des campagnes, & vous avouerez avec moi qu'il eſt plus digne de pitié que de haine. -- Oh, j'en conviens. - Paſſons aux Villes, & prenons pour exemple Paris. --- Dieu ! quel exemple vous choiſiſſez ! --- Hé bien, même dans ce Paris, le peuple eſt bon : mon pere le fréquente ; il va ſouvent dans ces réduits obſcurs où de pauvres familles entaſſées gémiſſent dans le beſoin; il dit qu'il y trouve une pudeur, une patience, une honnêteté, quelquefois même une nobleſſe de ſentimens qui l'attendrit & qui l'étonne. --- Et c'eſt-là ce qui doit révolter contre ce monde impitoyable qui délaiſſe la vertu ſouffrante, & qui environne avec reſpect le vice heureux & inſolent. --- N'allons pas ſi vîte : nous en ſommes au peuple. En général convenez qu'il eſt bon, docile, officieux, honnête, & que ſa bonne foi lui donne une confiance dont on abuſe bien ſouvent. --- Oh très-ſouvent ! --- Vous aimez donc le peuple ? Et par-tout le peuple fait le plus grand nombre. -- Il n'eſt pas le même par-tout. -- Nous ne parlons que de notre patrie : c'eſt avec elle, quant à préſent, que je veux vous réconcilier. Venons au grand monde, & dites-moi d'abord ſi mon pere m'en a impoſé, quand il m'a peint les mœurs des femmes. Comme leurs devoirs, dit-il, ſe renferment dans l'intérieur d'une vie privée, leurs vertus n'ont rien de ſaillant, il n'y a que leurs vices qui éclatent ; & la folie d'une ſeule fait plus de bruit que la ſageſſe de mille autres. Ainſi le mal eſt en évidence,

& le bien reſte enſeveli. Mon pere ajoute qu'un moment de foibleſſe, une imprudence perd une femme, & que cette tache a quelquefois terni mille excellentes qualités. Il avoue enfin que le vice qu'on reproche le plus aux femmes, & qui leur fait le plus de tort, ne nuit guères qu'à elles ſeules, & qu'il n'y a pas de quoi les haïr. Du reſte, que nous reprochez-vous? un peu de fauſſeté? mais elle eſt toute en agrément. Inſtruites dès l'enfance à chercher à vous plaire, nous n'avons ſoin de vous cacher que ce qui ne vous plairoit pas. Si nous nous déguiſons ce n'eſt que ſous des traits que vous aimez mieux que les nôtres. Et ſçavez vous que rien n'eſt plus gênant, que rien n'eſt plus humiliant pour nous? Je ſuis jeune: mais je ſens bien que le plus bel acte de notre liberté, c'eſt de nous montrer telles que nous ſommes; que trahir ſon ame & ſe déſavouer, c'eſt de tous les actes de ſervitude celui qui dégrade le plus; & qu'il faut faire à l'amour de ſoi-même la plus pénible violence, pour s'avilir juſqu'au menſonge & juſqu'à la diſſimulation? Voilà en quoi je trouve qu'une femme eſt eſclave, & c'eſt un joug qu'on nous a impoſée. -- Si toutes les femmes penſoient auſſi noblement que vous, belle Urſule, elles ne ſe feroient pas ſi légérement, & de gaieté de cœur, un jeu de nous tromper. -- Si elles vous trompent c'eſt votre faute. Vous êtes pour nous comme des Rois: perſuadez nous bien que vous n'aimez rien tant que la vérité, qu'elle ſeule vous plaît & vous touche, & nous vous la dirons toujours. Quelle eſt l'ambition d'une femme? D'être aimable, & d'être aimée. Hé bien écrivez ſur la pomme, *A la plus ſincere*; toutes ſe la diſputeront par le naturel & la ſimplicité. Mais vous avez écrit, *A la plus*

ſéduiſante ; & c'eſt à qui vous ſéduira le mieux. Quant à nos jalouſies, à nos petites haines, à nos caquets, à nos tracaſſeries, tout cela n'eſt qu'amuſant pour vous ; & vous conviendrez que vos guerres ſont de toute autre conſéquence. Il n'y a donc plus que la frivolité de nos goûts & de nos humeurs ; mais quand il vous plaira nous ſerons plus ſolides ; & peut-être même y a-t-il bien des femmes qui ont ſaiſi, comme à la dérobée, des lumieres & des principes que l'uſage leur envioit. Vous en êtes la preuve, lui dit Alceſte, vous dont l'ame eſt ſi fort au-deſſus de votre ſexe & de votre âge.--- Je ſuis jeune, reprit Urſule, & j'ai droit à votre indulgence ; mais ce n'eſt pas de moi qu'il s'agit, c'eſt du monde que vous fuyez, que vous haïſſez ſans bien ſçavoir pourquoi. J'ai eſſayé l'apologie des femmes ; je laiſſe à mon pere le ſoin d'achever celle des hommes : mais je vous préviens qu'en me faiſant le tableau de leur ſociété, il m'a ſouvent dit, qu'il y avoit preſque auſſi peu de cœurs pervers que d'ames héroïques, & que le grand nombre étoit compoſé de gens foibles, de bonnes gens qui ne demandoient que paix & aiſe.-- Oui, paix & aiſe, chacun pour ſoi, & aux dépens de qui il appartient. Le monde, Mademoiſelle, n'eſt compoſé que de dupes & de fripons : or, perſonne ne veut être dupe, & pour ne parler que de ce qui vous touche, je vous annonce que tout ce qu'il y a dans Paris d'hommes oiſifs & dans l'âge de plaire, n'eſt occupé du matin au ſoir qu'à tendre des piéges aux femmes. Bon ! dit Urſule, elles le ſçavent, & mon pere eſt perſuadé que ce combat de galanterie d'un côté, & de coquetterie de l'autre, n'eſt qu'un jeu dont on eſt convenu. Se met qui veut de la partie :

celles qui n'aiment pas le jeu, n'ont qu'à ſe tenir dans leur coin ; & rien, dit-il, n'eſt moins en péril que la vertu quand elle eſt ſincere.--- Vous le croyez ?--- Je le crois ſi bien que ſi jamais je ceſſe d'être ſage, je vous déclare d'avance que je l'aurai bien voulu.-- Sans doute on le veut, mais on le veut ſéduite par un enchanteur qui vous le fait vouloir.-- C'eſt encore une excuſe à laquelle dès-à-préſent je renonce, je n'ai pas foi aux enchantemens.

Ils en étoient-là quand Monſieur de Laval arriva de la promenade. Mon pere, que dites-vous d'Alceſte, continua Urſule? Il veut que je tremble d'être expoſée dans le monde à la ſéduction des hommes. Mais, dit le pere, il faut s'en défier : je ne te crois pas infaillible. -- Non, mais vous le ſerez pour moi ; & ſi vous me perdez de vûe, vous ſçavez ce que vous m'avez promis. -- Je tâcherai de te tenir parole. - Puis-je être de la confidence, demanda Alceſte d'un air timide ?--- Il n'y a pas de myſtere, reprit Urſule. Mon pere a eu la bonté de m'inſtruire de mes devoirs ; & s'il pouvoit me guider ſans ceſſe, je ſerois bien ſûre de ne pas m'égarer : ſi je m'oubliois, il ne m'oublieroit pas ; accoutumé à lire dans mon ame, il en régleroit tous les mouvemens ; mais comme il n'aura pas toujours les yeux ſur moi, il m'a promis un autre guide, un époux qui ſoit ſon ami & le mien, & qui me tienne lieu d'un pere.-- Ajoute encore, & d'un amant ; car il faut de l'amour à une jeune femme. Je veux que tu ſois ſage, mais que tu ſois heureuſe : & ſi j'avois eu l'imprudence de te donner un mari qui ne t'aimât point, ou qui n'eût pas ſçu te plaire, je n'aurois plus le droit de trouver mauvais que l'envie de

goûter le plus grand des biens, celui d'aimer & d'être aimée, te fit oublier mes leçons.

Alceſte s'en alla charmé de la ſageſſe d'un ſi bon pere, & plus encore de la candeur, de l'honnêteté de ſa fille. On a diſtingué, diſoit-il, l'âge d'innocence & l'âge de raiſon; mais dans cet heureux naturel l'innocence & la raiſon s'uniſſent. Son ame s'épure en s'éclairant. Ah! s'il y avoit encore un homme digne de cultiver des dons ſi précieux, quelle ſource de jouiſſances délicieuſes pour lui! Il n'y a que ce monde rempli d'écueils, dont il faudroit la tenir éloignée. Mais ſi elle aimoit, que ſeroit-il pour elle? un époux vertueux & tendre lui ſuffiroit, lui tiendroit lieu de tout. J'oſe croire qu'à vingt cinq ans j'étois l'homme qui lui convenoit.... A vingt-cinq ans! & que ſçavois-je alors? m'amuſer, m'égarer moi-même? Etois-je en état de remplir la place d'un pere ſage & vigilant? Je l'aurois aimée comme un fou; mais quelle confiance lui aurois je inſpirée? Ce n'eſt peut-être pas trop encore de quinze ans de plus d'expérience. Mais de dix huit à quarante ans, l'intervalle eſt effrayant pour elle. Il n'y a pas moyen d'y penſer.

Il y penſa toute la nuit; le lendemain il ne fit autre choſe, & le jour ſuivant à ſon réveil, la premiere idée qui s'offrit à lui, fut celle de ſon aimable Urſule. Ah, quel malheur, diſoit-il, quel malheur, ſi elle prenoit les vices du monde! Son ame eſt pure comme ſa beauté. Quelle douceur dans le caractere! quelle touchante ſimplicité dans les mœurs & dans le langage! On parle d'éloquence; en eſt-il de plus vraie? Il lui étoit impoſſible de me convaincre; mais elle m'a perſuadé. J'ai déſiré de penſer comme elle. J'aurois voulu que l'illuſion qu'el-

le me faiſoit ne ſe fût jamais diſſipée. Que n'ai-je ſur elle, ou plutôt ſur ſon pere ce doux empire qu'elle a ſur moi? Je les engagerois à vivre ici dans la ſimplicité des mœurs de la nature. Et quel beſoin aurions-nous du monde? Ah! trois cœurs bien unis, deux amans & un pere, n'ont-ils pas dans l'intimité d'une tendreſſe mutuelle, de quoi ſe rendre pleinement heureux.

Sur le ſoir, en ſe promenant, ſes pas ſe tournerent comme d'eux mêmes vers les jardins de M. de Laval. Il le trouva la ſerpette à la main, au milieu de ſes eſpaliers. Avouez, lui dit-il, que ces plaiſirs tranquilles valent bien les plaiſirs bruyans que l'on goûte, ou que l'on croit goûter à Paris Chaque choſe a ſa ſaiſon, répondit le Vicomte. J'aime la campagne tant qu'elle eſt vivante je ſuis inutile à Paris, & mon village a beſoin de moi j'y jouis de moi-même & du bien que j'y fais; ma fille s'y plaît & s'y amuſe, voilà ce qui m'attire & me retient ici. Ne croyez pas du reſte que j'y vive ſeul, notre petite ville de Bruyeres eſt remplie d'honnêtes gens qui aiment les lettres, & qui les cultivent. En aucun lieu du monde on n'a des mœurs plus douces. On y eſt poli avec franchiſe; on y eſt ſimple mais cultivé. La candeur, la droiture & la gaieté ſont le caractere de ce peuple aimable: il eſt ſocial, humain, bienfaiſant. L'hoſpitalité eſt une vertu que le pere y tranſmet à ſon fils. Les femmes y ſont ſpirituelles & vertueuſes; & la ſociété embellie par elles, unit les charmes de la décence aux agrémens de la liberté. Mais en jouiſſant d'un ſi doux commerce, je ne laiſſe pas d'aimer encore Paris; & ſi l'amitié, l'amour des lettres, des liaiſons que je chéris ne m'y rappelloient pas, le ſeul attrait de la variété m'y ramene-

roit tous les ans. Les plaiſirs les plus vifs languiſſent à la longue, & les plus doux deviennent inſipides pour qui ne ſçais pas les varier. Je conçois pour-tant bien, dit le Miſantrope, comment une ſociété peu nombreuſe, intimement liée, avec de l'aiſance & de la vertu, ſe tiendroit lieu de tout à elle-même ; & ſi un parti convenable à Mademoiſellle de Laval n'avoit d'autre inconvenient que de la fixer à la campagne ; je ſuis perſuadé que vous-même. Hé vraiment, dit M. de Laval, ſi ma fille y pouvoit être heureuſe, je ferois mon bonheur du ſien : cela n'eſt pas douteux. Il y a cinquante ans que je vis pour moi ; il eſt bien temps que je vive pour elle. Mais nous n'en ſommes pas réduits là. Ma fille aime Paris, & je ſuis aſſez riche pour l'y établir décemment.

C'étoit en dire aſſez pour Alceſte ; & de peur de ſe dévoiler il remit l'entretien ſur le jardinage, en demandant à M. de Laval s'il ne cultivoit pas des fleurs ? Elles paſſent trop vîte, répondit le Vicomte. Le plaiſir & le regret ſe touchent, & l'idée de la deſtruction mêle je ne ſçais quoi de triſte au ſentiment de la jouiſſance. En un mot, j'ai plus de chagrin à voir un roſier dépouillé, que de joie à le voir fleuri. La culture du potager a un intérêt plus gradué, plus ſoutenu, & , s'il faut le dire, plus ſatisfaiſant, car il ſe termine à l'utile. Tandis que l'art s'exerce & ſe fatigue à varier les ſcènes du jardin fleuriſte, la nature change elle-même les décorations du potager. Combien ces pêchers, par exemple, ont éprouvé de métamorphoſes, depuis la pointe des feuilles juſqu'à la pleine mâturité des fruits ! Mon voiſin, parlez moi des plaiſirs qui s'économiſent & qui ſe prolongent. Ceux qui, comme les fleurs, n'ont qu'un jour, coûtent trop à renouveller.

Inſtruit

Inſtruit des diſpoſitions du pere, Alceſte voulut preſſentir celles de la fille; & il lui fut aiſé d'avoir avec elle un entretien particulier. Plus je pénétre, lui dit-il, dans le cœur de votre pere, plus je l'admire & le chéris. Tant mieux, dit Urſule: ſon exemple adoucira vos mœurs; il vous réconciliera avec ſes ſemblables. -- Ses ſemblables! Ah qu'il en eſt peu! C'eſt pour lui, ſans doute, une faveur du ciel d'avoir une fille comme vous, belle Urſule; mais c'eſt un bonheur auſſi rare d'avoir un pere comme lui. Puiſſe l'époux que Dieu vous deſtine être digne de l'un & de l'autre! Faites des vœux, dit-elle en ſouriant, pour qu'il ne ſoit pas Miſantrope: les hommes de ce caractere ſont trop difficiles à corriger. Aimeriez-vous mieux, dit Alceſte, un de ces hommes froids & légers que tout amuſe & que rien n'intéreſſe; un de ces hommes foibles & faciles que la mode plie & façonne à ſon gré, qui ſont de cire pour les mœurs du temps, & dont l'uſage eſt la loi ſuprême? Un Miſantrope aime peu de monde; mais quand il aime il aime bien. -- Oui, je ſens qu'une telle conquête eſt flatteuſe pour la vanité; mais je ſuis bonne & je ne ſuis pas vaine. Je ne veux trouver dans un cœur tout à moi, ni de l'aigreur, ni de l'amertume; je veux pouvoir lui communiquer la douceur de mon caractere, & ce ſentiment de bienveillance univerſelle qui me fait voir les hommes & les choſes du côté le plus conſolant. Je ne ſçaurois paſſer ma vie à aimer un homme qui paſſeroit la ſienne à haïr. -- Ce que vous me dites-là n'eſt pas obligeant, car on m'accuſe d'être Miſantrope. -- Auſſi eſt-ce d'après vous-même & d'après vous ſeul que j'ai pris l'idée de ce caractere: car l'humeur de M. de Blonzac n'étoit qu'une bou-

derie ; & vous avez vu combien peu de choſe il a fallu pour le ramener ; mais une haine de l'humanité réfléchie & fondée en principes, eſt une choſe épouventable ; & c'eſt ce que vous annoncez. Je ſuis perſuadée que votre averſion pour le monde n'eſt qu'un travers, un excès de la vertu : vous n'êtes pas méchant, vous êtes difficile ; & je vous crois auſſi peu indulgent pour vous-même que pour autrui ; mais cette probité trop ſévére & trop impatiente, vous rend inſociable ; & vous m'avouerez qu'un mari de cette humeur-là ne ſeroit pas amuſant ? -- Vous voulez donc qu'un mari vous amuſe ? -- Et qu'il s'amuſe, reprit-elle, des mêmes choſes que moi ; car ſi le mariage eſt une ſociété de peines, il faut que ce ſoit en revanche une ſociété de plaiſirs.

Rien de plus clair & de plus poſitif, ſe dit Alceſte après leur entretien, elle ne m'auroit pas dit plus nettement ſa penſée quand elle auroit deviné la mienne. Voilà pour moi & pour mes pareils un congé expédié d'avance. Auſſi de quoi vais-je m'aviſer ? J'ai quarante ans, je ſuis libre & tranquille ; il ne tient qu'à moi d'être heureux..... Heureux ! & puis-je l'être ſeul avec une ame ſi inſenſible ? Je fuis les hommes ! Ah ! c'étoit les femmes, les jolies femmes, qu'il falloit fuir. Je croyois les connoître aſſez pour n'avoir plus à les craindre ; mais qui peut s'attendre à ce qu'il m'arrive ? Il faut pour mon malheur, qu'au fond d'une province, je trouve la beauté, la jeuneſſe, les graces, la ſageſſe, la vertu même réunies dans un même objet. Il ſemble que l'amour me pourſuive, & qu'il ait fait exprès cette enfant pour me confondre & pour me déſoler. Et comme elle s'y prend pour troubler mon repos ! Je déteſte les airs ; rien de plus ſimple qu'elle ; je mépriſe la coquet-

terie; elle ne ſonge pas même à plaire: j'aime, j'adore la candeur; ſon ame ſe montre toute nue: elle me dit à moi-même en face les plus cruelles vérités. Que feroit-elle de plus ſi elle avoit réſolu de me tourner la tête? Elle eſt bien jeune; elle changera: répandue dans ce monde qu'elle aime, elle en prendra bien-tôt les mœurs, & il eſt à croire qu'elle finira par être une femme comme une autre... Il eſt à croire! ah! je ne le crois pas; & ſi je le croyois je ſerois trop injuſte. Elle fera le bonheur & la gloire de ſon époux, s'il eſt digne d'elle. Et moi, je vivrai ſeul, détaché de tout, dans l'abandon & le néant; car, il faut l'avouer, l'ame eſt anéantie ſi-tôt qu'elle n'aime plus rien. Que dis-je? hélas! ſi je n'aimois plus, ce repos, ce ſommeil de l'ame ſeroit-il effrayant pour moi? Flateuſe idée d'un plus grand bien, c'eſt toi, c'eſt toi qui me fais ſentir le vuide & l'ennui de moi-même. Ah! pour chérir toujours ma ſolitude, il eût fallu n'en jamais ſortir.

Ces réflexions & ces combats le plongérent dans une triſteſſe qu'il crut devoir enſévelir. Huit jours écoulés, le Vicomte ſurpris de ne pas le revoir, envoya ſçavoir s'il n'étoit point malade. Alceſte répondit qu'en effet il n'étoit pas bien depuis quelque-temps. L'ame ſenſible d'Urſule fut affectée de cette réponſe. Elle avoit eu depuis ſon abſence quelque ſoupçon de la vérité; elle en fut plus perſuadée, & ſe reprocha de l'avoir affligé. Allons le voir, lui dit le Vicomte: ſon état me fait pitié. Ah; ma fille! la triſte & pénible réſolution que celle de vivre ſeul, & de ſe ſuffire à ſoi-même! L'homme eſt trop foible pour la ſoutenir.

Lorſqu'Alceſte vit Mademoiſelle de Laval entrer chez lui pour la premiere fois; il lui ſem-

bla que ſa demeure ſe transformoit en un temple. Il fut ſaiſi de joie & de reſpect ; mais l'impreſſion de la triſteſſe altéroit encore tous ſes traits. Qu'eſt-ce donc, Alceſte, lui dit M. de Laval ? Je vous trouve affligé : & vous prenez ce moment pour me fuir ! Nous croyez-vous de ces gens-là qui n'aiment pas les viſages triſtes, & qu'il faut toujours aborder en riant ? Quand vous ſerez tranquille & ſatisfait, reſtez chez vous, à la bonne heure, mais quand vous avez quelque peine, c'eſt avec moi qu'il faut venir ou vous plaindre ou vous conſoler. Alceſte attendri l'écoutoit, & l'admiroit en ſilence. Oui, lui dit-il, je ſuis frappé d'une idée qui me pourſuit & qui m'afflige : je ne veux ni ne dois vous le diſſimuler. Le ciel m'eſt témoin qu'après avoir renoncé au monde, je ne regrettois rien, quand je vous ai connu. Depuis, je ſens que je me livre à la douceur de votre commerce ; que mon ame s'attache à vous par tous les liens de l'eſtime & de l'amitié ; & que lorſqu'il faudra les rompre, hélas ! peut être pour jamais, cette retraite que j'aurois chérie, ne ſera plus qu'un tombeau pour moi. Ma réſolution eſt donc priſe, de ne pas attendre que le charme d'une liaiſon ſi douce, acheve de me rendre odieuſe la ſolitude où je dois vivre ; & en vous révérant, en vous aimant l'un & l'autre comme deux êtres dont la nature doit s'honorer & dont le monde n'eſt pas digne, je vous ſupplie de me permettre que je vous diſe un éternel adieu. Alors prenant les mains du Vicomte, & les baiſant avec reſpect, il les arroſa de ſes larmes. Je ne vous verrai plus, Monſieur, ajouta-t'il, mais je vous chérirai toujours.

Vous êtes fou, lui dit M. de Laval ! & qui nous empêche de vivre enſemble ſi ma ſociété

vous convient ? Vous avez pris le monde en averſion : c'eſt un travers ; mais je vous le paſſe : je n'en ſuis pas moins perſuadé que vous avez le cœur bon ; & quoique nos caracteres ne ſoient pas les mêmes, je n'y vois rien d'incompatible, peut-être même ſe reſſemblent-ils plus que vous n'imaginez. Pourquoi donc prendre une réſolution qui vous afflige & qui m'affligeroit ? Vous prévoyez avec douleur le moment de nous ſéparer ; il ne tient qu'à vous de nous ſuivre. Rien de plus facile que de vivre à Paris, libre, iſolé, détaché du monde. Ma ſociété n'eſt point tumultueuſe ; elle ſera la vôtre ; & je vous promets de ne vous faire voir que des gens que vous eſtimerez. Vos bontés me pénétrent, lui dit Alceſte, & je ſens tout ce que je dois à des ſoins ſi compatiſſans. Il n'y a rien dans tout cela que de très-ſimple, reprit le Vicomte : tel que vous êtes, vous me convenez ; je vous eſtime, je vous plains, & ſi je vous livre à votre mélancolie vous êtes un homme perdu. Ce ſeroit dommage ; & l'état où vous êtes ne me permet pas de vous abandonner. Dans un mois je quitte la campagne ; j'ai une place à vous donner ; & ſoit à titre d'amitié, ſoit à titre de reconnoiſſance, j'exige que vous l'acceptiez. Ah, dit Alceſte, que ne m'eſt-il poſſible ! Avez-vous lui demanda le Vicomte, quelque obſtacle qui vous arrête ? Si votre fortune étoit dérangée, je me flatte que vous n'êtes pas homme à rougir de me l'avouer. Non, dit Alceſte ; je ſuis plus riche qu'un garçon n'a beſoin de l'être. J'ai dix mille écus de rente, & je ne dois rien. Mais un motif plus ſérieux me retient ici : je vous en ferai juge. -- Venez donc ſouper avec nous, & j'acheverai ſi je puis de diſſiper tous ces nuages.

Vous vous faites une hydre, lui dit-il en chemin, de ce que vous avez vu de vicieux & de méchant dans le monde. Voulez-vous éprouver à quoi ſe réduit cette claſſe d'hommes qui vous effrayent? faites-en ce ſoir avec moi une liſte; & je vous défie de nommer cent perſonnes que vous ayez droit de haïr. -- O Ciel! j'en nommerois mille. -- Nous allons voir. Souvenez-vous ſeulement d'être juſte & de bien établir vos griefs. -- Vraiment ce n'eſt pas ſur des faits articulés que je les juge; mais ſur la maſſe de leurs mœurs. C'eſt par exemple l'orgueil que je condamne dans les uns, c'eſt la baſſeſſe dans les autres. Je leur reproche l'abus des richeſſes, du crédit, de l'autorité, un amour excluſif d'eux mêmes, une inſenſibilité cruelle pour les malheurs & les beſoins d'autrui; & quoique ces vices de toute la vie n'ayent pas des traits aſſez marqués pour exclure formellement un homme du nombre des honnêtes gens, ils m'autoriſent à le bannir du nombre de ceux que j'eſtime & que j'aime. Dès qu'on ſe jette dans le vague, dit le Vicomte, on déclame tant que l'on veut; mais on s'expoſe à être injuſte. Notre eſtime eſt un bien dont nous ne ſommes que dépoſitaires, & qui appartient de droit à celui qui en eſt digne: notre mépris eſt une peine qu'il dépend de nous d'infliger, mais non pas ſelon nos caprices; & chacun de nous, en jugeant ſon ſemblable, lui doit l'examen qu'il exigeroit ſi c'étoit lui qu'on alloit juger: car en fait de mœurs la cenſure publique eſt un tribunal où nous ſiégeons tous, mais où nous ſommes tous cités; or, qui de nous conſent qu'on l'y accuſe ſur des vagues préſomptions, & qu'on l'y condamne ſans preuves? Conſultez-vous, & voyez en vous-même ſi

vous obſervez bien la premiere des loix.

Alceſte marchoit les yeux baiſſés & ſoupiroit profondément. Vous avez dans l'ame, lui dit le Vicomte, quelque plaie profonde à laquelle je n'atteins pas. Je ne combats que vos opinions, & c'eſt peut-être à vos ſentimens qu'il eſt beſoin d'apporter remède.

A ces mots, ils arrivent au château de Laval, & ſoit pénétration, ſoit ménagement, Urſule s'éloigne & les laiſſe enſemble.

Monſieur, dit Alceſte au Vicomte : je vais vous parler comme à un ami de vingt ans ; vos bontés m'y engagent & mon devoir m'y oblige. Il n'eſt que trop vrai qu'il faut que je renonce à ce qui faiſoit la conſolation & le charme de ma vie, au plaiſir de vous voir & de vivre avec vous. Un autre uſeroit de détour & rougiroit de rompre le ſilence ; mais je ne vois rien dans mon malheur que je doive diſſimuler. Je n'ai pu voir avec indifférence ce que la nature a formé de plus accompli : je l'avoue au pere d'Urſule, & je le ſupplie de l'oublier après avoir reçu mes adieux. Comment, dit le Vicomte, c'eſt-là ce grand myſtére ! Hé-bien, voyons, vous êtes amoureux : y a-t-il de quoi vous déſoler ? Ah je voudrois bien l'être encore, & loin d'en rougir je m'en glorifierois. Allons, il faut tâcher de plaire, être bien tendre, bien complaiſant, on eſt encore aimable à votre âge ; peut-être ſerez-vous aimé. -- Ah Monſieur, vous ne m'entendez pas. Pardonnez-moi, je crois vous entendre : n'eſt-ce pas d'Urſule que vous êtes épris ? -- Hélas, oui, Monſieur. -- Hé bien, qui vous empêche d'eſſayer au moins ſi ſon cœur ſera touché des ſentimens du vôtre ? -- Quoi, Monſieur ! vous m'autoriſez !... :: Pourquoi non ? Vous me croyez

bien difficile ! Vous avez de la naiſſance, une fortune honnête, & ſi ma fille y conſent, je ne vois pas ce qui peut m'arriver de mieux. Alceſte tomba confondu aux genoux du Vicomte. Vos bontés m'accablent, lui dit-il, Monſieur, mais elles me ſont inutiles. Mademoiſelle de Laval m'a déclaré qu'un Miſantrope lui étoit odieux ; & c'eſt l'idée qu'elle a de mon caractère. -- A cela ne tienne vous en changerez. -- Je ne ſçaurois m'abbaiſſer à feindre. -- Vous ne feindrez point ; ce ſera tout de bon que vous vous réconcilierez avec les hommes. Vous ne ſerez pas le premier ours que les femmes auront apprivoiſé.

Le ſoupé ſervi on ſe mit à table, & jamais M. de Laval n'avoit été de ſi belle humeur. Allons mon voiſin, diſoit-il, égayez-vous : rien n'embellit comme la joie. Alceſte encouragé s'anima : il fit l'éloge le plus touchant du commerce intime des ames qu'unit le goût du bien, l'amour du vrai, le ſentiment du juſte & de l'honnête. Quel attrait, diſoit-il, n'ont-elles pas l'une pour l'autre ! avec quelle effuſion elles ſe communiquent ! quel accord & quelle harmonie elles forment en s'uniſſant ! Je ne trouve ici que deux de mes ſemblables ; hé-bien, c'eſt le monde pour moi. Mon ame eſt pleine, je ſouhaiterois pouvoir fixer mon exiſtence dans cet état délicieux, ou que ma vie fût une chaîne d'inſtans pareils à celui-ci. -- Je gage reprit le Vicomte, que ſi le ciel vous prenoit au mot, vous ſeriez fâché de n'avoir pas demandé d'avantage. -- Je l'avoue, & ſi j'étois digne de former encore un déſir.... -- Ne l'ai je pas dit ? Voilà l'homme. Il a toujours à déſirer. Nous ſommes trois ; il n'y a pas un de nous qui ne ſouhaite quelque choſe : qu'en dis-tu ma fille ? Pour moi, je l'avoue,

je demande au ciel avec ardeur un mari que tu aimes, & qui te rende heureuſe. --- Je lui demande auſſi, dit-elle, un mari qui m'aide à vous rendre heureux. -- Et vous Alceſte ? --- Et moi, ſi je l'oſois, je demanderois à être ce mari. -- Voilà vos trois vœux, dit M. de Laval, qui pourroient bien n'en faire qu'un.

J'ai déjà laiſſé entrevoir qu'Urſule avoit conçu pour Alceſte de l'eſtime & de la bienveillance : le ſoin qu'elle avoit pris d'adoucir ſon humeur l'annonçoit ; mais ce ne fut que dans ce moment qu'elle ſentit combien ce caractere qu'il faut ou aimer ou haïr, l'avoit ſenſiblement touchée.

Hé quoi ! dit ſon pere après un long ſilence, nous voilà tous trois interdits ! qu'Alceſte à quarante ans, ſoit confus d'avoir fait une déclaration à une Demoiſelle de dix-huit ans, cela eſt à ſa place ; qu'Urſule en rougiſſe, qu'elle baiſſe les yeux, & qu'elle garde un modeſte ſilence, je trouve encore cela tout naturel ; mais moi qui ne ſuis que ſimple confident, pourquoi ſuis-je auſſi ſérieux ? La ſcene eſt aſſez amuſante. Mon pere, dit Urſule, épargnez-moi de grace. Alceſte me donne une marque d'eſtime à laquelle je ſuis très-ſenſible ; & il ſeroit fâché que l'on en fît un jeu. --- Tu veux donc que je croie qu'il parle tout de bon ? -- J'en ſuis perſuadée, & je lui en ſçais gré comme je le dois. -- Tu n'y penſe pas. A quarante ans ! Un homme de ſon caractere ! -- Son caractere doit l'éloigner de toute eſpece d'engagement, & il ſçait bien ce que j'en penſe. --- Et ſon âge ! --- C'eſt autre choſe ; & je vous prie d'oublier l'âge quand vous choiſirez mon époux. --- Hé, mon enfant, tu es ſi jeune ! --- C'eſt pour cela que j'ai beſoin d'un mari qui ne

le ſoit pas. -- Il n'y a donc que cette malheureuſe Miſantropie qui t'indiſpoſe contre lui; & je conviens qu'elle eſt incompatible avec l'humeur que je te connois. -- Et plus encore avec le plan que je me ſuis fait à moi même. -- Et quel eſt il ce plan? -- Celui de la nature: de bien vivre avec mon mari, de lui ſacrifier mes goûts ſi par malheur je n'avois pas les ſiens, de renoncer à toute ſociété plutôt que de me priver de la ſienne, & de ne pas faire un pas dans le monde ſans ſes conſeils & ſon aveu. On peut juger par-là de quel intérêt il eſt pour moi que ſa ſageſſe n'ait rien de farouche, & qu'il ſe plaiſe dans ce monde où j'eſpére vivre avec lui. Quel qu'il ſoit, Mademoiſelle, reprit Alceſte, j'oſe vous répondre qu'il ſe plaira par-tout où vous ſerez. Mon pere, pourſuivit Urſule, ſe fait un plaiſir de raſſembler à ſes ſoupers un cercle d'honnêtes gens & de la Ville & de la Cour; je veux que mon mari ſoit de tous ces ſoupers, je veux ſur-tout qu'il y ſoit aimable. -- Animé du déſir de vous plaire, il y fera sûrement de ſon mieux. -- Je me propoſe de fréquenter les ſpectacles, les promenades. -- Hélas! c'étoient mes ſeuls plaiſirs: il n'en eſt point de plus innocens. -- Le bal encore eſt ma folie. Je veux que mon mari m'y méne. -- En maſque, rien n'eſt plus aiſé. -- En maſque, ou ſans maſque, tout comme il me plaira. -- Vous avez raiſon: cela eſt égal, dès qu'on y eſt avec ſa femme. -- Je veux plus, je veux qu'il y danſe. -- Hé bien, Mademoiſelle, j'y danſerai, dit Alceſte avec tranſport, en ſe jettant à ſes genoux. Ma foi, s'écria le Vicomte, il n'y a pas moyen d'y tenir; & puiſqu'il conſent à danſer au bal, il fera pour moi l'impoſſible. Monſieur me trouve ridicule,